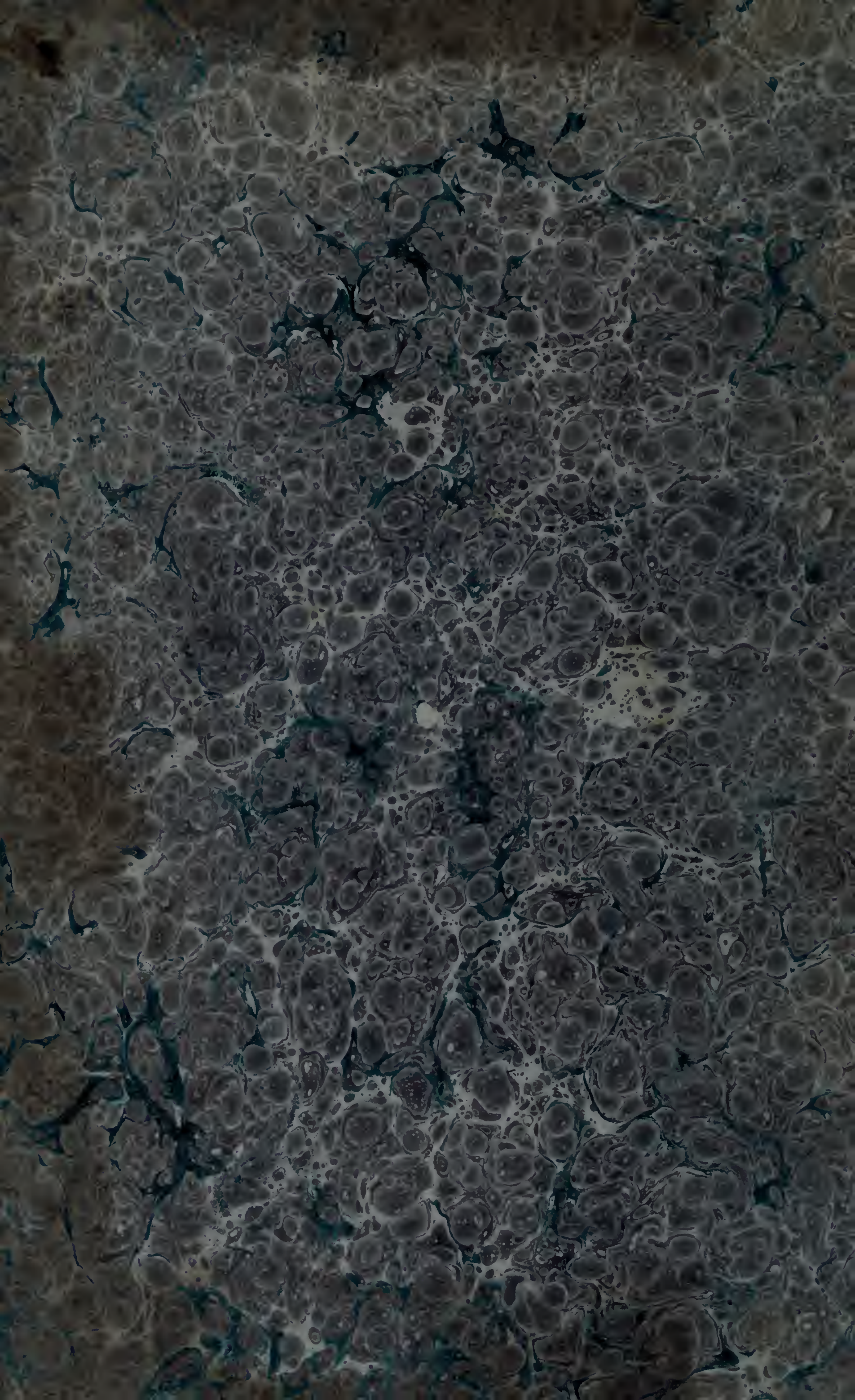
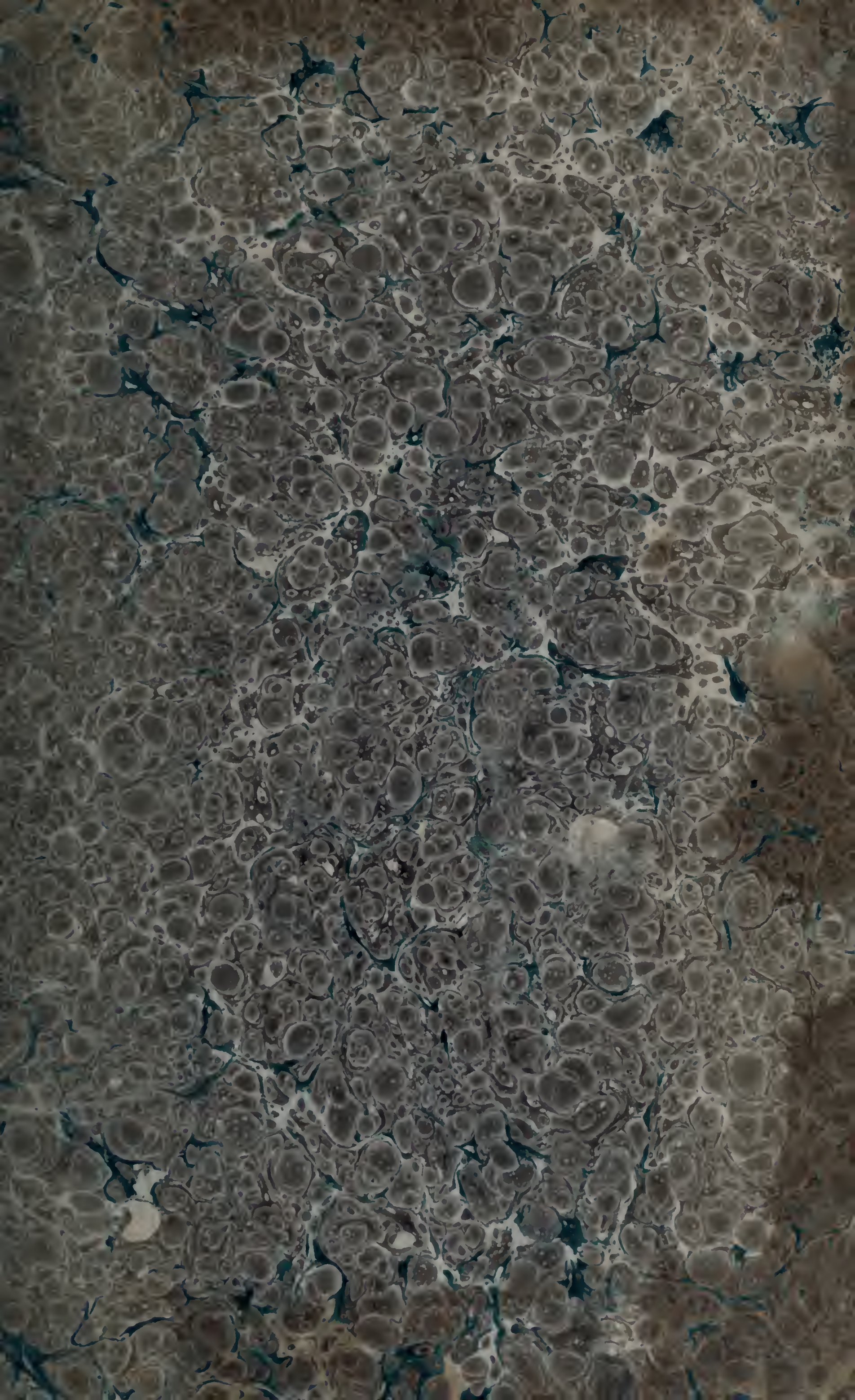
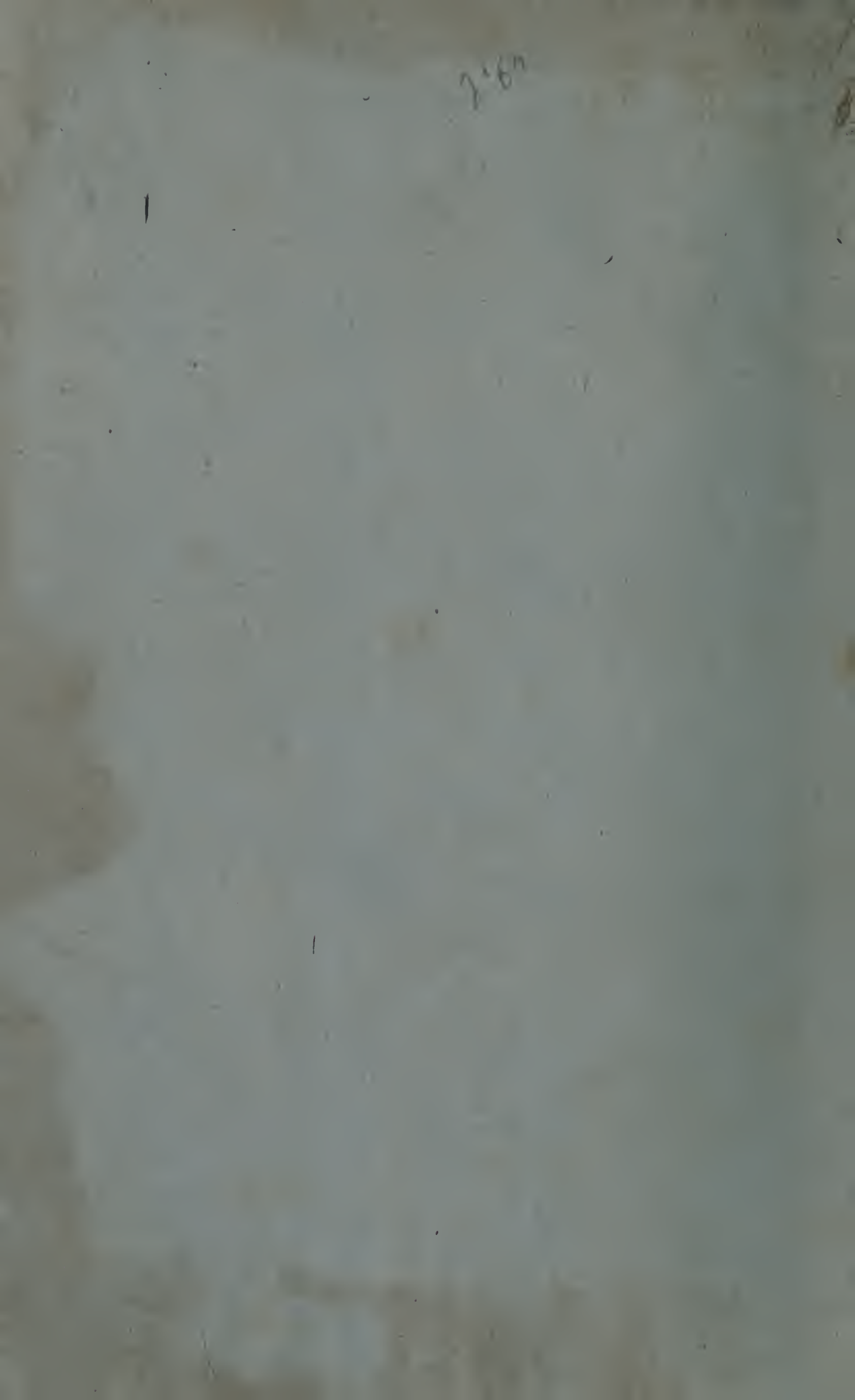
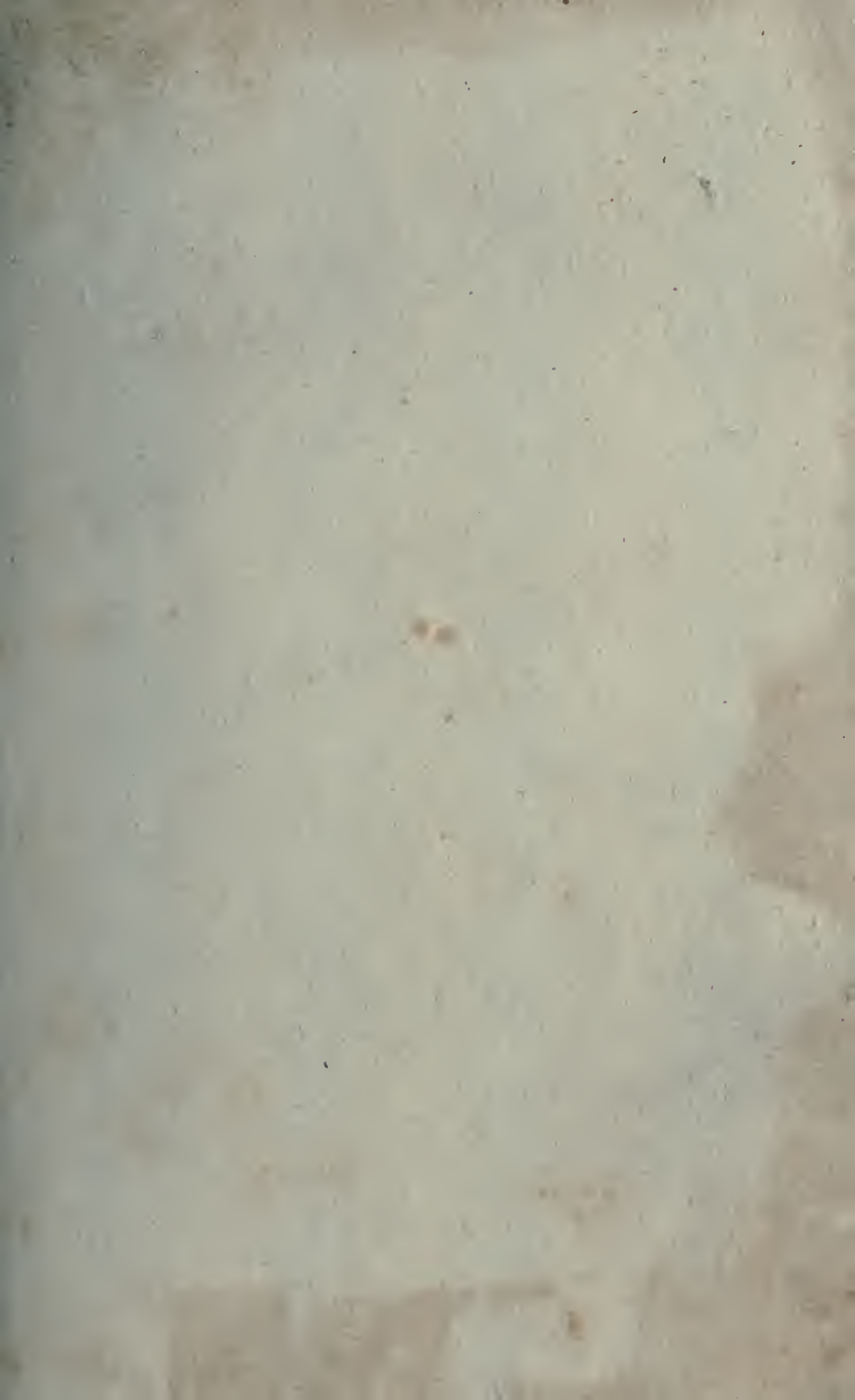
















J. Condamin
Doyen de la Faculté des Lettres.
Lyon, 22 mars 1917.

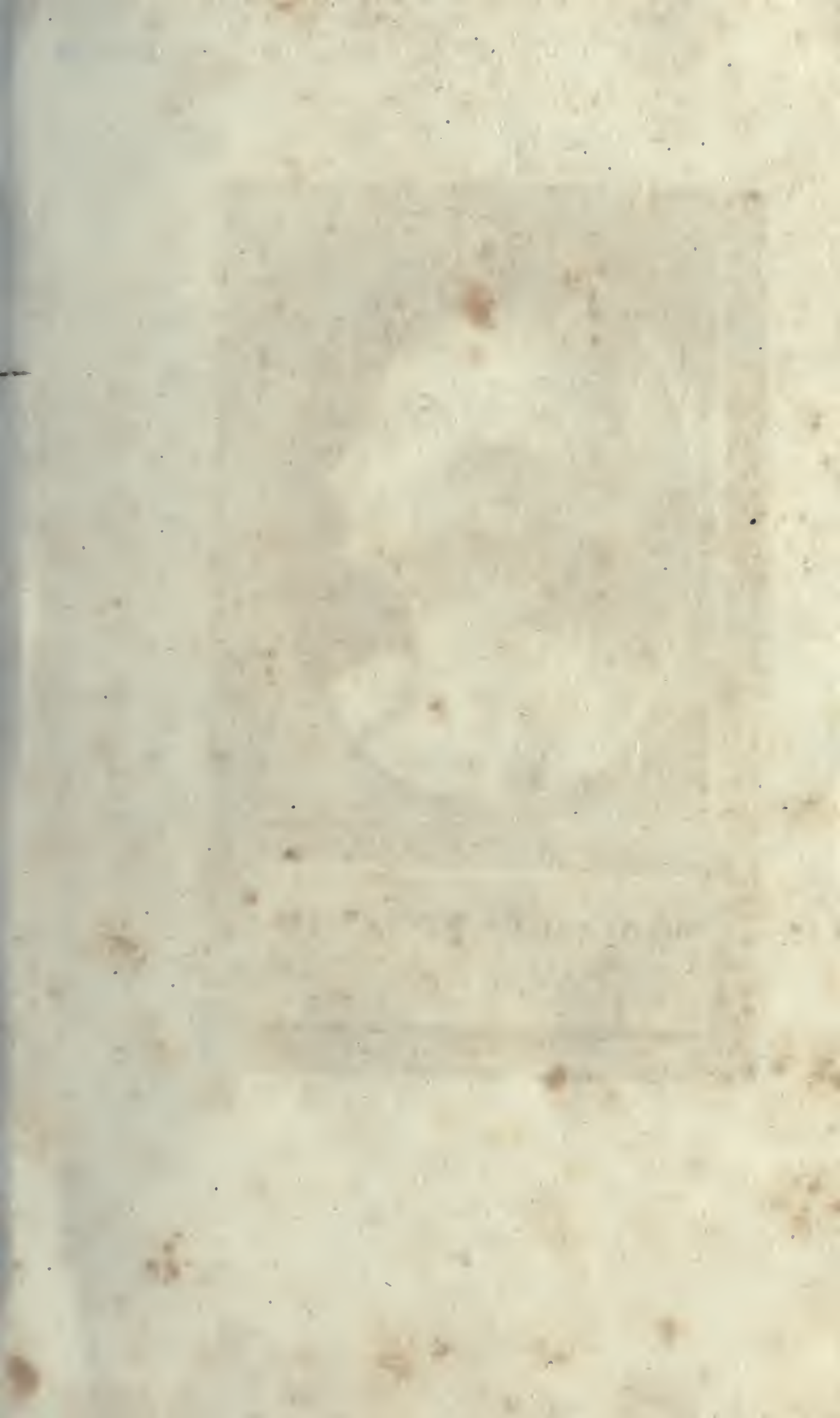
OEUVRES

DE

MANCINI-NIVERNOIS.

TOME I.







MANCINI DE NIVERNOIS.
Né en 1716.

FABLES

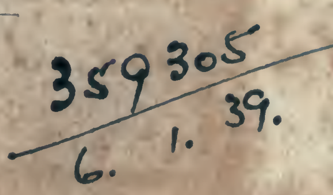
DE

MANCINI-NIVERNOIS,

PUBLIÉES

PAR L'AUTEUR.

TOME PREMIER.



.....Ut, si occupati profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi.

CICER. Tuscul. lib. j.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

M. DCC. XCVI.

PRÉFACE.

Le but d'une préface est ordinairement, si je ne me trompe, de faire connaître au Public les sentiments de l'Auteur sur les ouvrages qu'il lui soumet. Je me conforme volontiers à cet usage respectueux, et je vais faire avec sincérité ma confession.

J'ai toute ma vie cultivé les lettres. L'étude m'a inspiré des idées, je les ai mises par écrit, et j'en ai rempli des portefeuilles où il se trouve des essais en tous les genres : Poésie et Prose, Littérature et Morale, il y a de tout; et au milieu des fonctions, soit militaires soit politiques, qui ont rempli ma vie, j'ai rassemblé la matière de cinq à six volumes. J'ai longtemps résisté aux sollicitations d'a-

mis trop prévenus en ma faveur, qui me pressaient de faire imprimer ces mélanges. Mais à mon âge de quatre-vingts ans on perd la force de résistance comme toutes les autres, et je me suis laissé persuader. Je commence par publier le recueil complet de mes Fables, dont une cinquantaine ont été lues à différentes séances publiques de l'Académie Française, qui m'a fait l'honneur prématuré de m'élire il y a cinquante-trois ans.

Ce recueil contient environ le même nombre de fables que celui du grand Fabuliste Français; et je me fais gloire de sentir que je n'ai que ce seul trait de ressemblance avec l'inimitable Lafontaine, que je me suis bien gardé de prétendre imiter.

Plusieurs de mes sujets sont tirés de

différents ouvrages connus, et j'ai eu soin d'indiquer en note les sources où je les ai puisés.

Je suis bien éloigné de m'attendre à des éloges, et je ne le suis pas moins de redouter les critiques. Si ma vieillesse me laisse le temps de les recevoir, j'en profiterai avec plaisir; et je remercie d'avance les personnes qui m'en adresseront.

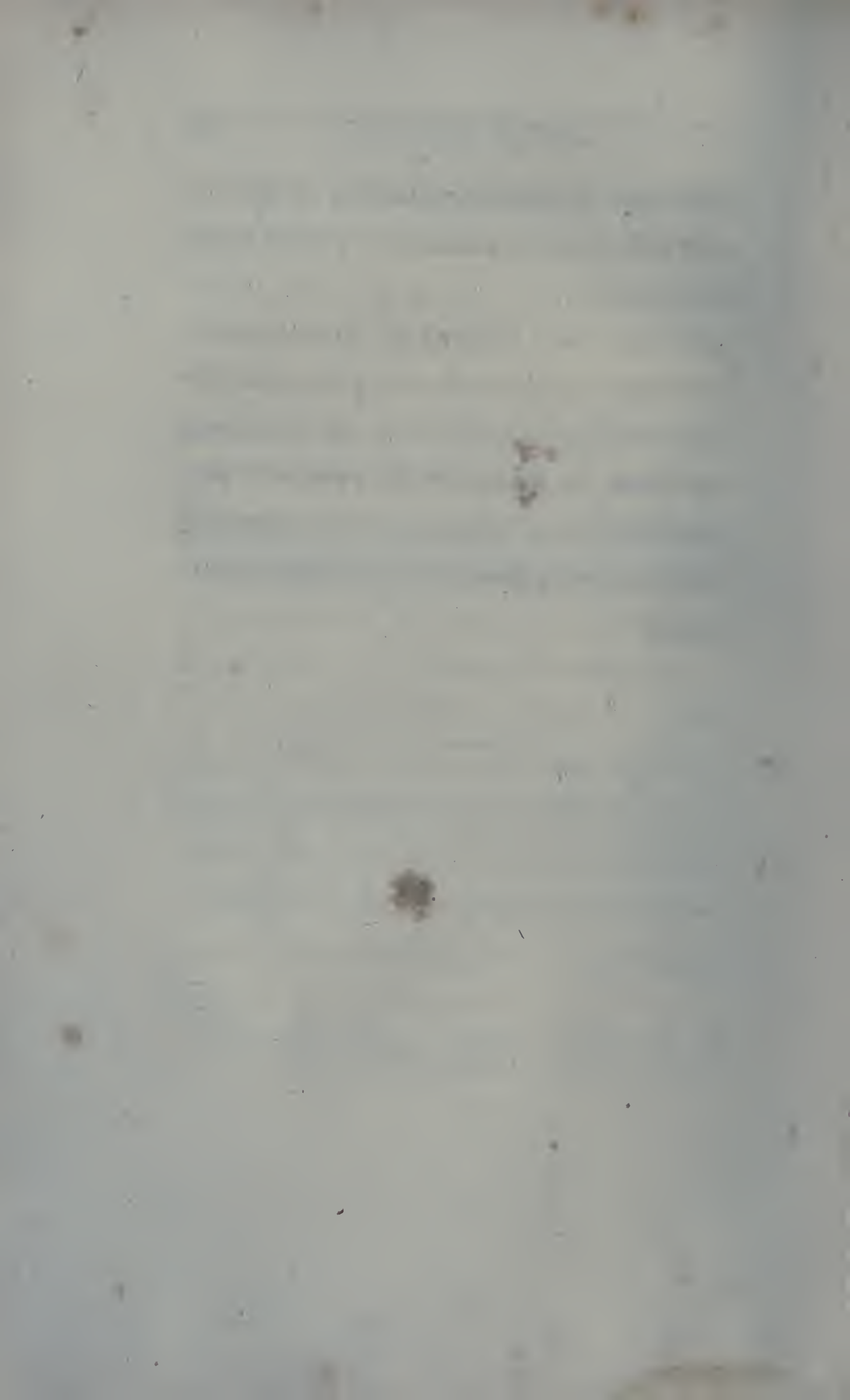


TABLE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME I.

FABLES
DE
MANCINI-NIVERNOIS.

LIVRE PREMIER.

CASSANDRE-PROLOGUE.

Nouveau glaneur aux champs d'Esope,
Je viens montrer la vérité
Sous une légère enveloppe
Qui, sans altérer sa beauté,
Tempère sa sévérité.
Cette méthode salutaire
Est encore aussi nécessaire
Qu'aux jours d'Homère ou de Lockman;
Le monde est vieux, l'homme est enfant.
Il est enfant : un rien le frappe,
Un rien va le distraire aussi :
Il faut l'instruire en raccourci,
Ou son attention échappe.

Donnez-lui du plaisir surtout:
Il n'accueille qu'avec dégoût
Une morale sèche et nue;
Que la raison s'offre à sa vue
Sous les plus riantes couleurs;
Avec le fruit il veut des fleurs.
C'est une vérité connue
Dans tous les lieux, dans tous les temps;
Et, parmi cent faits éclatants
Qui la rendent incontestable,
Je m'en rappelle un mémorable
Qui vient ici fort à propos:
Je vais le conter en deux mots.

Hector eut une sœur fort savante et fort belle.
Le dieu des vers l'aima. La trouva-t-il cruelle?
Peut-être bien; et cependant un dieu
En amour a, dit-on, beau jeu!
Quoi qu'il en soit, une grosse querelle
Survint entre eux et fit naître l'aigreur.
La belle avait, au temps de sa faveur,
Reçu du dieu le don de prophétie,
Accompagné du talent enchanteur
De plaire, de parler au cœur.
Or, dans cette péripétie
Qui sépara nos amants tout-à-fait,
Apollon retira la moitié du bienfait;
Et méchamment il reprit la meilleure:

Le don de plaire et d'attacher.
Car, dites-moi, que sert-il de prêcher
Sans émouvoir ? Rien n'en demeure.
Notre princesse l'éprouva :
La malheureuse ne trouva
Personne qui voulût la croire.
Et voulez-vous savoir pourquoi ?
Elle était bien digne de foi,
Mais elle ennuyait l'auditoire.

Je dis ceci songeant à moi.
Ce ne sont pas contes pour rire
Que j'offre ici ; je veux instruire :
Non sur un ton grave et pesant ;
Je veux instruire en amusant.
Y parviendrai-je ? ou dois-je attendre
Le sort de la pauvre Cassandre ?
C'est au lecteur à me l'apprendre.

FABLE I.

LE PÈRE ET SES DEUX FILS, LES DEUX RUISSEAUX.

Un sage campagnard avait deux jeunes fils :
Tous deux étaient jumeaux, bien faits et bien appris ;
Tous deux faisaient pourtant le malheur de leur père ;
Leurs penchants et leur caractère
A ceux du bon vieillard étaient mal assortis.
Ils voulaient quitter le pays,
Et fuyant les travaux champêtres,
Abandonner le toit de leurs ancêtres
Pour chercher fortune à la cour :
Ne doutant pas d'y voir un jour
Avec éclat leur famille établie.
Le vieillard sentait la folie
Et les dangers d'un tel projet.
Le bonheur de ses fils était son seul objet ;
Et ce bonheur, il avait la sagesse
De le placer, non pas dans la richesse,
Mais dans la médiocrité,
Et la vertu qui marche à son côté.
Mes enfants, leur dit-il, je suis près de mon terme :
Si je n'y touchais pas, je parlerais plus ferme,
Et saurais me servir de mon autorité ;
Mais je sais qu'à mon âge on ne se fait plus craindre.

Je ne prétends pas vous contraindre,
Et je vous laisse en liberté.
Mais, avant de vous voir commencer ce voyage
Dont vous avez l'esprit gâté,
Je veux, avec simplicité
Vous faire un conte où vous verrez l'image
De votre erreur et de la vérité.
J'étais à peu près de votre âge
Quand mon père me l'a conté.

Du sein de la même colline
On voyait jaillir deux ruisseaux :
Mêmes eaux et même origine,
En tout ils naquirent égaux ;
Mais tous deux n'eurent pas égale destinée.
L'un, parmi de simples hameaux,
Suivit sa route fortunée :
Il serpentait autour de ces riants vergers
Où, sur le soir, s'assemblent les bergers ;
Il engraissait leurs pâturages,
Il égayait leurs paysages,
Il arrosait leurs potagers,
Il servait à tous leurs usages :
Aussi fut-il sacré pour eux.
Jamais une main téméraire
N'osa gêner son cours heureux,
Ni jamais une onde étrangère
Croisant sa paisible carrière,

Ne vint se mêler à ses flots ;
Et jusqu'au terme de sa course
Toujours il conserva ses eaux
Aussi pures que dans leur source.
L'autre ruisseau n'eut pas un semblable destin.
Au lieu de se fixer dans ce champêtre asile,
Il voulut aller à la ville :
Que de peine et de maux l'attendaient en chemin !
Un satrape orgueilleux le retint dans ses chaînes,
Et l'enferma dans ses domaines.
Il y fit l'ornement d'un superbe jardin,
Où, du fond d'un riche bassin
Environné de dorures et de marbres,
Il s'élançait jusqu'au faîte des arbres ;
En cet état il charmait tous les yeux.
Mais l'honneur d'attirer les regards curieux
Lui coûta plus cher qu'on ne pense.
Il sentit resserrer ses eaux
Dans d'obscurs souterrains que l'art et la dépense
Avaient transformés en canaux.
On arrêtait, on détournait sa marche,
On le menait à volonté ;
Il n'avait plus ni nom ni liberté :
Tantôt resserré sous une arche,
En cascade précipité,
En réservoir violenté.
Le pis est qu'au sortir de ce lieu de délices,
(Pour le satrape, et non pour lui)

On l'enferma dans un étui
Que salissaient les immondices
De ce palais témoin de ses supplices:
Ce fut là qu'il finit son cours.
Et c'est ainsi que le bon pédagogue,
La larme à l'œil, termina son discours.

L'un des enfants, touché de l'apologue
Se reconnut, se fixa pour toujours
Dans la demeure de ses pères;
L'autre en divers climats, à différentes cours,
S'en fut chercher des biens imaginaires:
Qu'arriva-t-il? les deux jumeaux
Eurent le sort des deux ruisseaux.

II.

LE CHIEN MAL SECOURU, OU LE COMBAT DE NUIT.

Par une nuit tout-à-fait noire,
Un voyageur à pied traversait de grands bois.
Il n'y voyait pas clair jusqu'au bout de ses doigts;
Mais il voulait arriver à la foire
Qui dans un village prochain
S'ouvrait, à ce que dit l'histoire,
Dès l'aurore du lendemain.
Un gros bâton armait sa main;

Un gros chien lui servait de page :
C'était là tout son équipage.
Il marchait sans songer à rien,
Quand, pour le malheur de son chien,
Un loup se trouve en leur passage.
Aussitôt grand combat : le dogue était puissant,
Le loup passé maître en carnage.
L'homme au bâton, dans ce péril pressant
Voulut secourir l'innocent,
Et le gourdin dans les airs se déploie ;
Mais, attendu l'obscurité,
Trop aisément il se fourvoie,
Et maintes fois tombe à côté.
A la fin il frappe une tête,
Mais ce n'est pas celle du loup ;
Le bon mâtin reçoit le coup,
Et c'est fait de la pauvre bête.

Or, j'en appelle à la sincérité
De messieurs de la faculté :
N'est-il pas vrai que dans cette aventure
On reconnaît un accident
Qui leur arrive assez souvent?
La maladie et la nature
Sont les deux agents du combat :
L'homme au bâton survient pour finir le débat ;
Mais par malheur, la nuit est bien obscure.

III.

LE RAT ET L'IDOLE.

DANS le creux d'une idole un rat fut se loger.
C'était tout au mieux s'arranger.
Chaque jour taureaux et génisses,
Immolés dans les sacrifices,
De leur sang, de leur graisse arrosaient le saint lieu;
Le rat en faisait ses délices:
A proprement parler, ce rat était le dieu,
Il le croyait peut-être, et se trompait de peu.
Mais enfin, ici-bas chaque chose a son terme;
C'est l'ordre du destin, dont les communes lois
Enchaînent les rats et les rois.
Le piédestal du dieu n'étant pas assez ferme,
L'idole trébucha, se rompit en morceaux.
Le temple fut désert. Les prêtres, les dévots
A d'autres autels s'attachèrent,
Où peut-être à leur tour d'autres rats se nichèrent.
Pour le nôtre, bientôt la faim le réduisit
A sortir du pieux asile
D'où jadis il bravait tous les chats de la ville;
Et ce malheur le conduisit
A périr en sortant du temple.
Il fut étranglé par un chat:

Laissant aux siens ce grand exemple,
Que la fortune passe, et qu'un rat n'est qu'un rat.

IV.

LE COQ DÉPLUMÉ,

Fable tirée d'un auteur provençal.

Qu'il fait bon battre un glorieux!
C'est un secret qu'on lui confie,
Et qu'il gardera de son mieux.
Plus la honte le mortifie,
Plus dans son cœur il s'humilie,
Et plus il se montre joyeux:
Il fait bon battre un glorieux.
J'en ai vu quelques-uns, mais je ne peins personne;
L'apologue n'est qu'un miroir,
Et je l'offre à qui veut s'y voir.

Jadis aux bords de la Garonne
Seigneur Coquericot, sultan de basse-cour,
Jeune et bien fait de sa personne,
Avec l'humeur un peu gasconne,
Eut une aventure d'amour
Qui vient ici comme de cire;
Racontons-la pour appuyer mon dire.

Coquericot disposait à son gré
D'un joli troupeau de poulettes :
L'une au plumage diapré ;
L'autre aux ailes d'argent, d'autres au col doré ;
Toutes jeunes, douces, proprettes,
Obéissantes et discrètes.
Près de ce sérail emplumé,
Un pauvre coq voisin n'avait pour tout partage
Qu'une femme, et pas davantage :
Poule africaine au plumage enfumé,
Forte de bec et leste de corsage,
En un mot, femme de ménage.
Coquericot la vit un soir
Qu'il prenait l'air au bout de son domaine ;
Et tout d'abord il se met en devoir
D'enjôler la belle Africaine,
Pour l'attirer à son joyeux dortoir.
Avant l'aube du jour il va trouver la belle ;
Elle dormait, et son époux aussi.
D'un coup de bec avec grace adouci
Notre galant l'éveille, et soudain devant elle
Piaffe, trépigne, bat de l'aile,
D'un œil vainqueur fait briller la prunelle,
Etale enfin toute sa majesté.
Jamais il ne s'était douté
Qu'à tant d'attraits on pût être rebelle :
Il se trompait ; l'africaine beauté
Se piquait de fidélité.

Elle résiste, fuit, se tapit à côté
De son cher époux qui sommeille.
Sommeil de coq est toujours bien gagné,
Partant bien conditionné.
A la fin l'époux se réveille.
Dieux ! quel réveil ! le tonnerre est moins prompt
A signaler la céleste vengeance,
Que notre coq à venger son affront.
Le héros conjugal s'élance
Avec fureur sur le héros galant.
Si Ménélas en avait fait autant,
Il eût à la Grèce, je pense,
Epargné bien de la dépense.
Plumes en l'air voltigent à foison:
Plumes du sultan téméraire ;
On le voit bien, sans qu'il soit nécessaire
Que j'en prévienne : il semblait un oison
Dont on a vendu la toison.
En cet état le pauvre hère
Eut le bonheur de gagner sa maison,
Où, caché dans un coin et presque en pâmoison,
Il déplorait en secret sa misère.
L'aurore vient : poulettes de sortir.
Quoi ! point de coq . . . et le jour va paraître !
Que fait-il ? courons l'avertir . . . .
Mais quel objet ! . . . est-ce là notre maître? . . .
Vraiment c'est lui . . . dans quel état, bons dieux !
Paix, dit Coquericot, prenant l'air radieux ;

Ce n'est rien. Mais vous, mes petites,
N'avez-vous pas senti les mites?
Pour moi, durant toute la nuit
Elles m'ont fait tourner la tête,
Et celui-là n'était pas bête
Qui disait que trop gratter cuit.
Ainsi notre sultan bien battu, mais sans fruit,
Crut s'en tirer par un conte frivole.
En fut-il cru sur sa parole?
N'importe, le détail en serait ennuyeux.
Je reviens à ma parabole :

Il fait bon battre un glorieux.

V.

LE TRÉSOR ET LES SOUHAITS,

Fable orientale tirée du Ghulistan de Saadi.

CERTAIN sultan de Babylône,
Fraîchement monté sur le trône,
Voulut aller visiter son trésor :
Trésor formé par les soins de son père,
Qui n'avait fait qu'entasser or sur or,
Tandis que ses sujets vivaient dans la misère.
Un vieux visir du feu roi,
Conservé dans son emploi,

Malgré l'usage ordinaire,
Guida le prince, et muni d'un flambeau
Le conduisit au caveau.
C'est là qu'une citerne immense
Offrit aux yeux du monarque étonné
Une inestimable chevance:
Jamais trésor ne fut mieux conditionné.
Grand dieu, qui me l'avez donné,
S'écria-t-il avec surprise,
Daignez souffrir que je l'épuise
En soulageant des malheureux;
Et donnez-moi des jours assez nombreux
Pour n'y pas laisser une obole!
A cette admirable parole,
Le vieux visir sourit. Le roi l'interpella:
Visir, que veut dire cela?
Trouvez-vous mon souhait frivole?
Je veux savoir pourquoi vous avez ri.
Pardon, seigneur, répond le visir attendri,
Votre souhait est digne qu'on l'admire;
Mais voici ce qui m'a fait rire.
Je me suis rappelé soudain
Qu'un jour le roi défunt m'ayant pris par la main,
Je descendis sur ses augustes traces
Dans ce superbe souterrain.
Le puits n'était pas encor plein;
Il s'en manquait la valeur de deux brasses.
Je vis alors le roi prosterné pour prier;

Et je l'entendis s'écrier :
Grand dieu, qui mesurez la vie,
Vous savez mes desseins, daignez les accomplir ;
Ce puits est imparfait au gré de mon envie,
Laissez-moi vivre assez pour le remplir.

VI.

LE VAUTOUR ET LA TORTUE.

Un vautour affamé planait au haut de l'air ;
Il aperçut une tortue.
Oh oh ! dit-il, cela remue :
C'est une proie. Il part, et, prompt comme l'éclair,
Il fond sur la paisible bête,
Qui, par l'instinct avertie à propos,
Enferme ses pieds et sa tête
Sous le rempart qui recouvre son dos.
Qui fut nigaud? ce fut l'oiseau de proie.
Imaginez quel rabat-joie
Quand il se vit si mal placé
Sur un dos si bien cuirassé.
Quoi ! dit-il, sous cette muraille,
Cette impertinente canaille
De tous mes efforts se rira,
Et mon bec vainqueur ne pourra
Venir à bout de son écaille ?
Disant ces mots, il se livre aux transports

De son orgueilleuse colère ;
Et contr son sage adversaire
Avec fureur redouble ses efforts.
Qu'y gagna-t-il? ce qu'on gagne en affaire
A prendre de l'humeur contre les accidents :
Il usa son bec et sa serre,
Perdit ses peines et son temps.

Seigneur vautour était de petite cervelle,
Et n'avait point lu Marc-Aurèle ;[1]
Il avait le vice des grands :
(C'est aussi celui des enfants)
La contrariété les tue ;
Et, dans la passion dont leur ame est émue,
Ils voudraient déchirer le livre du destin :
Mais les feuillets en sont d'airain ;
C'est le rempart de la tortue.

[1] Marc-Aurèle a dit : « Ne te fâche point contre les affaires, car « elles ne s'en soucient point. »

VII.

LE VIEUX RENARD,

Fable orientale tirée du Ghulistan de Saadi.

A TRAVERS champs, fuyant à perdre haleine,
Un vieux renard courait comme un perdu ;
Un renardeau qui chassait dans la plaine,

En prend pitié le voyant éperdu,
Et cherche à soulager sa peine.
Père, dit-il, reposez-vous;
Je n'entends rien; la chasse est loin sans doute.
En tout cas je suis frais, je ne crains pas les coups;
Et si les chiens viennent à nous,
Je vous relaye et les déroute.
Grand merci, répond le vieillard;
Mais ton secours, ami, ne m'est pas nécessaire:
C'est moi qui prétends au contraire
Te secourir. Viens, suis-moi sans retard;
Déloge, ami, sous ma conduite,
Et des motifs de notre fuite
En cheminant je vais te faire part.

Le monarque de cette terre
Fait préparer son attirail de guerre;
Et partout mulets et chevaux,
Partout dromadaires, chameaux,
Sont arrêtés pour porter l'équipage;
C'est ce qui cause mon effroi:
Je ne veux point tâter de l'avantage
D'être éreinté sous les coffres du roi,
Et j'aime mieux plier bagage.
Ainsi parlait le vieux routier,
Toujours courant. L'autre se prit à rire.
Père, dit-il, c'est un délire:
Avez-vous peur que quelque muletier

Nous prenne pour bêtes de charge?
Ami, prenons toujours le large,
Reprend alors le vieux fuyard:
Je sais bien en ma conscience
Que j'ai l'honneur d'être renard;
Mais, mon enfant, j'ai de l'expérience:
Si l'intendant du roi met la main sur ma peau,
En disant à quelques gendarmes,
Saisissez-le, c'est un chameau;
Ne crois pas que raisons ni larmes
Puissent m'exempter du cadeau;
Je serai chargé bien et beau,
Sans que je puisse m'en défendre;
Et je mourrai sous le fardeau,
Avant qu'on ait daigné m'entendre.

VIII.

LE PAYSAN DE BABYLÔNE.

Dans le palais de Babylône
Un paysan s'assit sur le trône du roi.
Un vilain s'asseoir sur le trône!

[1] On trouve dans le Ghulistan, qu'un nommé Bahalul, s'étant assis sur le trône du calife Haroun, fut battu par les gens du palais. Haroun survint, et ayant demandé à Bahalul pourquoi il pleurait, celui-ci répondit: « Je pleure de compassion pour vous; car, si j'ai souffert pour « m'être mis un moment sur votre trône, combien n'avez-vous pas à « endurer, vous qui vous y mettez tous les jours! »

Qu'on s'imagine quel émoi
Quand on s'en aperçut ! On appelle les gardes ;
On berne, on frotte le manant ;
On vous l'assomme de nasardes,
Et jamais acte impertinent
Ne fut puni de manière plus forte.
Le roi qui voyait tout à travers une porte,
Trouva le spectacle amusant.
Ce prince était mauvais plaisant :
Je n'aime pas les rois de cette sorte.
Tout-à-coup il paraît, et d'un ton goguenard :
Quoi ! dit-il, vous pleurez pour un brin de gourmade !
Fi donc, bonhomme ! il faut être gaillard
Quand on prend place à la royale estrade ;
La devise du roi, malheureux ou malade,
C'est bonne mine à mauvais jeu.
Oh ! vraiment, monseigneur, répond le camarade,
Je suis fait à la bastonnade,
Je ne me plains pas pour si peu,
Et c'est pour vous seul que je pleure.
Si j'ai tant souffert tout à l'heure,
Pour m'être mis pendant quelques moments bien courts
Sur cet escabeau de velours
Où m'ont estropié vos suisses ;
Vous qui vous y mettez, m'a-t-on dit, tous les jours,
Quels doivent être vos supplices !

IX.

L'AVARE ET SON AMI.

Certain avare un beau jour fut volé.
Imaginez les pleurs, la doléance:
Il eût choisi plutôt d'être empalé;
Mais il n'avait le choix en sa puissance,
Dont bien lui prit. Il reçut assistance
D'un sien ami; car il en avait un.
Chez Harpagon ce meuble est chose rare;
Chez l'honnête homme il n'est pas trop commun.
    Par son ami l'heureux avare
    Fut hébergé, nourri, vêtu,
    Sans qu'il lui manquât un fétu.
Desirait-il bijoux ou broderie?
Tout aussitôt, comme par diablerie,
Il en avait à bouche que veux-tu.
Le noir chagrin qui l'avait abattu
Se dissipa. Comment eût-il tenu
A tant de biens? Notre juif plus traitable
Connut alors ce qu'il n'avait connu;
    Le monde lui parut aimable:
La dépense lui plut, le spectacle, la table;
    Enfin le voilà devenu
Un galant homme, un homme sociable,

Et le bonheur lui donna la vertu.
Au bout d'un an, dans cette ame nouvelle
Vint un remords qui n'était déplacé :
Ami, dit-il, tu dois être lassé
De tes bienfaits ; la charge devient telle
Que ton trésor en est par trop baissé ;
Règle tes dons, retiens ton zèle :
Je serai plus content, tu seras plus sensé.
L'autre répond : Ne sois embarrassé
De tout cela ; je n'en crains nul dommage.
Dépense, ami, sans honte ; c'est ton bien.
Comment ! mon bien ! Oui, l'ami, c'est le tien ;
Ton propre bien, sans procès ni partage.
Cher ami, je suis le voleur
De ce trésor qui faisait ton malheur ;
Je l'ai placé, je t'en donne l'usage :
Jouis-en donc et dors en paix,
Tu ne l'épuiseras jamais.
Du revenu, dans cette année entière,
Tu n'as mangé qu'un tiers bien calculé :
Quand tu l'avais dans ta cave empilé,
Il te faisait bien misérable chère ;
Il t'eût pourtant dès lors bien régalé.
Apprend de là, que la métamorphose
De malheureux en homme fortuné
Ne tient souvent qu'à peu de chose.
Chacun de nous sans doute est né
A yant en soi la suffisante dose

D'ingrédients pour former le bonheur;
Mais il s'agit de les mettre en valeur.

X.

L'AIGLE ET LE PÉLICAN.[1]

Tout-a-fait retiré du monde,
Un pélican vivait au sommet d'un vieux pin,
Et s'occupait soir et matin,
Dans sa solitude profonde,
D'aimer, de soulager, de servir son prochain.
Aussi de partout à la ronde
On venait le chercher. Il était sans enfants;
Mais il servait de père à tous les indigents,
Prêtant à tous son assistance,
Même les nourrissant de sa propre substance,
Ainsi qu'il se pratique entre vrais pélicans.
Près de cet oiseau débonnaire
Vivait un autre oiseau d'humeur toute contraire.
C'était un aigle des plus beaux,
Mais fier, orgueilleux, sanguinaire,

[1] On lit dans le Ghulistan, que le calife Haroun ayant demandé à un derviche fort austère si quelqu'un pouvait porter encore plus loin le détachement, le derviche lui répondit: « Oui, seigneur, et c'est vous-« même; car moi, je n'ai quitté que les choses de ce monde qui sont « méprisables; et vous, vous avez abandonné celles de l'autre vie qui « sont inestimables. »

Et qui régnait sur les oiseaux
En vrai despote, non en père.
Il fut un jour, par curiosité,
Faire visite à l'oiseau solitaire.
De la vertu la touchante beauté
Aux méchants même a souvent droit de plaire.
Du pélican le tendre et doux aspect
Au fier despote imprima le respect.
En ce moment l'hermite vénérable,
Environné d'orphelins malheureux
Qu'arrachait au trépas son effort généreux,
Faisait couler son sang, et d'un bec secourable
Avec amour le partageait entre eux.
Que vois-je, dit l'aiglon dans sa surprise extrême?
Si mon œil n'en était témoin,
Je ne le croirais pas. Peut-on porter si loin
Le sacrifice de soi-même?
Etre ainsi son propre bourreau!
Oui, dit le pélican, je connais un oiseau
Qui se traite plus mal encore. —
Un oiseau! quel est-il? — C'est celui dont l'aurore
Et tout l'éclat dont le soleil se dore
Ne peuvent étonner le regard assuré;
C'est vous, seigneur, qui de gloire enivré,
N'avez d'autres plaisirs que ceux de la puissance;
C'est vous, qui méprisez la douce jouissance
Qu'offre aux bons cœurs la sensibilité.
Votre pouvoir est redouté;

Mais on chérit ma bienfaisance :
Le bon lot est de mon côté.

X I.

L'ÉMÉRILLON ET L'ARAIGNÉE.

L'ÉMÉRILLON disait à l'araignée :
En vérité je ne vous comprends pas ;
Vous avez toujours sur les bras
Une si nombreuse lignée,
Sans que vous fassiez un seul pas
Pour assurer la subsistance
De tant d'enfants qui sans votre assistance
Doivent être en grand embarras.
Venez voir à mon nid comme les miens sont gras.
Mais dame ! aussi voyez ma vie.
Je vas, je viens, je parcours l'univers ;
Je me travaille et m'ingénie :
Tantôt planant sur les blés verts,
Tantôt me cachant dans la nue,
Pour fondre à point sur la cohue
De ces vils oisillons qui rampent dans les airs.
Voilà par quels moyens divers
Je me pourvois de bonne chère.
Pour vous, en vérité, ma chère,
Un beau jour vous mourrez de faim,
S'il faut toujours que le destin

Soit en quête de votre proie,
Et soigneusement vous l'envoie
Se prendre en vos minces réseaux.
Mais adieu : je vois les oiseaux
Sortir de leur nocturne asile.
Allez, allez, dit l'insecte qui file ;
Voltigez, c'est bien fait à vous ;
Pour moi, je resterai tranquille,
Sans jamais sortir de ces trous
Où le ciel veut que je vive en hermite :
Le ciel a varié nos goûts,
Pour qu'ils réglassent la conduite
Qui convient à chacun de nous.

XII.

LE POIRIER ET L'ÉPINE.

Un poirier sur un grand chemin
Par hasard avait pris racine,
Et près de lui se trouvait une épine
Placée en même lieu par un jeu du destin.
La route était de grand passage,
Et le poirier n'y gagnait pas :
On s'arrêtait sous son ombrage ;
On s'y faisait sans embarras
Un bon coucher de son feuillage,
Et de ses fruits un bon repas ;

Les polissons dans leurs ébats,
Le mutilaient à coups de pierres
Dont les atteintes meurtrières
Avec les fruits jetaient les rameaux bas ;
Puis dans la saison des frimats,
Attaquant les branches entières,
On les cassait pour chauffer des ingrats.
Quant à l'épine, elle était défendue
Par les piquants dont le ciel l'a pourvue ;
On n'en approchait nullement;
Et dame épine apparemment
S'applaudissait, se croyait fort habile,
Traitait le poirier d'imbécille,
Et concluait probablement,
Que pour jouir d'un sort tranquille
Il vaut mieux être craint qu'utile.
Serait-il donc des lieux où ce raisonnement
Pût faire quelque prosélite ?
Nous allons voir dans un moment
La confiance qu'il mérite.
Un jour contre l'épine un voyageur s'irrite ;
Elle l'avait piqué violemment.
Ah ! dit-il, engeance maudite,
Tu périras, je serai sans pitié :
Et périsse ainsi qui t'imite !
Il tire son couteau, la coupe par le pié.

Humains, si vous voulez connaître

De quelle trempe il vaut mieux être,
Cette fable vous en instruit.
On abuse des bons, peut-être ;
Mais les méchants, on les détruit.

XIII.

LES ANANAS.

Un habitant de l'Amérique
Voyageait en Europe. Il voulait voir de tout :
Cet Indien avait du goût.
Il observait, non pas la politique,
Mais le terroir, les fruits et le climat ;
C'est à quoi volontiers tout Sauvage s'applique,
Plutôt qu'à régir un état.
Un jour étant en Angleterre
A parcourir la villa d'un milord,
Le jardinier le conduit à la serre.
L'Indien entre, et dès l'abord
Il reconnaît avec transport
Les ananas, ce fruit de sa patrie,
Que l'européenne industrie,
Et notre luxe enclin à tout oser,
Dans nos jardins veut naturaliser.
Il en prend un, l'ouvre, le sent, le goûte.
Oh oh ! dit-il, la forme et la couleur
M'avaient trompé ; mais, somme toute,

Notre ananas est ici sans saveur,
Et ne vaut pas ce qu'il y coûte.
Chaque territoire a sans doute
Sa vertu, sa propriété,
Dont l'effet est ailleurs toujours mal imité.
Songeons à cette vérité
Quand de notre pays nous reprendrons la route :
Tel fruit qui vient ici fort bien,
Peut-être là ne vaudrait rien.

L'Américain raisonnait juste,
Et son mot est un mot de poids
En fait de mœurs, en fait de lois,
Tout aussi bien qu'en fait d'arbuste.
Ne transplantons rien qu'avec choix.

XIV.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

Tout est soumis au calcul ici-bas :
La gloire, le bonheur, le destin des états ;
Et la meilleure politique
Est celle qui jamais ne fait le moindre pas
Sans consulter l'arithmétique.
Si les vainqueurs de l'Amérique
D'un tel système avaient fait quelque cas,
Le nouveau monde en serait bien plus gras,

Et celui-ci bien moins étique.
Sur ce sujet prenons une leçon
Des raisonneurs que fait parler Esope ;
Qu'importe de quelle façon
La vérité se développe ?

Un essaim d'oiseaux passagers,
Bien engraissés dans nos vergers
S'en retournait après vendanges,
Fendant les airs en légères phalanges,
Et revenait à ses foyers.
Arrivés à la métropole
Ils sont en butte à tous les yeux ;
Parents, amis, jeunes et vieux,
Autour d'eux chacun trotte et vole ;
Et bientôt tous les curieux
Deviennent autant d'envieux.
Voyez, disait-on, quelle graisse !
Quel air de santé, de jeunesse !
Ils peuvent bien jeûner longtemps.
Quand ils partirent ce printemps,
Ils étaient secs comme nous sommes ;
Ah ! qu'il fait bon voyager chez les hommes !
Oui certes, vous avez raison ;
Grains et fruits y sont à foison,
Dit le chef de la colonie :
On y fait toujours chère lie ;
Mais le tout est d'en revenir,

D'échapper aux lacets, au fusil, à l'orage.
Daignez, messieurs, vous souvenir
Quel nombre nous étions en quittant cette plage,
Et comptez combien nous voilà :
Ce n'est qu'après ce calcul-là
Qu'il faut juger des profits du voyage.

XV.

LA GÉNISSE SACRIFIÉE. [1]

Une génisse, destinée
A payer de son sang la clémence des cieux,
En grande pompe était menée
Aux autels du maître des dieux.
De fleurs et de rubans sa tête était ornée :
Triste ornement, présage de la mort.
En vérité, Jupiter n'a pas tort
De nous fermer son redoutable livre ;
On perdrait le plaisir de vivre,
Si l'on était dans les secrets du sort.
Notre génisse, avec un orgueilleux transport,
Voyait une immense cohue
Empressée à suivre ses pas,
Et jonchant de fleurs l'avenue
Qui la conduisait au trépas.

[1] Histoire de la Chine, vol. 3.

Près de là deux taureaux traînaient une charue;
Elle les voit, et s'applaudit tout bas
D'être au dessus d'un sort si pénible et si bas.
Cette génisse n'avait pas
Des choses de ce monde une bien juste idée;
Jeunesse est ignorante et prompte à mal juger.
Telle une royale accordée
Va dans un pays étranger
Sous les lois d'hymen se ranger:
Chacun l'adore en son passage;
Et la princesse avec pitié
Regarde les gens de village:
Plus heureux qu'elle de moitié.
Arrive enfin le jour du sacrifice;
Et ce beau jour avec éclat fêté
Coûte la vie à la génisse,
A la reine, la liberté.

J'ai maintes fois observé qu'en ce monde
Si l'on acquiert quelque degré d'honneur,
C'est tout autant de pris sur le bonheur;
Et, selon moi, cet échange se fonde
Sur la justice et l'intérêt commun.
Quand le public donne à quelqu'un
Certains témoignages d'estime:
Honneurs, pouvoir ou dignité,
L'usage n'en est légitime
Que s'il est dûment acheté

Par un dévoûment magnanime.
Adoptons donc cette maxime
Qui sait plaire aux cœurs généreux ;
Que l'homme obscur soit l'homme heureux,
Et l'homme illustre une victime.

XVI.

LE SIAGOS. LE MAGE.[1]

Le roi lion n'a point d'équipage de chasse :
Un seul animal suit sa trace,
Et de ses restes est nourri.
Son nom est Siachos, et c'est le favori
Du sultan à longue crinière.
Il lui sert aussi de limier,
Allant détourner son gibier,
Et puis l'avertissant au fond de sa tanière
Par un appel peu régulier,
Mais au monarque familier.
Soudain seigneur lion s'élance sur sa proie ;
Et le courtisan circonspect
Du chemin de son maître avec soin se dévoie,
S'éloignant par prudence autant que par respect ;
Puis il revient chercher sa picorée
Lorsque le maître a fini sa curée,

[1] L'idée de cette fable est tirée du Ghulistan.

Et bien repu s'abandonne au sommeil.
Il est alerte à l'instant du réveil,
Et toujours l'œil sur la griffe royale,
Il s'affranchit de tout droit de régale.
Du seul instinct ce manége est le fruit ;
Quel don que cet instinct de la gent animale !

L'homme est par sa raison peut-être mieux instruit,
Mais il n'est pas si bien conduit.
Témoin l'accident d'un vieux mage
Que Sadi nous a raconté,
Pour servir de moralité
Au fait du Siagos. Le dévot personnage
S'endormit auprès du feu,
Et fut brûlé par son dieu.
Le Siagos est plus sage.

XVII.

LES FRUITS DU MARCHÉ.

A L'HEURE où le marché foisonne
Des fruits divers que septembre nous donne,
Alison l'argent à la main,
Alison prudente personne,
Appréciait les bienfaits de Pomone
Avec un œil sûr, économe et fin.
Mille paniers rangés avec adresse

Charmaient les yeux par leur éclat divers ;
Mais cette vue enchanteresse
Cachait des fruits gâtés ou verts,
Que des marchands la malice traîtresse
Au second rang tenait clos et couverts :
Couverts de fleurs ; c'est ainsi qu'on en use
Par tout pays en ce siècle pervers.
Montrez-moi dans tout l'univers
Un lieu que n'assiége la ruse.
Alison voit le piége, elle le voit fort bien ;
Partant elle n'achète rien,
Et s'en retourne les mains vides,
Détestant des vendeurs les astuces perfides.
La pauvre fille, elle pleurait
De ne pouvoir porter à son bon maître
Le beau dessert qu'il espérait.
Un sage par hasard était à sa fenêtre,
Observant les passants peut-être ;
Il la voit, il descend, lui demande pourquoi
Elle se trouve en tel émoi.
Alison raconte sa chance.
Lors le vieillard : Allez, ma belle enfant,
Ayez toujours même prudence :
Mais reprenez votre air content ;
Retournez au patron que vous chérissez tant ;
Dites-lui de ma part, qu'au commerce des hommes
Il apporte l'attention,
L'examen, la précaution

Que vous mettez à marchander des pommes.
Il vous remercîra, j'en serais caution,
Pour peu qu'il ait la tête bonne.

Cette leçon vaut bien tous les fruits de l'automne.

XVIII.

LE JEUNE CHIEN.

Un jeune chien folâtre et bon enfant,
Mais étourdi comme on l'est à cet âge,
(Le plus beau des âges pourtant)
Fit rencontre un jour dans un champ
D'un animal tout pareil de corsage,
D'allure, de poil et d'humeur.
Le jeune chien était tout cœur,
Et partant nulle défiance.
Bon cœur a besoin d'être instruit;
Toujours défiance est un fruit
De malice ou d'expérience.
Notre doguin n'avait aucun des deux;
Il se livra dès la première vue,
Comme souvent un jeune aventureux
S'en va courir après une inconnue.
Rarement pareille bévue
Tourne à profit aux amoureux:
Le pauvre chien ne s'en trouva pas mieux.

Son cher ami, si bien assorti de figure,
De taille, d'humeur et d'allure,
C'était, pour le dire en un mot,
C'était un louveteau de perverse nature;
Et notre jeune chien, étranglé comme un sot,
Lui servit bientôt de pâture.

Il faut, dit-on, connaître avant d'aimer;
C'est le conseil de la sagesse,
Que ce récit doit confirmer.
Mais réflexion et jeunesse
Ne s'unissent pas aisément.
L'on sent à cet âge charmant
Certain besoin d'aimer qui presse;
L'on est ami, l'on est amant,
Bien moins par choix que par ivresse;
Le cœur veut un attachement,
Et s'abandonne à la tendresse
Sans savoir pourquoi ni comment.
Doux attrait! que d'écarts ne nous fais-tu pas faire!
Ecarts dont si souvent notre perte est le fruit.
Heureux qui par l'instinct conduit,
Dans l'âge d'aimer et de plaire
S'attache sans être séduit,
Et prévient l'âge où l'on s'instruit
Par un repentir nécessaire,
Mais trop tardif pour être salutaire!

XIX.

LE RENARD AMBASSADEUR.

JADIS sire lion et sultan léopard
Longtemps ensemble guerroyèrent ;
Puis à la fin ils s'ennuyèrent
De mettre si souvent leur fortune au hasard.
Trois ou quatre projets, passant par des mains tierces,
Dégrossirent bientôt les matières diverses ;
Et puis, le sultan de sa part
Au prince chevelu députa le renard
Pour négocier et conclure.
En ceci le conseil du sultan moucheté
Crut avoir fait un choix de grande utilité.
Du patelin on connaissait l'allure,
Ses ruses, son obliquité,
Au besoin son iniquité,
Et l'on tenait pour chose sûre
Que le lion et tout son comité
Seraient dupés dans le traité.
A la première conférence,
Où tout se passe en discours complaisants,
L'ambassadeur par ses airs séduisants
Donna la plus belle espérance ;
Mais, quand après les compliments
On vint à donner des paroles,

A prendre des engagements,
Maître renard perdit ses hyperboles,
Ses détours et ses faux serments.
Il n'avait pas affaire à des têtes frivoles.
On le connut pour un menteur,
On éconduisit l'imposteur ;
La guerre avec plus de furie
Par le lion fut poursuivie,
Et le léopard affronteur
Y perdit le sceptre et la vie.

Rois ! choisissez d'honnêtes gens
Pour vous servir en vos affaires ;
Et n'oubliez jamais, qu'à vos agents
Les vertus sont plus nécessaires
Que le savoir, l'esprit et les talents.
Ces derniers cependant valent bien qu'on les prise ;
Ce sont instruments de requise
Et matériaux excellents.
Mais que la vertu les emploie,
Et qu'ils se tiennent dans la voie
Que son instinct sait leur tracer ;
Sans elle ils ne sont bons qu'à tout bouleverser.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

FABLE I.

LE SOURD ET L'AVEUGLE.

Oh ! qu'on a bien imaginé
De bâtir des maisons et d'en former des villes,
Et d'assembler dans ces asiles
Le genre humain par-là devenu fortuné !
C'est là que nous vivons tranquilles.
Là, le commerce offre à nos soins
Des moyens simples et faciles
De satisfaire à nos besoins ;
Car tout est commerce en ce monde.
Tel homme a de l'esprit, tel autre de l'argent ;
Celui-ci se pourvoit de ce dont l'autre abonde ;
Personne ne reste indigent.
Le malheur est que chacun à sa guise
Met le prix à sa marchandise ;
D'où résulte que trop souvent
A son voisin on la survend :
C'est ainsi qu'on se tyrannise.
Appuyons cette vérité,
Honteuse pour l'humanité,
D'un fait qui lui rend témoignage,
Et que pour sûr on m'a conté.

Un homme qui des yeux avait perdu l'usage,
S'était mis en société
Avec un sourd. J'aime fort ce traité;
C'était s'arranger à merveilles.
L'aveugle prêtait ses oreilles,
Le sourd administrait les yeux:
Tout paraissait devoir aller au mieux;
Mais, dès qu'il s'agissait d'entendre,
L'aveugle se faisait valoir;
Et dès qu'il s'agissait de voir,
Le sourd ne manquait pas de prendre
Son avantage, et de prétendre
Que sans lui tout serait perdu;
Chacun avait son tour et faisait l'entendu.
Je laisse à penser quelle fête!
Tous les deux criaient à tû-tête,
Et presque toujours le débat
Se terminait par un combat.
Ils restèrent pourtant ensemble:

Juste image, à ce qu'il me semble,
Du grand pacte commun qui nous lie ici-bas.
Ce n'est partout que plaintes, qu'altercas;
Mais les humains ne se quitteront pas:
C'est le besoin qui les rassemble.

II.

LE LABOUREUR MÉCONTENT.

Bon dieu ! que de magnificence!
Quelle table ! quelle opulence !
Le maître, les valets, tout a l'air de grandeur,
S'écriait un bon voyageur
Qui venait de faire bombance
Dans le château d'un grand seigneur.
Ses élans de reconnaissance
Furent ouïs d'un pauvre laboureur
Qui n'avait pas si bonne chance;
Ils lui donnèrent de l'humeur.
Oui vraiment, dit-il, monseigneur
Mérite bien qu'on célèbre sa gloire!
Voici pourtant, et vous pouvez m'en croire,
A quoi se borne tout son soin;
Et le pays m'en est témoin.
C'est qu'il fait bien manger et boire
Tous ceux qui n'en ont pas besoin.

Le fastueux pourra, sans aller loin,
Trouver le sens de cette histoire.

III.

LE ROI, LE FLEUVE ET LA POIGNÉE DE TERRE. [1]

Un roi, que l'on venait d'élire
En un pays où de tristes débats
Avaient fini par de sanglants combats,
Se proposait de se conduire
Avec tant de sagesse et d'art,
Qu'il mît pour jamais à l'écart
Toute discorde en son empire.
Près de sa cour vivait un vieux santon,
Un saint, l'oracle du canton.
Le souverain fut en personne
Le consulter, lui demandant
Quelque régime bien prudent,
Quelque recette belle et bonne,
Pour gouverner sans accident
Ce peuple trop indépendant
Qui l'élevait à la couronne.
Mon fils, dit le vieillard, j'aime bien ce souci;
Peu de rois sont venus ici
Chercher le secours nécessaire
Des dons du ciel, et, dieu merci,

* On lit dans le Ghulistan : « Avec un peu de terre on arrête un « fleuve à sa source. »

Votre peine aura son salaire.
Prenez la terre que voici;
Puis rendez-vous au bord de la rivière,
Et puis remontez-la toujours,
Jusqu'à ce qu'avec cette terre
Vous puissiez arrêter son cours.
Lors, au fond de son lit vous verrez une pierre
Sur laquelle en beau caractère
Sont gravés les conseils dont vous avez besoin.
Allez mon fils, partez, le fleuve n'est pas loin;
On en voit d'ici le rivage:
Munissez-vous pourtant d'un cheval qui soit bon,
Car vous serez quatre jours en voyage.
Disant ces mots, le vieux santon
S'enfonça dans son hermitage.
Le monarque partit soudain,
Son paquet de terre à la main,
Plein d'espérance et de courage:
Ce n'était pas un esprit-fort,
Mais un cœur droit, un esprit sage,
Et je l'en aime davantage.
Tout droit au fleuve il s'en alla d'abord;
Le voilà déja sur le bord.
Mais arrêter ce fleuve avec une poignée
De terre glaise? Assurément
On eût tranché plus aisément
Le Caucase ou l'Atlas avec une cognée.
Cependant le bon roi ne se rebuta point;

Il côtoya le fleuve, et fit de point en point
Ce que l'oracle avait enjoint.
A la troisième matinée,
Marchant toujours contre le fil de l'eau,
Il pressentit sa bonne destinée,
Voyant que ce fleuve si beau
Ne portait déja plus bateau.
Dans la quatrième journée
Il atteignit le pied d'un rocher des plus hauts,
D'où s'échappait la faible source
De ce fleuve, que dans sa course
Venaient grossir mille ruisseaux.
Ce fut là que la terre glaise
Joua son jeu commodément;
Et le bon roi tout à son aise
Considéra le monument.

Il y trouva qu'en toute affaire
A la source il faut remonter;
Que tout désordre enfin, comme toute rivière,
Dans sa source peut s'arrêter.

IV.

LE DOGUE ET LES ROQUETS.

Un dogue aussi puissant que beau,
Jeune, fort et plein de courage,

Fut assailli, faisant voyage,
Par tous les roquets d'un hameau.
Qu'on s'imagine quel tapage,
Quels cris confus, quels hurlements,
Et quels aigres glapissements!
Ainsi tout le long du village
Fut accueilli le passager.
Les chiens ne savent pas encor qu'un étranger
Est, à vrai dire, notre frère,
Nature étant notre commune mère.
Ceci me fait songer qu'on trouve en quelque lieu
Le droit d'aubaine; et plût à dieu
Qu'il n'existât que chez la gent canine!
Car proprement c'est le droit de rapine.
Nos roquets l'exerçaient en barbares tyrans;
S'ils eussent été forts aussi bien qu'ignorants,
C'était fait du mâtin, qui malgré la tempête,
Sans s'émouvoir et sans doubler le pas,
Et même sans tourner la tête,
Passa paisiblement à travers ce fracas.
C'était une excellente bête!
De ma part, disait-il, le moindre coup de dent,
Même le moindre mouvement,
Serait trop meurtrier pour cette faible engeance.

Le fort doit craindre la vengeance;
Il y mettrait de l'excédent.

V.

LE SOLEIL ET LES OISEAUX DE NUIT.

Le chat-huant et le hibou,
Et la chouette leur cousine,
Rentrent, comme on sait, dans leur trou
A l'heure où le ciel s'illumine;
Et, pour tuer le temps se livrant au sommeil,
Attendent tristement le coucher du soleil.
Un jour en traçant son ellipse,
La lune se trouva juste entre nous et lui;
Le cas arrive encor quelquefois aujourd'hui,
Et c'est ce qu'on nomme une éclipse.
Celle-là fut totale, et jamais on ne vit
Obscurité pareille à celle qui suivit.
Ce fut grande détresse en toute la nature,
Hors chez le peuple chat-huant;
Et dom hibou, sortant de sa masure
D'un air tout-à-fait triomphant:
Je savais bien, dit-il, que ce flambeau funeste
Perdrait bientôt son éclat odieux.
Hâtons-nous de monter aux cieux,
Pour rendre grace à l'équité céleste
Qui venge et rassure nos yeux.
Disant ces mots, l'amateur de ténèbres
S'élance avec orgueil vers le séjour des dieux,

Suivi des siens dont les chansons funèbres
Achèvent de porter l'épouvante en tous lieux;
Mais, tandis qu'en leur folle ivresse
Ils fatiguent les airs de leur triste allégresse,
La lune passe son chemin,
Et, délivré de sa rencontre,
Le céleste fanal se montre
Dans son éclat le plus serein.
La nature renaît soudain;
Mais il en coûta la vue
A l'insolente cohue
Des chats-huants et des hibous,
Qui punis de leur algarade,
L'esprit confus et l'œil malade
S'allèrent à tâtons renfermer dans leurs trous.

Mortels envieux et jaloux,
Vils esprits que la vertu blesse,
Reconnaissez votre bassesse
Dans ce tableau que j'ai tracé pour vous.
Si sur le cours de la plus belle vie
Le nuage le plus léger
Répand un voile passager,
Malheur, disgrace ou maladie,
Tout vous sert de prétexte, et vos lâches fureurs
Au héros qui sert la patrie,
Au sage qui l'éclaire adressent mille horreurs;
Mais, grace au ciel, les efforts de l'envie

Sont impuissants, et ses succès sont courts.
Les astres poursuivent leur cours,
L'éclipse cesse au bout d'une heure,
Le hibou rentre en sa sombre demeure,
Le soleil brille et brillera toujours.

VI.

LE DERVICHE ET LE CALIFE.[1]

Dans le palais du calife son maître
Un bon derviche avait passé la nuit.
Comment s'était-il introduit?
Par la porte, ou par la fenêtre?
En vérité je n'en sais rien :
Je ne sais même où j'en ai lu le conte;
Mais voici ce que je sais bien.
Au point du jour ce fut un grand mécompte.
Le calife avait de l'humeur,
De l'orgueil et de la hauteur :
Ce sont maux fort communs aux gens de cette espèce,
Et presque titres de noblesse.
Quoi ! dit le monarque irrité,
Chez moi, sur mes sophas, en toute liberté

[1] On trouve dans le Spectateur, n.° 289, qui cite Chardin, une aventure à peu près semblable qui a donné lieu à cette fable.
Elle est aussi dans le Ghulistan, page 277.

Vous venez faire votre somme !
Etes-vous fou? dites, bonhomme?
Ainsi dans votre arrangement,
Il faut qu'un sultan vous héberge;
Et mon palais, apparemment,
Vous le prenez pour une auberge.
Seigneur, répond alors le derviche à genoux,
Avec ce ton qui sied si bien au sage,
Ton courageux, modeste et doux:
Ce palais qui doit être inaccessible à tous,
Vous l'avez donc créé pour votre seul usage?—
Moi ! non, ce n'est point mon ouvrage. —
Eh ! qui l'habitait avant vous ? —
Avant moi, c'était feu mon père,
Avant lui, mon aïeul, et, montant par degrés,
De ce palais les portiques sacrés
Depuis celui qui les fit faire,
Ont vu dans leur parvis vingt maîtres adorés.
Le calife orgueilleux, par ce vain étalage
Croyait en imposer au derviche surpris ;
Mais lui-même il s'était mépris.
Seigneur, repart le personnage,
Vous me dites que vos lambris
Sont un logement de passage;
Ai-je eu tort si je les ai pris
Pour une maison de voyage?

VII.

LE PAPILLON ET L'ABEILLE.

Diversité, c'est la devise
De ceux que la fainéantise
Borne au desir de s'amuser :
Je ne m'y veux point opposer ;
Mais je dois dire avec franchise,
Que si l'on veut à la société
Être de quelque utilité,
Il faut savoir avec courage
Se renfermer dans son ouvrage,
Et s'abstenir de la légéreté
Qui séduit un esprit volage.
Je pourrais là-dessus citer à mes lecteurs
Maints philosophes, maints docteurs ;
Et j'ai bien assez de mémoire
Pour y coudre maints traits d'histoire
En fait de lois, de systêmes, de mœurs,
Qui prouveraient très-bien mon dire ;
Mais je prends chez d'autres auteurs
Les leçons que j'ose produire,
Et partant, une abeille ici va nous instruire.
Elle était depuis le matin
Collée à des bourgeons de thim,
Elle en faisait sa nourriture.

Un papillon qui voltigeait
De fleur en fleur, et qui changeait
A chaque instant de goût et de pâture,
La rencontra le soir en son chemin.
Ma foi, dit-il, il faut que vous soyez bien bonne,
Ou bien bête, pour vous fixer
Sur une fleur, et toujours la sucer:
Toujours la même!...Oh ! ma mignonne,
Quand je vous vois du matin jusqu'au soir
Sur une même fleur nichée,
En conscience je crois voir
Une huître sur un roc tristement attachée
Sans pouvoir quitter sa maison.
Oui vraiment, vous avez raison,
Repart modestement l'abeille,
Et j'aime la comparaison:
Elle nous convient à merveille;
Mais nous n'avons nulle démangeaison
De prendre part à vos plaisirs stériles:
Nous nous contentons d'être utiles,
Et c'est à quoi nous réserve le ciel.
Ces huîtres sur un roc tristement immobiles
Y produisent la perle, et moi je fais le miel.

VIII.

L'HERCULE AVEUGLE.

Un homme était doué d'une force infinie ;
Mais il devint aveugle, et dès lors, quoi qu'il fît,
Rien ne lui tournait à profit :
Il n'en retirait qu'avanie.
On excitait à plaisir son courroux ;
On le bravait, on esquivait ses coups.
Déployait-il les bras? on passait par dessous,
Et l'on riait, tandis que sa main formidable
Brisait les rocs, les lançait par les airs,
Adressant toujours de travers.
Ainsi, loin d'être redoutable,
Le pauvre aveugle était la fable
De ceux que son pouvoir aurait dû contenir.
Le bon Jupin daigna venir
A son secours ; il écarta la nue
Qui lui dérobait les objets :
L'Hercule recouvra la vue ;
Avec la vue il eut la paix.
On eut recours à sa clémence ;
Il en aurait coûté trop cher
De s'exposer à sa vengeance ;
On le craignit dès qu'il vit clair.

IX.

LE MOUTON, LE PORC ET LE CORBEAU.

Un corbeau féroce et glouton
Avait fixé sa résidence
Sur le dos d'un pauvre mouton.
Il vivait là dans l'abondance;
Le mouton était gras et beau,
Et l'impitoyable corbeau
S'abreuvait de son sang, dévorait sa substance.
Un porc des plus puissants vint à passer par là.
Oh ! oh ! s'écria-t-il, que veut dire cela?
Eh ! que t'a fait cette innocente bête,
Méchant oiseau? Ma foi, tu fais fort bien
De nicher sur son dos, plutôt que sur le mien;
Car, je te jure par ma tête . . . .
Oh ! monseigneur, interrompt le corbeau,
Je ne donnerai pas en semblable panneau;
J'honore vos pareils et toute leur engeance :
Je suis plein de respect pour eux,
Et n'attaque jamais que ceux
Dont je ne crains pas la vengeance.

X.

LE STATUAIRE ET LE CHIMISTE.

Un statuaire accosté d'un chimiste
Se promenait, et vous concevez bien
Sur quoi roulait leur entretien;
Pour l'ordinaire chaque artiste
Parle de son art ou de rien.
Le souffleur, d'un ton énergique
Jasait et ne tarissait pas
Sur les vertus, sur le pouvoir magique
De son creuset [1], de son matras [2],
Détaillant en vrai fanatique
Comme au moyen de l'agent phlogistique [3],
Non-seulement il imitait
Les procédés de la nature,
Mais comme aussi sur elle il l'emportait:
Substituant à sa tardive allure
Une marche au moins aussi sûre,
Et plus active mille fois;
D'où son orgueil osait conclure
Qu'avec du feu, du cuivre et du mercure

[1] Vase de terre dont les chimistes se servent dans leurs opérations sur les métaux.

[2] Autre vase de terre à long col, qui sert aussi en chimie.

[3] Mot dérivé du grec, qui signifie matière inflammable.

Au Créateur il enlevait ses droits,
En usait mieux et réformait ses lois.
Pour le sculpteur, il était plus modeste,
Et respectait dans ses prétentions
    La prérogative céleste,
Ne donnant point à ses productions
    Le titre de créations.
Nous, disait-il, voici notre manière:
Nous devons faire un choix heureux d'objets,
Et puis encor bien choisir la matière
    Qui peut suffire à nos projets;
Lors, au ciseau soumettant nos sujets,
    Par une espèce d'élaguage
    Nous trouvons dans le bloc l'image
Que nous avons bien empreinte au cerveau.
    Et voici le point difficile;
    C'est d'empêcher que le ciseau
    N'enlève jamais rien d'utile.
    Ainsi la main la plus habile
Est parmi nous celle qui se retient,
    Et qui soigneusement s'abstient
    De contrarier notre maître;
C'est la nature; et notre seul dessein,
Notre seul art, c'est de faire paraître
    Les beautés qu'elle a dans son sein.

    Ici finit le dialogue
    Du statuaire et du soufleur;

Et si j'étais législateur,
Je finirais cet apologue
En réglant que tout précepteur
Suivrait l'allure du sculpteur.

XI.

LE CAVALIER, LE VILLAGEOIS ET LE PIÉTON.

Un villageois assis sur son baudet,
Faisait chemin en paisible posture.
Un cavalier monté sur un genet
Passe au galop. Oh ! charmante voiture !
Dit le manant; et moi, que fais-je à Dieu,
Pour que sa rigueur me condamne
A ne pouvoir changer de lieu
Qu'au marcher tardif de mon âne ?
Disant ces mots, le fermier dépiteux
Arrive au pied d'un Atlas raboteux.
Un homme à pied, pauvre homme de corvée,
Grimpait ce mont, et grimpant chancelait
La tête basse, et l'échine courbée
Sous le fardeau qui l'accablait.
Pour le fermier, il fit sa traversée
Joyeusement ; le mont lui parut doux.
Bien assis qu'il était et croisant les genoux

Sur son baudet, il se croyait en plaine ;
Il ne sentit point les cailloux,
Passa sans voir le piéton hors d'haleine,
Et ne songeant qu'à l'Andaloux
Dont il avait la tête pleine.

Telle est notre façon de voir;
Incessamment chacun songe et resonge
Aux biens qu'il desire d'avoir ;
Et le mal d'autrui n'est que songe.
Cette fable offre encore une autre vérité :
Tout homme est ce fermier sur un âne monté;
Autour de nous sur des chevaux d'Espagne
Sont de plus grands, que l'on croit plus heureux.
Ne regardons jamais que ceux
Qui grimpent à pied la montagne ;
Nous rendrons toujours grace aux dieux.

XII.

LE ROI, LE VISIR ET LES DEUX HIBOUX.[1]

Les rois amateurs de la paix
Sont le plus grand des célestes bienfaits ;
Mais trop souvent le ciel dans sa colère

[1] Spectateur, vol. 7, n.° 512; Bibliothèque orientale.

Nous donne à nous autres sujets
Un maître amateur de la guerre,
Qui s'en va désolant la terre
Sans savoir s'arrêter jamais;
Car ces messieurs sont ainsi faits :
Le malheur les aigrit, le succès les enivre.
J'ai pourtant lu dans un bon livre,
Qu'autrefois un certain sultan
Grand batailleur, vrai Tamerlan,
N'attendit pas la sépulture
Pour cesser de vivre en tyran;
Il changea, dit-on, de nature
Par une bizarre aventure
Que je veux raconter; elle pourra servir
A quelque autre brigand de royale encolure.
Ce sultan avait un visir,
Et ce visir entendait à merveille
D'entendement aussi bien que d'oreille
Le langage des animaux,
Et surtout celui des oiseaux;
Il en contait des choses ineffables :
Les esprits-forts traitaient cela de fables;
Mais le sultan aimait fort ces récits.

Un soir, tous deux étant assis
Par un beau clair de lune en un bois solitaire,
Ils entendirent deux hiboux
Qui s'étaient donné rendez-vous

Pour s'entretenir d'une affaire.
Visir, dit le sultan, allez, écoutez bien,
Et rapportez-moi l'entretien
Des deux hiboux : je gage, au son de leur parole,
Qu'il est piquant. Le visir vole,
Va guetter les parleurs dans le creux d'un vieux if :
Ecoute assez longtemps ; puis revient tout pensif,
Puis se jette aux pieds du monarque,
Lui demandant, pour toute marque
De ses bontés, qu'il daigne l'exempter
Du sot emploi de raconter
Un bavardage ridicule;
Mais plus le bon visir recule,
Et plus son maître, en vrai sultan qu'il est,
Prend la chose avec intérêt ;
A la fin il ordonne, et le visir s'explique
En homme sage et véridique.
Seigneur, dit-il, ces deux hiboux
Parlaient d'affaires de famille.
L'un n'a qu'un fils, l'autre n'a qu'une fille,
Et celui-ci veut donner pour époux
Le fils de l'autre à sa donzelle.
Sur cela le débat. Comment l'entendez-vous,
A dit sur un ton aigre-doux,
Le père du garçon qu'on destine à la belle?
Eh ! votre fille, qu'aura-t-elle?
Moi je prétends qu'elle apporte à mon fils
Quarante vieux châteaux, détruits

Par le temps, la guerre ou l'orage.
Sur quoi l'autre père a repris:
Quarante ! Ce serait dommage
De rompre un marché pour si peu;
Moi pour quatre cents je m'engage,
Et ma parole vaut le jeu.
Dieu donne de longues années
A notre grand sultan le chercheur de combats !
Tant qu'il vivra, je ne crains pas
Que nous chommions de villes ruinées.

XIII.

LE TABLEAU DE ZEUXIS.

Un peintre grec avait représenté
Sur un plateau garni d'un vert feuillage,
Les plus beaux fruits que nous donne l'été;
Mais d'une telle vérité,
Que les oiseaux du voisinage
Quittaient à l'envi leurs réduits,
Pour venir becqueter ces fruits
Dont ils ne trouvaient que l'image.
Le fait est dûment attesté
Par plus d'un docte personnage;
Mais, fût-il moins bien constaté,
Je n'en aurais jamais douté.

L'erreur de ces oiseaux est notre erreur commune;
Nous courons après la fortune,
Le pouvoir, la grandeur : vaines illusions
Que réalise aux yeux de l'ignorance
Le coloris des passions;
Nous ne trouvons que l'apparence.

XIV.

L'ÉLÉPHANT VOYAGEUR. [1]

FRAICHEMENT arrivé d'Asie,
Un éléphant passait en nos climats;
Petits et grands accouraient sur ses pas:
Chacun avait la fantaisie
De l'observer, ou du moins de le voir.
Comme il est gros ! comme il est noir !
S'écriaient les badauds, comme il marche avec pompe !
Et puis, quel nez ! ce nez était la trompe
De l'animal, qui tout bas se moquait
De tant de sots dont notre Europe abonde;
Notre éléphant les remarquait
Tout aussi bien qu'homme du monde.
Chacun sait que cet animal

[1] On demandait à Lockman, qui est-ce qui lui avait donné les premiers principes de la sagesse? « Ce sont les aveugles, répondit-il, qui ne « posent le pied qu'après s'être assurés du terrain avec leur bâton. » (Ghulistan.)

N'est pas de la commune étoffe ;
C'est un animal philosophe,
Très-méditatif et moral,
Selon le tour oriental.
Comme il marchait, faisant tout bas ses notes,
Il fut frappé de voir un petit chien
Qui trottait à travers les crottes,
La corde au cou comme un vaurien.
Un homme marchait par derrière
Très-gravement, et dans sa main
Tenait le bout d'une lanière
Qui mettait le chien en brassière,
Et semblait lui servir de frein.
Qu'est ceci, pauvre misérable,
Dit au barbet l'animal raisonnable?
(J'entends parler de l'éléphant)
On te guide comme un enfant!
Pourquoi donc te mettre à la chaîne?
Moi, dit le chien, rien ne me gêne,
Et l'on ne guide point mes pas ;
Comment donc, ne voyez-vous pas
Qu'avec cette corde je traîne
Un bon aveugle qui me suit?
De porte en porte je le mène,
C'est par moi seul qu'il se conduit,
Et c'est pour moi plus d'honneur que de peine.
Oui-dà ! cet aveugle est bien bon ;
Mais, que fait-il de son bâton,

Dit l'éléphant ? N'a-t-il pas la méthode
De s'en servir pour suppléer aux yeux?
Vraiment non, ce n'est plus la mode,
Reprend le chien : et tout en va bien mieux.
Mon maître trouve plus commode
De s'en rapporter à ma foi. —
Ainsi donc il dépend de toi
De l'égarer, de l'abîmer peut-être? —
Quoi ! me prenez-vous pour un traître? —
Non, l'ami, j'en serais garant;
Mais, pour bien égarer ton maître,
Il te suffit d'être ignorant.

Quel sot pays où l'on aime mieux être
Sur la foi d'autrui cheminant,
Que de marcher en tâtonnant!

XV.

LA GOUTTE D'EAU.[1]

Du haut de la voûte des airs
Une goutte d'eau détachée
Tombait dans l'abîme des mers;
Elle en était sans doute bien touchée,
Pour peu qu'elle eût de sentiment.

[1] Spectateur, vol. 4, n.° 293.

Venir ainsi du firmament
Pour se trouver confondue, égarée;
Rouler à jamais ignorée
Parmi les flots de ce vaste élément
Dont notre terre est partout entourée,
C'était un sort bien triste assurément.
Quoi qu'il en soit, les lois du mouvement
Allant leur train, la goutte est attirée
Du haut en bas, et touche à son dernier moment.
Dans cet instant, heureusement,
Par une huître elle est aspirée.
Là, comme en un fort retirée,
Elle règne à son aise, et profite si bien
Qu'elle devient en moins de rien
Perle d'une beauté parfaite.
Elle pare d'abord l'écrin d'un curieux :
Bientôt d'une princesse elle orne la toilette,
Et finit par briller sur les autels des dieux.
Qui l'aurait dit quand la pauvrette
Tombait si tristement des cieux?

XVI.

LES DEUX SOMNAMBULES.[1]

Par une belle nuit d'été,
Vers le matin, deux somnambules
Faisaient leurs courses ridicules,
Trottant chacun de leur côté.
L'un sur les toits, de gouttière en gouttière,
Suivait la trace des matous:
L'autre arpentait d'un pas tranquille et doux
Les parapets du quai d'une rivière.
Celui-ci, graces au destin,
Fit rencontre d'un homme sage
Qui, le prenant doucement par la main,
L'éloigna d'abord du rivage;
Puis l'éveilla sans accident.
L'autre eut un sort bien différent.
Il était vif comme salpêtre,
Et sur les toits courait comme un esprit.
De son grenier un pédant l'entendit;
Il met la tête à la fenêtre,

[1] J. J. Rousseau a dit au sujet de l'éducation : « Comme un som-
« nambule marche en dormant sur les bords d'un précipice dans lequel il
« tomberait s'il était éveillé tout-à-coup, de même un jeune homme dans
« le sommeil de l'ignorance échappe à des périls qu'il n'aperçoit pas; si
« je l'éveille en sursaut, il est perdu. »

Voit ce que c'est ; et lors, d'un ton de maître,
Crie au dormeur par combien de raisons
Il faut rester la nuit dans les maisons.
Le dormeur s'éveilla ; la peur trouble sa vue ;
Ses yeux avec horreur mesurent l'étendue
De l'abîme ouvert sous ses pas :
Le pied lui manque, il tombe dans la rue,
Et s'y casse jambes et bras.

Le somnambule ici nous peint l'enfance
Avec toute son ignorance
Qui fait toute sa sûreté.
Veillons sans cesse à son côté ;
Mais attendons qu'elle s'éveille,
Sans quoi tout l'ouvrage est gâté.
Ne disons mot, et nous ferons merveille :
Mettons-la dans le bon chemin
Tandis que son ame sommeille ;
Mais conduisons-l'y par la main,
Sans l'enseigner à son oreille.
Ecartons-la du mal : elle aimera le bien,
Dès qu'elle pourra le connaître ;
Et c'est alors que les leçons du maître
Acheveront l'ouvrage en moins de rien.

XVII.

LES MORUES.

Une morue, ayant eu l'avantage
D'échapper aux Terres-Neuviers,
Fuyait cette perfide plage
Où tous les ans ses sœurs périssent à milliers,
Et retournait à ses anciens quartiers.
Après un long et pénible voyage,
Arrivant au natal rivage,
Droit au sénat elle fut s'annoncer.
Merluches ont une rubrique
Pour s'entendre et pour s'énoncer,
Qui vaut bien notre rhétorique;
Soit dit ici sans offenser
Quiconque d'un tel art se pique,
Et sauf tout droit académique.
La voyageuse, encor pleine de ses frayeurs,
Peignit de si vives couleurs
Ses peines, ses dangers, le trépas de ses sœurs,
Que l'assemblée en fut émue;
Et l'on jura, foi de morue,
D'interdire au nom des états
Tout voyage aux lointains climats.
Mais, tandis qu'on en dressait l'acte,

Certains petits poissons[1] s'en viennent à passer
Que la gent moruquoise aime fort à chasser;
Adieu prudence, adieu le pacte,
Et les serments et les leçons :
L'aquatique cité devint encor déserte,
Et chacun courut à sa perte
En suivant les petits poissons.

[1] On les nomme des capelans.

XVIII.

LES ANIMAUX VOYAGEURS.

Au temps passé les états généraux
Assemblés chez les animaux,
Sous l'autorité souveraine
Du roi lion, furent d'avis
Qu'incessamment agents seraient choisis
Pour aller chez l'espèce humaine;
Ils y devaient observer finement
Par quelle adresse, ou quel enchantement,
Cet animal si faible en sa structure
Pouvait régner sur toute la nature :
Ils devaient tout voir, tout noter,
Tout apprendre et tout imiter,
Pour enrichir la république
Des arts et des talents qu'ils sauraient rapporter.

Aussi, pour cet emploi critique,
On hésita beaucoup entre les prétendants:
Ils furent balottés longtemps.
A la fin les états nommèrent,
Et pour leurs agents proclamèrent
Le singe, le castor avec le perroquet.
Ce dernier avait du caquet;
Il devait s'impregner de l'humaine faconde,
Et se mettre en état d'haranguer au parquet.
Le singe était un freluquet;
Mais on comptait que le beau monde
A bras ouverts le recevrait,
Avec plaisir l'adopterait,
Et qu'aux bons airs de la noblesse,
Vu sa naturelle souplesse,
Aisément il se formerait.
Quant à l'animal amphibie,
On lui connaissait du génie
Pour le plus utile des arts;
Il devait au retour élever des remparts
A l'abri de toute avanie.
Telle était leur instruction:
Il faut les voir en fonction.
Le singe fit un cours chez la gent baladine,
Sauteurs, farceurs et cætera.
Le perroquet dans un collége entra,
Y prit quelques mots de doctrine,
Estropia quelques vers de Racine

Et quelque antienne d'opéra.
Pour le castor, il se fourra
Dans des roseaux au bord d'une rivière
Où l'on faisait un pont de pierre ;
Il observa l'atelier des maçons,
Du charpentier prit aussi des leçons,
Perfectionna sa manière,
Passa bientôt les apprentis,
Et devint maître en pilotis.
Tel fut le succès du voyage
Des observateurs députés ;
Suivons-les à l'aréopage
Qui doit juger les nouveautés
Dont ils présentent l'étalage.
Du bon castor les soins furent loués,
Et ses pareils en firent bon usage,
Se confirmant dans l'art du maçonnage
Dont par l'instinct le ciel les a doués.
Mais sieur Jacot avec son bavardage,
Et sieur Bertrand avec son batelage,
En plein sénat se virent bafoués,
Et de leurs faits désavoués.

La république en ceci fut plus sage
Qu'on ne l'est en maintes cités,
Où d'un fatras de pauvretés
Qui viennent d'un lointain rivage
On voit mille gens entêtés ;

Et l'éléphant, lumineux personnage,
Fit une loi qu'aux états policés
On donnerait avec grand avantage;
Et c'est que le droit de voyage
N'appartiendrait qu'aux gens sensés.

[1] Quelques personnes ayant vu cette fable et m'ayant proposé de la traiter d'une manière nouvelle avec une moralité différente, je l'ai exécuté en conservant la même action et les mêmes acteurs, comme on le verra dans la fable suivante.

XIX.

LES ANIMAUX VOYAGEURS.

Perroquet le bavard, singe le polisson,
Accompagnés de castor le maçon,
S'en revenaient de chez l'humaine espèce;
Ils avaient été députés
Pour observer dans nos cités
Par quels moyens, par quelle adresse
Multipliant ses facultés,
L'homme supplée à sa faiblesse.
A leur retour le sénat s'assembla;
Aux sénateurs chacun d'eux étala
Tous les acquêts que rapportait son zèle.
Le perroquet tout fier de sa loquèle,
Sans s'arrêter, hardiment enfila

L'impertinente kirielle
Des centons décousus que l'oiseau sans cervelle
Avait appris par-ci par-là
Chez les seigneurs, aux halles, aux écoles,
Sans attacher sens ni suite aux paroles.
Après lui le singe parla,
Ou plutôt il gesticula,
Fit à chacun la révérence,
Apportant les graces de France,
Ou s'en piquant du moins; il avait les bons airs,
Figurait quelques pas de danse,
Penchait la tête de travers,
Et lorgnait même avec impertinence.
Pour le castor, il présente humblement
Les procédés de la maçonnerie.
Il avait mis toute son industrie
A s'en instruire exactement;
Mais il n'avait d'autre instrument
Que ceux qu'il tient de la nature:
Aussi ses pareils seulement
Employèrent utilement
Ses recherches d'architecture,
Et le règne animal n'y gagna nullement.
Mais ce qu'on gagna fut d'apprendre
Qu'il faut se défier de l'œil des voyageurs,
Et que d'eux on ne doit attendre
Qu'un récit conforme à leurs mœurs,
A leurs talents, à leurs humeurs.

Cette maxime doit s'étendre
A tout ordre d'observateurs,
Et partout elle est bonne à prendre.

XX.

LE VISIR[1] ET LE MANANT.[2]

Ce que j'entends par un bon-mot
N'est pas toujours ce qui fait rire :
Ce serait juger comme un sot ;
Mais, sans avoir rien de falot,
Tout trait qui fait penser et qui peut nous instruire :
Voilà, surtout s'il ne peut nuire,
Ce que j'entends par un bon-mot.
Il en est de profonds, de sérieux, de sombres :
Ceux-ci sont un tableau que font valoir les ombres,
Et j'en suis assez partisan ;
J'en aime la manière forte,
Et j'en copie un de la sorte

[1] Koudomir.

[2] On lit dans les Contes Tartares, que le grand Iskender (Alexandre le grand) s'étant égaré à la chasse, se trouva seul auprès d'un cimetière où il vit un homme qui rangeait et dérangeait un tas de têtes de morts. Iskender lui parla plusieurs fois sans que cet homme daignât ni lui répondre ni le saluer. Enfin Iskender piqué lui ayant demandé avec colère ce qu'il faisait là : « Je cherche, lui répliqua cet homme, les os de ton « père et ceux du mien ; mais je ne saurais les distinguer, tant il y a d'é- « galité entre eux. » Et, en disant cela, l'homme disparut.

D'après un bon auteur persan.

Certain visir, nouvel Aman,
Vexait la cour et la province,
Et faisait haïr un bon prince
Par l'abus de l'autorité.
D'une garde insolente il marchait escorté,
Et tout citoyen sur sa trace
Devait se prosterner en toute humilité
Dès qu'il paraissait dans la place.
Un jour qu'il cheminait pour se rendre au conseil,
Revêtu de tout l'appareil
Qui flattait son humeur altière,
En passant près d'un cimetière
Il y vit un manant qui paraissait chercher,
Ou bien peut-être aussi cacher
Quelque trésor, dans les entrailles
De cet enclos de funérailles.
Le manant, sans se relâcher
De son travail, et sans s'effaroucher,
Voit passer la petite armée
De monseigneur, et monseigneur après,
Jetant, comme à l'accoutumée,
Autour de lui regards fiers et distraits.
L'irrévérent fouilleur blessa d'abord sa vue.
Le visir s'approche plus près ;
Le manant jamais ne remue,
Et paraissait le faire exprès.

A cette algarade imprévue,
L'orgueilleux visir est outré ;
Mais, n'osant dans un lieu sacré
S'emporter à la violence,
Il voulut une fois faire le modéré.
Ami, dit-il, je juge à ton silence,
A ton maintien indifférent,
Que c'est ici quelque intérêt bien grand
Qui te distrait de mon passage.
Ne crains point mes ressentiments,
Et réponds-moi sans nul ombrage :
Que fais-tu là parmi ces ossements?—
Ce que je fais? Tu vois toutes ces têtes ;
Eh bien ! je cherche le moyen
De distinguer par mes enquêtes
La tête de mon père et la tête du tien ;
Mais c'est en vain, et je n'y connais rien.
Ici tout est semblable; on n'y voit rien paraître
Qui marque l'esclave ou le maître ;
Et quand nous y serons tous deux,
Si nos enfants veulent nous reconnaître,
Ce sera temps perdu pour eux.

XXI.

JUPITER ET LES FEMMES.

Le bon Jupin, comme on sait, a doté
Chaque animal d'une propriété
Qui le distingue et fait son apanage.
Les uns ont la légéreté,
La souplesse et l'agilité;
D'autres, la force et le courage.
L'oiseau vole, le poisson nage,
L'homme raisonne; il eut pour son partage
La sagesse et l'habileté:
Les femmes eurent la beauté,
Qui vaut encor bien davantage.
Après avoir fait cet ouvrage,
Jupiter croyait bonnement
Qu'un aussi juste arrangement
N'exciterait aucun murmure,
Et de la part de chaque créature
Lui vaudrait un remerciment.
On murmura pourtant; les femmes se plaignirent,
Et dans leur requête établirent
Que le céleste réglement,
En paraissant leur faire un sort charmant,
Ne leur offrait qu'un bien de si courte durée
Que c'est l'affaire d'un moment;

Elles invitaient l'empirée
A réformer leur traitement,
Et demandaient expressément
Que leur beauté devînt un don à vie,
Sans que jamais on pût la voir suivie
Du moindre petit changement.
Jupiter a bon cœur : il reçut la requête
En monarque indulgent toujours prêt d'obliger ;
Mais aussi, comme il a bon sens et bonne tête,
Il ne prétendit rien changer
Au cours constant de la nature.
La beauté conserva sa passagère allure,
Et le beau sexe en dut passer par là ;
Mais Jupiter le consola
En lui donnant l'amour-propre, qui dure
Toute la vie, et même par-delà.

XXII.

LES ÉLÉPHANTS ET LEUR MAITRE.

Dans le royaume de Golconde
Avoir le soin des éléphants du roi,
Etre leur précepteur, c'est un fort bel emploi,
Et fort couru de tout le monde.
Un jour ce prince en honora
Un étranger, et chacun murmura :
Tout bas pourtant ; car dans ce vaste empire,

Que le maître ait tort ou raison,
L'opprimé se taît et soupire:
Obéissance est toujours de saison.
L'étranger choisi par ce prince
Etait un de ces gens qui font tourner le sas,
Et qu'on croit sorciers en province;
Un bateleur venu de nos climats
Avec un chien dressé d'une manière
Si parfaite et si singulière,
Qu'on ne vit jamais rien d'égal.
Le roi, voyant avec quelle industrie
Le charlatan avait dressé cet animal,
S'imaginait qu'en sa ménagerie
Il aurait bien d'autres succès,
En travaillant sur de meilleurs sujets.
Or, voilà donc la troupe éléphantine
Entre les mains du bateleur;
Il n'avait pas d'autre doctrine
Que le bâton, le jeûne et la rigueur:
Il employa le tout, mais ce fut sa ruine.
Les éléphants sont pleins de cœur,
Et n'aiment pas qu'on les mâtine.
Le maître s'acharnant, ils prirent de l'humeur;
Avec sa trompe un d'eux l'embrasse,
Fait pirouetter en l'air le pauvre précepteur,
Et le foule aux pieds sur la place.
Cela fait, les fiers éléphants
Redevinrent de bons enfants.

Un Indien en reprit la conduite;
Avec douceur, et même avec égard
Il les traita; c'était-là tout son art:
Et c'est le bon. Ils marchaient à sa suite,
Obéissant à qui mieux mieux
Au moindre signe de ses yeux.
Le prince vit la chose, et là mieux qu'en un livre
Apprit quelle route il faut suivre
Pour commander à des cœurs généreux.

XXIII.

LA MORT ET LE VIEILLARD.

Un jour, en feuilletant son redoutable livre,
La mort se trouvait en retard
Au sujet d'un certain vieillard
Que par mégarde elle laissait trop vivre.
Tout aussitôt elle prend dans ses mains
Cette faulx qui moissonne à son gré les humains,
Et s'en va droit à la demeure
Du pauvre vieux. Il faudra bien qu'il meure
Pour cette fois, dit-elle; me voici
A sa maison : heurtons ici.
Elle frappe à ces mots. Le bonhomme en personne
S'en vient ouvrir. Que voulez-vous, ma bonne? —
Ce que je veux? Vois cette faulx :
Connais la mort, et sois dispos

A me servir ainsi que je l'ordonne.
Je viens chercher un vieux sorcier
Qui loge ici. Montons à son grenier,
Et dépêchons, le temps me presse ;
Six médecins m'appellent chez un roi.
Eh bien ! je suis tout prêt, déesse ;
Vous pouvez disposer de moi,
Dit le vieillard. Non, non, rassure-toi,
Reprit la mort, je n'en veux qu'au vieux reître
De ce logis. Il m'a fraudé, le traître !
Je veux qu'il déloge aujourd'hui ;
Mais je n'en veux ici qu'à lui.
J'entends fort bien, repartit le bonhomme ;
Il faut aller s'endormir du grand somme :
Encore un coup, je suis prêt au départ ;
Car enfin je suis ce vieillard
Dont le grand âge vous ennuie.
Bon ! dit la mort, quelle folie !
Et ce teint frais, ces cheveux et ces dents,
Cette marche ferme et hardie,
Où les prends-tu donc, je te prie ?
Comment conserve-t-on à quatre-vingt-dix ans
Tant d'apanages de la vie ?
C'est quelque secret, je parie ;
Garde-le bien, je t'en saurai bon gré :
Je veux qu'il soit à jamais ignoré ;
Mais j'en veux savoir la recette.
Elle est facile à retenir,

Dit le vieillard, et la voici complette.
De l'heure où vous deviez venir
Je n'eus jamais aucune inquiétude;
Jamais crainte de l'avenir
Ne m'a troublé; ma seule étude
Fut de prendre le temps comme il vient, d'en jouir
Sans passion et sans sollicitude,
Emportement ni repentir.
J'ai pris de tout avec mesure,
Et je n'ai de rien abusé:
Toujours le corps sain, l'ame pure,
Je n'ai jamais à la nature
Rien demandé ni refusé.

XXIV.

LE JEUNE ROI ET SON GOUVERNEUR.

A LA MORT d'un roi redouté
Sa couronne fut le partage
D'un enfant encore en bas âge,
Qui ne fut pas si respecté.
On arma dans le voisinage
Pour dépouiller le jeune roi;
On mit ses états au pillage:
Partout on lui donna la loi.
Ses généraux battus, sa capitale prise,
Le pauvre enfant n'eut bientôt qu'à chercher

Un asile pour se cacher.
On s'ingénie, on le déguise;
Et dans cette triste entreprise
Chacun pleurait : le roi pleurait avec.
Son gouverneur voyait seul d'un œil sec
S'acheminer cette fatale crise;
Même il semblait en paraître joyeux.
Puis tout-à-coup : Rendons graces aux dieux,
S'écria-t-il, s'adressant à son maître :
Ce sont eux qui vous ont fait naître
Avec le droit de nous donner des lois,
Avec un cœur digne des meilleurs rois;
Voilà de grands bienfaits; mais le plus grand peut-être,
C'est de vous enlever aux flatteurs, aux pervers,
Dans l'âge où tous les sens à l'erreur sont ouverts,
Et de vous apprendre à connaître,
En vous formant par les revers,
Ce qu'est un homme et ce qu'un roi doit être.

Les meilleures leçons, les plus sages conseils
Près des heureux n'ont qu'un effet frivole;
Le malheur est la seule école
Qui soit utile à vos pareils.

XXV.

LE LIÈVRE ET LE LOIR.

Après un hiver des plus froids,
Qui pendant nombre de semaines
De neige et de glaçons avait couvert les plaines,
Un vieux lièvre était aux abois.
On était en avril, et déja la nature
Se ranimait, reprenait ses attraits ;
On voyait poindre la verdure.
Notre pauvre affamé de guérets en guérets
S'allait traînant pour chercher sa pâture,
Et par la bonne nourriture
Renouveler son embonpoint perdu.
Près de là s'ébattait un animal dodu
Qui semblait arriver du pays de Cocagne;
C'était un loir fraîchement descendu
Du haut d'un arbre en la même campagne.
Ami, lui dit le lièvre morfondu,
Que le bonheur partout vous accompagne !
Mais, dites-moi, comment avez-vous fait
Pour éviter la détresse commune?
Ami, répond le loir, cette bonne fortune
M'arrivera toujours; et voici mon secret.
Quand le mauvais temps nous menace,
Aux actifs imprudents j'abandonne la place ;

Au sein d'un arbre creux je me mets à l'abri,
J'y dors pendant l'hiver sans crainte de disgrace,
Et je ne reparais que quand le soleil chasse
Les frimats qui vous ont maigri.

Cet animal n'est pas trop bête;
Et dans un cas pareil, plus d'une bonne tête
En quelque asile obscur a su s'aller nicher.
Mais Dieu garde nos républiques
De ces temps fâcheux et critiques
Où le sage aime à se cacher !

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

LES CASTORS.

Je trouve sur mon agenda,
Qu'autrefois dans le Canada,
En maints domaines aquatiques
Fleurissaient maintes républiques,
Non pas d'hommes, mais d'animaux
Admirables dans leurs travaux.
Guidés par la seule nature
Qui sait les fournir d'instruments,
Ils élevaient de vastes bâtiments;
Et même on tient pour chose sûre
Qu'en ce logis artistement voûté,
Il ne manquait nulle commodité;
Il s'y trouvait, à ce qu'on nous assure,[1]
Garderobes de propreté,
Tapis de mousse et de verdure,
Magasins pour la nourriture,
Balcons pour prendre l'air et bains pour la santé.
Je le veux croire; et certes, c'est dommage
Qu'aujourd'hui d'un si bel ouvrage

[1] Voyez Elien, Buffon, Valmont de Bomare.

Nous ne puissions être témoins.
Mais un autre animal, celui-là qui se pique
D'être le but, l'objet unique
Du Créateur et de ses soins,
Cet animal injuste et tyrannique
Qui, se forgeant de faux besoins,
Leur immole en despote inique
Tout ce qui tombe sous sa main,
L'homme parut; et dès le lendemain
Il prétendit sur la gent amphibie
Exercer un pouvoir hautain.
Qu'arriva-t-il? La colonie
Se dispersa; plus de patrie,
Plus de travaux ni de société;
Chaque castor s'enfuit de son côté,
Et l'homme apprit que l'industrie
Est fille de la liberté.

II.

LE BON SULTAN.

PARTOUT on révère les rois,
C'est fort bien fait; mais quelquefois
On va trop loin, on les adore.
Ainsi, dans les climats où se lève l'aurore,
On leur fait oublier qu'ils naquirent mortels,
Et leurs trônes sont des autels.

On n'en approche qu'avec crainte,
Et même on n'en approche pas;
Le pauvre peuple au dehors de l'enceinte
Lève les yeux, étend les bras
Vers la retraite inaccessible
Où le souverain invisible
S'endormant au sein de l'ennui,
Livre ses dons et sa tendresse
A ceux que l'audace ou l'adresse
Ont fait parvenir jusqu'à lui.
Cette allure est, dit-on, commode
Pour les sultans. Cependant un d'entre eux
Voulut bien changer de méthode;
Et, se montrant à tous affable et généreux,
Du sombre despotisme il abrogea le code.
Tout son empire en fut surpris,
Surtout messieurs les favoris
Et messieurs les visirs : leur étude ordinaire
Est, comme on sait, par tout pays
De rétrécir le sanctuaire.
Ils s'en furent trouver le roi;
Et, lui peignant avec effroi
Tout le danger imaginaire
De sa conduite populaire,
Ils lui demandèrent pourquoi
Il dépouillait un orgueil nécessaire
Dont ses pareils s'étaient fait une loi.
Pourquoi, dit le sultan? je veux bien vous l'apprendre:

Un songe en est la cause, ou plutôt un avis
Que m'ont donné les dieux amis;
Il aura de quoi vous surprendre.

Je traversais un désert
Où, sans abri ni couvert,
Je périssais de faim, de soif et de misère;
Soudain s'est offert à mes yeux
Un énorme rocher, et sur sa cîme altière
Un arbre s'élevait, qui semblait jusqu'aux cieux
Porter son sommet orgueilleux.
Les plus beaux fruits pendaient à son branchage,
Et cette vue a ranimé mes sens;
Mais du rocher les parois trop glissants
M'ont fait bientôt perdre courage,
Me consumant en efforts impuissants.
Cependant des corbeaux perchés sur le feuillage
S'y nourrissaient des mets rafraîchissants
Dont mes yeux dévoraient l'image.
Le désespoir m'accable, et pour combler ma rage
Je vois de vils serpents que le sable a produits,
Autour du roc rampant avec souplesse
S'élever jusqu'à l'arbre, en savourer les fruits;
Tandis qu'en proie aux plus mortels ennuis,
Je me sentais expirer de faiblesse.

Voilà mon songe; en voici les effets.
Je me suis dit : L'arbre, c'est ma puissance;

Le rocher, c'est ma cour; les fruits sont mes bienfaits :
J'en dois à tous la jouissance;
Tous ont même droit à mes soins.
Ainsi la tige, à ma voix transplantée,
Laisse aujourd'hui ses trésors à portée
De quiconque aura des besoins.
A chacun désormais ces fruits seront utiles;
Ils serviront au genre humain,
Au lieu de n'être le butin
Que des oiseaux ou des reptiles.

Nota. Un homme d'esprit (M. Duval, bibliothécaire de l'empereur) a dit que les faveurs de la cour sont comme des fruits placés sur un arbre si élevé, qu'ils ne peuvent être saisis que par les oiseaux et les reptiles.

III.

L'OURS ET LA SERINE.

JADIS un ours aima. Que le plus fin devine
Ce qu'il aimait : c'était une serine!
Une serine, un ours ! vous moquez-vous?
Amour, amour ! ce sont-là de tes coups.
Notre galant, maussade en sa tendresse,
Très-lourdement se pavanait
Près de sa gentille maîtresse,
Qui de son côté rechignait,
Comme on peut croire, à la caresse.

Elle eut bien pu d'un vol léger
Se dérober à son pesant berger ;
Mais quoi ! pour un ours en folie
Quitter sa maison, ses amis,
Perdre la douceur de sa vie ?
Elle fit mieux, du moins à mon avis.
Seigneur, dit-elle à l'ours, j'ai quelque fantaisie,
Et ne prétends vous rien cacher ;
L'adresse seule a lieu de me toucher.
Sur cet ormeau je vole me percher ;
Il faut grimper jusqu'au faîte de l'arbre,
Vous cramponner, parvenir jusqu'à moi :
A ce prix vous aurez ma foi,
Sinon je suis toujours de marbre.
Marché conclu l'ours monte, et fait si bien
Qu'après cent essais ridicules,
Travaillant comme dix Hercules,
Il arrive au sommet, où son unique bien
L'attendait au bout d'un branchage
Du plus mince et frêle corsage.
Notre galant qui l'atteignait,
Croquait dans l'ame la serine ;
Mais sous le poids de la lourde machine
La branche rompt, et l'ours qui l'empoignait
Dégringolant avec un bruit énorme,
Tout fracassé trébuche au pied de l'orme ;
Laissant à nous autres humains
Cette leçon plus utile que neuve :

Chacun se croit propre aux plus hauts desseins;
Chacun le croit; mais souvent à l'épreuve
La branche casse dans nos mains.

IV.

LE PAPILLON ET L'AMOUR.

Le Papillon se plaignait à l'Amour.
Voyez, lui disait-il un jour,
Voyez quel caprice est le vôtre?
Si jamais le destin a fait
Deux êtres vraiment l'un pour l'autre,
C'est vous et moi; le rapport est complet
Entre nous deux; même allure est la nôtre,
Convenez-en de bonne foi.
Qui devrait donc, si ce n'est moi,
Guider de votre char la course vagabonde?
Mais vous prenez pour cet emploi
Le seul oiseau constant qui soit au monde.
Laissez le pigeon roucouler
Avec l'Hymen, et daignez m'atteler
A votre char, et qu'au gré du caprice
On nous voie ensemble voler;
Car ainsi le veut la justice.
Ami, répond l'Amour, tu raisonnes fort bien;
Je t'aime, et, je le sais, notre humeur se ressemble;

Mais gardons-nous de nous montrer ensemble :
Alors nous ne ferions plus rien.
Le vrai bonheur n'est que dans la constance,
Et mes pigeons l'annoncent aux mortels :
Je les séduis par l'apparence ;
Si je ne les trompais, je n'aurais plus d'autels.

V.

LE ROI ET L'ÉTRANGER.

CERTAIN monarque de l'Asie
Eut un caprice assez plaisant ;
Passons-lui cette fantaisie
Qui n'avait rien de mal-faisant :
C'était que chacun à huitaine,
Par forme d'hommage ou d'étrenne,
Lui vînt apporter un présent.
Cette ordonnance était bouffonne ;
Mais il était aimé, son peuple était heureux :
En pareil cas toute ordonnance est bonne.
Au jour marqué, jeunes et vieux
Accourent au palais, où le prince en personne
Reçoit gaiement ce que chacun lui donne.
Un étranger s'avance vers la fin,
Vêtu d'un habit si mesquin
Que la cour éclata de rire ;
A se moquer comme à médire

En tel pays on est enclin.
Mais lui, l'air noble et rempli de sagesse,
Au pied du trône arrive prosterné.
Sire, dit-il, excusez la bassesse
De mon présent. Le roi fut étonné.
Vous voyez tout, poursuivit l'anonyme,
Je suis le don : daignez le recevoir;
C'est le tribut de mon estime.
Je n'avais rien en mon pouvoir
Que mon bras, mon cœur et ma vie ;
Acceptez-les : c'est ma plus chère envie
De vivre et mourir sous vos lois.
Le dévoûment et la tendresse
Sont l'hommage digne des rois;
Et le cœur seul, non la richesse,
Doit se compter parmi leurs droits.
Ainsi parla l'étranger vénérable.
A cet incident mémorable
Que fit le roi? Le roi fit bien;
De l'étranger il fit un citoyen,
Et près d'un don si respectable
Compta tous les autres pour rien.

VI.

LE SINGE ET LA PLANCHE.[1]

MAITRE Bertrand, singe de haut parage,
Avait choisi son établissement
Chez un menuisier de village :
Le mérite se plaît à vivre obscurément.
Bertrand faisait les plaisirs de son maître:
Non pas les plaisirs seulement,
Le gain aussi. Chacun voulait connaître,
Admirer, caresser Bertrand ;
Et le patron gagnait d'autant.
Un jour qu'il était en frairie
Et Bertrand seul dans le logis,
Celui-ci dénicha dans le fond du taudis
Une planche presque équarrie ;
Le coin était dedans, le marteau tout auprès.
Bertrand jugea fort bien du but de ces apprêts;
Et d'abord se faisant de fête :
Je crois, dit-il, qu'à son retour
Le patron volontiers verra sa planche prête ;
Il me saura bon gré du tour :
Travaillons. Il faudrait être bien sotte bête
Pour ne savoir gouverner un marteau.
Disant ces mots, le singe à folle tête

[1] Voyez Pilpay.

Frappe sur le coin bien et beau,
Ouvre la planche, et déja s'autorise
De cet essai, pour avoir sa maîtrise;
Mais bientôt, retirant le coin
Pour l'enfoncer un peu plus loin,
Il oublia que sa queue était prise.
La planche se resserre, et Bertrand de crier.
Lors un vieux rat à barbe grise,
Concitoyen de l'atelier :
Ami, dit-il sans se faire prier,
Je voudrais te sortir de prise ;
Mais il y faut la main du menuisier.
En attendant, apprends par cette crise,
Que la plus petite entreprise
Veut les soins d'un bon ouvrier.

VII.

LE SCORPION ET LA TORTUE.[1]

Un scorpion voyageait; il voulait voir le monde,
Et faire un peu parler de lui.
Pour peu que le sort me seconde,
J'aurai, se disait-il, quelque roi pour ami:
J'ai de l'esprit, de la conduite,
Il ne s'agit que de les mettre en jour;

[1] Voyez Pilpay.

Et puis, pour briller à la cour
Faut-il avoir tant de mérite?
Tout bien pesé, l'insecte curieux
Se met en route, et fait tant qu'il arrive
Sur la verte et riante rive
D'un ruisseau, qui parut l'océan à ses yeux.
A cette rencontre imprévue,
Comme il ne savait point nager,
Le voyageur eut l'ame émue.
Que faire en ce pressant danger?
Retourner sur ses pas, cesser de voyager,
Quelle fortune de manquée!
Il ne faut plus se dégager
Quand une affaire est embarquée ;
Pourtant, le pire était de se noyer.
Près de là reposait, à l'ombre d'un noyer,
Une pacifique tortue.
Le scorpion ne l'avait point vue;
Mais d'elle-même elle s'offrit d'abord
Pour le porter à l'autre bord.
Le passager accepte la voiture,
Tremble d'abord; mais bientôt rassuré:
Voyons, dit-il, serait-elle assez dure
Pour résister à mon dard acéré?
Disant ces mots, il s'évertue
Sur le rempart de la tortue.
Oh ! qu'est ceci, dit l'animal benin?
Qu'entends-je là haut, camarade? —

Rien. J'essayais mon dard : du soir jusqu'au matin,
A moins que je ne sois malade,
J'aiguise ainsi le trait que je tiens du destin.
Votre écaille est de bonne trempe ;
Je n'en saurais avoir raison.
Dieu soit loué ! mais j'ai la crampe,
Dit l'animal porte-maison,
Qui sans tarder plongeant avec le traître
Lui procura le sort qu'il avait mérité;
Se tenant bien pour dit, que servir sans connaître
C'est sottise, et non charité.

VIII.

LE CHIEN REGRETTÉ.

CERTAIN manant, maître d'un grand troupeau,
S'avisa de traiter avec un louveteau
Qui s'était rendu redoutable.
Il s'engagea de lui fournir sa table,
Lui portant en forme de cens
Quelque agneau gras, quelque mouton notable;
Un jour l'un, demain l'autre; hélas ! tous innocents :
Aucun n'avait mérité le supplice.
Mais n'est-ce pas toujours justice,
Ou du moins celle des puissants,
Que pour eux le faible périsse?
Notre Tircis avait un chien fort beau;

Mais sire loup devenu pacifique
Ne disait plus mot au troupeau,
En vertu de la pragmatique.
Depuis ce temps le dogue était compté pour rien :
Et la raison, vous la devinez bien;
C'est qu'il n'était plus nécessaire.
Le rustre alla noyer son chien,
Pour épargner son ordinaire.
Un jour le loup se promenant,
Rencontre au sortir d'un bocage
Le bétail de notre manant.
Gardons-nous bien, dit-il, d'y faire nul dommage,
C'est le troupeau de notre ami.
Mais quoi donc ! ni chien ni demi !
Et le premier venu va croquer ma chevance !
Payons-nous de la redevance
Pour le sémestre. Est-ce avoir de l'esprit
Que de chômer pour ne s'être dédit?
Et puis on voit, dit-on, dans plus d'un livre,
Que les rois mes pareils, jamais
Ne sont liés par leurs serments de paix :
Entre nous, c'est le savoir-vivre.
Sans autre forme de procès,
Sur le bétail le loup se jette;
Tout à son aise il emporta
Jusqu'à la moindre brebiette
L'une après l'autre, et rien ne l'arrêta.
Alors le manant regretta

Le bon gardien, que son ingratitude
Avait payé d'un traitement si rude.
A sa défense il invita
Tous ses voisins, et nul ne l'écouta;
Aucun ne vint : c'est l'allure commune.
Le rustre perdit sa fortune;
Mais il apprit que les traités
Sont d'impuissantes sauvegardes,
Si l'on ne prend ses sûretés
En se tenant bien sur ses gardes.

IX.

LA MAISON ET L'ARCHITECTE.

Un homme un jour bâtit une maison.
Qui dit bâtir, dit mettre la raison
A la plus dangereuse épreuve;
Et qui dit homme, dit aussi
Chose bien folle, Dieu merci:
Mon bâtisseur en est la preuve.
Chaque jour un projet nouveau
Venait lui troubler le cerveau;
Il démolit, il abat, il relève,
Du quarré fait un rond, met le rond en quarré:
Enfin l'édifice s'achève
Sans qu'il ait pu le tourner à son gré.

Qu'y manque-t-il? rien qu'il ait desiré;
Mais seulement ce qu'il desire :
C'en est assez pour trouver à redire
A chaque point, et ne jouir de rien.

L'espoir du mieux est l'ennemi du bien.

X.

DIOCLÉTIEN ACCUSÉ DE FOLIE.[1]

JADIS un des Césars abdiqua sa puissance.
Fit-il bien, fit-il mal? on en parla beaucoup;
Même d'aucuns le crurent fou:
Voyons la suite; c'est par où
On devait le juger, je pense.
A la campagne retiré,
Travail des mains, liberté des pensées,
Furent son lot; il arrosait son pré,
Bêchait ses champs, alignait ses allées,
Elaguait ses ormeaux; bref, il vivait au gré
De la nature, et ses journées
Rappelaient ces beaux jours, ce temps si célébré
Dont le cours a si peu duré,
Et dont chez les rimeurs nous retrouvons les fêtes.
S'ils ont tiré ce conte de leurs têtes,

[1] Vie de Dioclétien.

S'ils ont menti dans ce point, je dirai :
Ces menteurs-là ne sont ni fous ni bêtes;
Qu'un tel mensonge à jamais soit sacré !
Un jour notre empereur dans son champêtre asile
Vit arriver un bourgeois
De cette superbe ville
Qui si longtemps avait suivi ses lois:
Seigneur, dit le Romain, le soldat vous appelle,
Le peuple vous attend, et le sénat fidèle
M'a choisi pour son député,
Vous suppliant avec amour et zèle
De reprendre l'autorité.
Notre César se prit à rire :
Vous venez de bien loin, dit-il; reposez-vous,
Et mangez un morceau : voilà d'excellents choux;
Pour mon dîner je les avais fait cuire;
Ils sont parfaits; et, soit dit entre nous,
Je les aime mieux que l'empire.
Au reste vous pouvez repartir dès demain,
Quand vous aurez dormi sous mon toit, où le somme
Est mille fois meilleur qu'à Rome :
Voilà mon dernier mot, soyez-en bien certain.
Dans les attraits du pouvoir souverain,
Dans le faste du capitole
J'ai cherché le bonheur; je le cherchais en vain:
Je m'étais trompé de chemin.
Mais du passé le présent me console ;
Je suis heureux dans mon jardin.

Du César vétéran telle fut la réponse.
Etait-il fou? Que le sage prononce.

X I.

LE CHARLATAN ET LE PHILOSOPHE.

Un de ces coureurs de pays
Qu'on voit sans cesse errer sur la machine ronde,
Vivant tantôt de pain et tantôt de maïs,
S'en revenait du nouveau monde
Avec deux animaux qu'il montrait à Paris,
Tous deux singuliers et jolis.
D'un écureuil l'un avait la figure,
La queue en touffe et le museau pointu;
L'autre, mieux fait encore et mieux vêtu,
D'un beau lion en miniature
Avait la jube et l'encolure,
La noblesse et la gravité.
Le charlatan sur deux tréteaux monté
Pour de l'argent faisait voir ces merveilles;
Personne encor n'avait vu les pareilles,
Et le montreur y gagnait gros.
On s'étouffait autour de son enclos;
On y voyait des gens de toute étoffe:
Si bien qu'un jour un philosophe
Dans cette foule se fourra,
Et jusqu'aux tréteaux pénétra.

Ce philosophe était naturaliste;
Il était aussi moraliste:
Deux facultés dont le sage a besoin;
Aristote m'en est témoin.
Notre Buffon approché du spectacle
Voit ce que c'est sans nul effort;
Et tandis qu'en un sot transport
La foule criait au miracle:
Amis, dit-il, faites votre profit
De ce spectacle qui vous pique;
Ce sont deux singes [1], que Dieu fit
Pour habiter aux forêts d'Amérique.
De l'écureuil et du lion
Ils ont entr'eux quelques parties,
Que se jouant en sa profusion
Nature leur a départies.
Or, remarquez à cette occasion
Qu'au moral on voit même chose.

Tout caractère se compose
Avec mélange et par lambeaux;
Et le grand homme qu'on admire,
Vu de plus près, n'est à vrai dire
Que de pièces et de morceaux.

[1] On trouve la peinture de ces sortes de singes dans les Glanures d'Edouard, tome I, chap. 6, 7 et 8. On la trouve aussi dans l'Histoire naturelle de MM. de Buffon et d'Aubenton, vol. 15, page 4.

XII.

L'ÉLÉPHANT MORT,

Fable tirée du Ghulistan.

Un monarque indien perdit son éléphant:
Ce fut un deuil, des pleurs, une douleur amère.
Pour le ravoir, le prince eût donné son enfant,
Et même encore aussi la mère.
Des femmes, des enfants on en a tant qu'on veut;
Mais où trouver dans tout le monde
Un pareil animal? c'est ce qui ne se peut;
La nature en trésors n'est pas assez féconde.
Dans cette affliction si juste et si profonde
Le sultan se cloîtra lui-même en son palais,
Bien résolu de ne revoir jamais
Ni ses états ni ses sujets,
Abjurant famille et patrie,
Et consacrant toute sa vie
Aux plus lamentables regrets.
A cet excès d'une absurde manie
Les courtisans applaudirent en chœur,
Et la nommèrent du bon cœur.
Un vieux visir, vrai serviteur du prince,
Gémissait seul qu'en un sujet si mince
Son maître s'avilit par sa folle douleur:
Il essaya de guérir son seigneur.

Les dieux, dit-il au roi, m'ont accordé leur aide,
Et de leur part à votre majesté
J'offre un infaillible remède
Par lequel son beau quadrupède
Sera bientôt ressuscité. —
Ressuscité, visir ! eh bien ! que faut-il faire? —
Seigneur, voici toute l'affaire.
D'abord que vous aurez trouvé
Un homme heureux que la fortune
Exempte de la loi commune,
Et par aucun revers n'ait jamais éprouvé,
Qu'il vienne faire une prière
Sur la tombe de l'éléphant;
Vous verrez revivre à l'instant
Cette créature si chère:
Ainsi sur leurs feuillets les destins l'ont écrit.
A ce discours le roi sourit:
(Ce monarque avait de l'esprit)
Allez, dit-il, j'entends le sens de votre oracle;
Que mon peuple s'assemble, il va revoir son roi.
Je vais reprendre mon emploi,
Et vous aurez tout l'honneur du miracle.

Un roi qui reconnaît son tort,
Est un aussi rare spectacle
Que la renaissance d'un mort.

XIII.

L'ESPALIER.

Un amateur du jardinage
Etait fort mauvais jardinier;
Amateur dans le beau langage
Veut dire en France, un ouvrier
Qui n'a point fait d'apprentissage.
Celui-ci prétendit conduire un espalier:
Il amasse au hasard des plants de toute espèce;
Puis, sans aucun égard à la variété
De leur diverse qualité,
Sans discernement ni sagesse,
Il met les fruits d'hiver avec les fruits d'été
Au même aspect, en même terre;
Il veut que sous ses doigts la liqueur nourricière
Circulant à sa volonté,
Se distribue au gré de son autorité
Pour faire honneur à sa muraille:
Il tord les branches, les tiraille,
Sans leur donner aucun soutien:
Enfin tant et si bien notre amateur travaille,
Qu'aucun arbre ne vint à bien;
L'espalier ne produisit rien.

Vous à qui nous cédons l'important privilége

D'attacher nos enfants aux nobles ateliers,
Gardez-vous que votre collége
Ressemble à de tels espaliers.

XIV.

LE SULTAN ET LA SULTANE.

Je voudrais voir un avare amoureux;
L'amour le rendrait généreux.
L'amant n'a rien que pour l'objet qu'il aime ;
Que voudrait-il garder pour lui,
Après s'être donné lui-même?
Il a placé son être dans autrui.
Parfois ce sentiment fait faire des folies;
Les Tibulles dans tous les temps
Trouveront toujours des Délies :
Ce n'est pas là ce que je prêche aux gens.
Rien n'est si bon, que quelque abus n'en suive:
Craignons l'excès, même en fait de vertus;
Mais, en nous gardant de l'abus,
Je ne veux pas que l'on proscrive
Un sentiment aussi noble que doux;
J'aime à le voir aux amants, aux époux.
A ce propos il me vient en mémoire
Un trait plaisant qu'on m'a conté jadis.
Amants, époux, écoutez-en l'histoire ;
C'est à vous que je la redis.

Certain sultan avait selon l'usage
Un nombreux et brillant serrail.
A quoi bon tout cet attirail ?
Un seul objet (en faut-il davantage?)
Avait son cœur, et l'avait sans partage.
A cet objet naïf, jeune et charmant,
Il prodiguait les trésors de l'Asie,
Perle, rubis ou diamant;
Rien dans sa tendre frénésie
Ne lui coûtait; la moindre fantaisie,
Le moindre goût, était pour l'amoureux sultan
Aussi sacré que l'alcoran.
Un soir qu'avec sa favorite,
Près du domaine d'Amphitrite
Il respirait le frais en de champêtres lieux,
Elle rêvait, fixant au ciel les yeux.
La nuit était claire et sans voile :
Voyez-vous briller cette étoile,
Dit la belle au sultan? Qu'elle pare les cieux !
Que jamais rien ne nous la cache !
Sur quoi l'amant repart sans s'étonner :
Ah ! mon enfant, que ton cœur s'en détache;
Je ne saurais te la donner.

Voilà l'amour, voilà comme il raisonne ;
Je m'en rapporte à tout sincère amant;
Et selon moi sa logique est fort bonne,
Puisqu'elle naît du sentiment.

Tous les arguments de sorbonne
Ne valent pas un tendre mouvement.

X V.

LE CORBEAU ET LA BÉCASSE.

Entouré de petits oiseaux,
Certain corbeau bavard de sa nature
Leur disait la bonne aventure,
Annonçant des biens et des maux
A peu près en même mesure :
D'abord grains à foison et riante verdure ;
Et puis heureux amours, beaux petits bien éclos ;
Et puis tempête, vent, froidure ;
Et puis lacets, et tonnelle et gluaux.
Comme il disait sa râtelée,
A quatre pas de l'assemblée
Une bécasse se posa.
Maître corbeau se proposa
Pour exercer près d'elle son office ;
Mais la bécasse refusa.
Je n'ai besoin, dit-elle, d'aruspice
Ni de devin. J'ai voyagé,
J'ai vu de tout, et j'ai jugé
Qu'il n'est besoin d'aucun grimoire
Pour être au fait de l'avenir ;
Il suffit de nous souvenir

Chacun de notre propre histoire:
Quand j'aurai perdu la mémoire,
J'aurai recours à vous, seigneur corbeau.
En attendant, gardez votre science;
Il me suffit de mon expérience.
L'avenir avec son tableau
Ne m'offrirait rien de nouveau;
Car je crois dans ma conscience
Qu'il ressemble au passé comme deux gouttes d'eau.

XVI.

L'ANE ET LE CHEVAL.

Un âne marchait au moulin
Bien tristement et petit train;
A peine on lui voyait la tête
Sous deux énormes sacs de grain
Qui surchargeaient la pauvre bête.
Un superbe étalon, seigneur d'un pré voisin,
Le vit passer avec dédain;
Et comparant son encolure,
Sa vigueur, sa légéreté,
Au plat maintien, à la pesante allure
Du pauvre baudet éreinté,
Il s'enivrait de cette sotte ivresse
Dont parmi nous quelquefois la noblesse,
Quelquefois aussi la richesse,

Semblent avoir le cerveau pris.
Assurément toutes deux ont leur prix,
J'en suis d'accord; mais qu'elles soient modestes,
Sans quoi ce sont des biens funestes
Qui n'attirent que du mépris.
Quoi qu'il en soit, l'orgueilleux quadrupède
En s'ébattant prit un effort:
Mieux eût valu pour lui la mort.
Dès que le mal fut jugé sans remède,
Le fier sultan fut chassé du serrail;
Puis dans la ferme avec le gros bétail
Sa hautesse fut confondue;
Puis on le mit à la charrue
Pour profiter d'un reste de travail
Dont il était encor capable.
En cet état si déplorable,
Sans cesse il accusait les hommes et les dieux;
Et comme il querellait les cieux,
Un soir finissant sa journée
Le grison du moulin vint à passer par là.
Ah ! dit-il, vous jurez contre la destinée
De la disgrace où vous voilà!
Je le veux bien, si cela vous soulage;
Mais, dites-moi, quand dans le pâturage
On vous voyait si fier, si glorieux,
Méprisant du geste et des yeux
Quiconque était d'un moindre étage,
Songiez-vous quelquefois à rendre grace aux dieux?

XVII.

LES POLISSONS ET LES GRENOUILLES.[1]

Des polissons jouaient sur le bord d'un étang ;
En jouant ils prirent querelle.
L'aventure n'est pas nouvelle,
Et n'arrive que trop souvent.
Ce n'est pas toujours bagatelle ;
Mais, par bonheur pour nos petits fripons,
N'ayant ni verges ni bâtons,
Ils manquaient d'armes meurtrières,
Et sur la place ou dans les environs
On n'aurait pas trouvé deux pierres :
Ce n'étaient qu'humides gazons
Formés de mousse et tapissés de joncs,
Où d'innocentes grenouillettes,
Craintives, douces et douillettes,
Vivaient de toute éternité
En parfaite sécurité.
La rencontre leur fut fatale.
Un enfant s'avisa d'en prendre une à la main,
Pour la lancer comme une balle
A la tête de son voisin ;
Tous en firent autant soudain.
Un coup n'attend pas l'autre, et l'empire aquatique

[1] Dodsley, ancient Fables, fab. 11 ; Spectator, tom. j, n.° 23.

Bientôt de ses colons voit périr la moitié.
Lors une bonne mère, une grenouille antique,
Aux combattants adressant sa supplique :
Ah ! dit-elle, messieurs, finissez par pitié
Une inutile boucherie ;
Finissez un combat à nous seules fatal:
Malgré toute votre furie
Vous ne vous faites point de mal,
Et c'est nous qui perdons la vie.
Ainsi parla l'oracle du marais :
Je ne sais pas de quel succès
Sa remontrance fut suivie ;
Mais je sais bien qu'on pourrait quelquefois
Adresser la pareille aux rois.

XVIII.

LES DEUX COQS ET LE DINDON.[1]

Deux coqs de race, et tout fiers de leur sang,
Un jour sur une bagatelle
Eurent entr'eux un différend.
Aux personnages de haut rang
Tout devient sujet de querelle.
Nos deux héros se mesurent de l'œil ;
En trépignant l'un vers l'autre s'avance,

[1] Dodsley, original Fables, fab. 50.

Et d'un gosier que vient enfler l'orgueil
Perce les airs du cri de la vengeance.
A ce signal l'un sur l'autre s'élance.
Dieux ! qu'on verra de poulettes en deuil !
Le combat fut long et terrible;
Chacun des paladins se croyait invincible.
Nul des deux ne se rebuta;
Et tant qu'à chacun il resta
Une pièce de son armure,
C'est-à-dire une plume au corps,
Chacun par de pareils efforts
Rendant blessure pour blessure,
Signala son courage et ses nobles transports.
A la fin, la force et l'haleine
Leur défaillant à tous les deux,
Ils s'abattirent sur l'arêne
A demi-morts, dans un état hideux.
Lors un dindon qui demeurait près d'eux,
Les voyant prêts à rendre l'ame :
Chers voisins, leur dit-il d'un ton modeste et doux,
En vous plaignant souffrez que je vous blâme;
C'est pour un rien, que du plus fier courroux
Vous avez allumé la flâme:
Nous disons tous les jours que les hommes sont fous;
Ils ne font rien de pis que vous.

XIX.

LE VENDEUR DE VENT.[1]

Un Bysantin vendait le vent;
Il annonçait à tout venant
S'il ferait bon s'embarquer pour la Perse,
Ou voguer vers quelque autre bord,
Si l'on aurait ou le sud ou le nord.
Dans une ville de commerce
De tels avis sont un trésor.
Notre homme au vent fut bientôt à la mode,
Et s'enrichit avec peu de façon;
Car savez-vous quelle était sa méthode
Pour pronostiquer la mousson?
Il possédait un hérisson.
Un hérisson! . . . la recette est falotte
Pour lire au ciel à livre ouvert.
Tout doux, messieurs; consultez Aristote,
Puis le vieux Pline, et puis le grand Albert.
Il faut croire sur leur parole

[1] Voyez Pline, livre 8, §. 56.
« Ericii præsentire dicuntur ventos aquilonares et austrinos: quoniam « ante hos ingrediuntur cavernas et obstruunt os cavernæ versùs patrem « unde venit ventus, timentes lædi à vento cujus signuñ est quod qui- « dam civium constantinopolitanorum fertur habuisse ericium, cujus « absconsiones et proditiones ipse solus intellexit, ut per illum prædixit « ventos nautis et factus est dives.» Albertus magnus, de anim. lib. 8, tract. 2, cap. 2, pag. 252.

Que cet animal est formé
Pour présager à point nommé
L'allure des enfants d'Eole.
Car le côté de son petit manoir
Qu'il bouche avec soin chaque soir,
Est le même que la tempête
Doit assaillir le lendemain.
Ainsi notre heureux Bysantin
Se faisait aisément de fête,
Endoctriné par la petite bête
Dont le manège était certain.

Ce conte est des vieilles chroniques,
Je l'avoûrai; mais je prétends
Que sa morale est de tout temps:
Car on verra toujours de semblables pratiques
Pour usurper des biens ou des honneurs.
Combien de grands faiseurs, de profonds politiques
Ont dû tous leurs panégyriques
Aux hérissons leurs serviteurs!

XX.

LES MAGASINS DE JUPITER.

Jupiter fatigué de plainte et de murmure
Voulut un jour y mettre fin.
Descends là-bas, mon fils, dit-il au dieu Mercure,

Et rassemble en un magasin
Tous les trésors que la nature
Enferme dans son vaste sein;
Puis avertis le genre humain,
Que s'épargnant toute plainte importune,
Chacun puisant à la source commune
Peut se pourvoir à son plaisir:
Je prétends qu'à la fin cette gent me bénisse.
Mercure part, et remplit son office.
Bientôt magasin de s'ouvrir,
Et bientôt humains d'y courir:
La foule n'y fut pas petite,
Chacun au tas se précipite;
Mais les plus adroits, les plus forts
Firent leur main, raflèrent les trésors;
Ils avaient toute honte bue,
Et le reste de la cohue
Revint avec la bâton blanc.
Jupiter comme auparavant
Eut encor la tête rompue.
Faisons, dit-il, rougir ces malotrus:
Mon fils, encore un magasin de plus,
Non pas pour eux, mais pour une autre espèce
Qui saura mieux user de ma largesse:
Amène-moi le peuple des moineaux,
Et qu'un choix des grains les plus beaux,
Soit à leurs yeux étalé dans ces plaines.
Aussitôt dit, aussitôt fait;

Mercure a rasssemblé ses graines,
Moineaux arrivent par centaines
Et se gorgent tout à souhait.
Leur race, comme on sait, est taquine et gourmande;
Cependant les premiers venus,
Sitôt qu'ils se trouvent repus,
Font place à la seconde bande,
Ainsi de suite, et nul ne fut exclus;
Tous eurent part à la provende,
Et même encore il resta du surplus.
Lors Jupin s'adressant à la gent qui raisonne:
J'ai, dit-il aux humains, parmi vous répandu
Plus qu'il ne faut à chaque individu,
Et je n'ai satisfait personne:
Suivez si vous voulez l'exemple qu'on vous donne;
C'est votre affaire entre vous à présent;
Que chacun garde seulement
Ce qui suffit abondamment
Au bien-être de sa personne;
Tous auront un lot suffisant.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I.

L'HOMME QUI REGRETTE SA VIGNE.[1]

Un campagnard possédait une treille;
Elle faisait son bonheur.
La treille aussi possédait tout son cœur;
Il l'aimait, c'était merveille.
Un jour le tonnerre écrasa
L'ormeau qui l'étayait; la vigne s'embrâsa
Et périt jusqu'à la racine:
Le tout devint une ravine.
Cet accident perça le cœur
Du campagnard; on aura peine à croire
Comme il ressentit ce malheur.
De sa perte et de sa douleur

[1] Marc-Aurèle (liv. 5, §. 6) range les bienfaiteurs en trois classes; une de ceux qui s'arrogent un droit tyrannique sur les personnes qu'ils ont obligées; une autre de ceux qui, sans porter la tyrannie si loin, ne laissent pas de regarder leurs obligés comme des débiteurs, et conservent eux-mêmes une mémoire rigoureuse des services qu'ils ont rendus; une enfin de ceux qui font du bien par instinct pour ainsi dire et sans s'en apercevoir, comme, dit-il, la vigne porte du fruit, comme le chien nous sert à la chasse et le cheval à la course: et c'est ce dernier procédé qu'il conseille à l'homme de bien de suivre, non pas comme le plus méritoire, mais comme le plus sûr pour qu'on ne manque jamais aucune occasion de faire du bien. M. Duclos a eu à peu près la même idée dans son Traité sur les Mœurs, au chapitre sur la reconnaissance et l'ingratitude.

Il voulut à jamais consacrer la mémoire,
Et fit graver le tout sur un beau marbre noir,
Qu'à la porte de son manoir
Il afficha pour le bien mettre en vue.
Le premier qui le vit crut avoir la berlue:
Voisin, dit-il, qu'est-ce donc que je voi?
C'est l'épitaphe d'une vigne,
Dieu me pardonne ! Et réponds-moi,
Fut-il jamais démence plus insigne?
Démence tant que tu voudras,
Dit l'affligé : j'aime mieux qu'on me place
Parmi les fous, que parmi les ingrats.
Souffre, ami, que je te retrace
Les biens que ma treille m'a faits;
Tu conviendras que mes regrets
Et mon amour et mon hommage
Sont dûs de reste à ses bienfaits.
En été, son large feuillage
Me préservait des ardeurs du soleil;
En automne, son jus vermeil
Me procurait le doux breuvage
Qui donne la santé, la joie et le sommeil;
Même ses grappes fécondes
Meublaient mes caves profondes
D'un superflu recherché pour les rois,
Qu'au poids de l'or j'ai vendu quelquefois.
En est-ce assez pour ma reconnaissance?—
Pour ta reconnaissance? Hélas ! pauvre hébété!

Est-ce pour tes beaux yeux que ta vigne a porté
Des fruits l'automne, et des feuilles l'été?
Avait-elle la connaissance
De tes desirs, de tes besoins?
Et crois-tu qu'elle eût la puissance
De faire pour toi plus ou moins?
L'autre repart : Ami, je rends grace à tes soins.
Je sais fort bien que par sa destinée
Ma vigne, heureusement bornée
A des attributs bienfaisants,
Ne me pouvait refuser ses présents;
Mais moi qui les reçus, je veux être fidèle
A mon devoir, comme elle à son emploi.
Tout en irait bien mieux si Dieu faisait la loi
Qu'une moitié des humains fût comme elle,
Et l'autre moitié comme moi.

II.

L'AIGLE ET SES PETITS.[1]

L'OISEAU que Jupiter charge de son tonnerre
Quand il descend du céleste séjour,
Celui dont les regards fixent l'astre du jour,
Celui que tout oiseau révère,
L'aigle en un mot, pour parler sans détour,
Tout comme un autre est soumise à l'amour;
Au printemps elle devient mère.
Jusques-là tout va bien; mais couver ses petits,
C'est un emploi trop digne de mépris;
Ses plumes en deviendraient ternes !
Qu'arrive-t-il? des oiseaux subalternes
Viennent les enlever, les portent à leurs nids,
Les nourrissant comme leurs propres fils.
Quand ils sont grands, et que d'une aile forte
Ils sont prêts à fendre les airs,
A leurs parents on les rapporte;
Mais la marâtre au cœur pervers
Ne voit en eux qu'une cohorte

1 « Excludunt (aquilæ) pullos binos..... alterum excludunt tædio « nutriendi.... Quippe ungues earum invertuntur diebus iis, albescunt « inediâ pennæ, ut meritò suos partus oderint. Sed ejectos ab his co- « gnatum genus ossifragæ excipiunt et educant cum suis. Verùm adultos « quoque persequitur parens et longè fugat, æmulos scilicet rapinæ. » Plin. lib. 10, §. 24.

Qui, vivant du même métier,
Pourrait affamer le moutier :
Soudain on les met à la porte,
On les expulse sans quartier
Tout au plus loin du territoire.
C'est Pline qui l'assure [1] ; et quoique en fait d'histoire
Il n'ait pas acquis grand renom,
Je n'oserais lui dire non,
Et suis fort tenté de le croire.
N'en voit-on pas autant chez nous?
Nourrices et couvents n'est-ce pas même allure ?
Puis au retour, qu'une jeune figure
Vient exciter un mouvement jaloux
Qui chasse au loin tous ceux de la nature,
Mère coquette, alors que faites-vous ?
Je le sais bien , et pour une satire
Le champ serait beau , je le vois ;
Mais ce n'est pas matière à rire,
Et je veux me borner à dire
Que Pline est exact cette fois.

[1] Livre 10.

III.

LE PALAIS DE LA MORT.[1]

Au bon vieux temps, lorsque l'humaine espèce
Vivait sans soins, mais non pas sans travail,
La mort pouvait suffire à son détail,
Et pour agent n'avait que la vieillesse.
Ce temps fut court, et bientôt la déesse
Eut affaire tout à la fois
A tant de gens, en tant d'endroits,
Que ne sachant auquel entendre
Et ne voulant pas faire attendre,
Elle résolut de choisir
Un premier ministre, un visir:
C'est un secours que tout sultan doit prendre
Quand il veut avoir du loisir.
Dès qu'elle eut dit, C'est mon plaisir,
Son antichambre fut remplie
De candidats pour ce poste brillant.
Chacun fit valoir son talent:
La goutte, la paralysie,
La jaunisse et l'hydropisie,
La petite vérole aussi,
Et la fièvre et la phrénésie,
Toutes crièrent, Me voici!

[1] Gay's Fables. Dodsley, modern Fables, fab. 20.

La déesse était fort en peine
Pour faire un choix entre les concurrents,
Et repassait dans son ame incertaine
Tous leurs mérites différents ;
Quand avec bruit la porte s'ouvre,
Et dans le redoutable louvre
On voit entrer une beauté
Qu'on eût prise pour la Santé,
Tant elle était fraîche et vermeille.
Elle dit un mot à l'oreille
De la déesse, et sans difficulté
Ce mot fit pencher la balance.
Lors se faisant faire silence :
Retournez, dit la mort, chacun à votre emploi,
Et respectez mon viceroi;
Reconnaissez l'Intempérance,
Et trouvez bon qu'auprès de moi
Votre mère ait la préférence.

IV.

L'AVEUGLE ET SON GUIDE.

A L'HEURE où chez Thétis Phébus cherche un asile,
Certain aveugle arrivait justement
Aux portes d'une grande ville.
On l'attendait dans un bon logement;
Mais l'embarras était comment

Parvenir à ce domicile.
Messieurs, s'écria-t-il, je suis un étranger,
Aveugle au par dessus, et je m'en vais loger
A l'hôtel des trois rois près de la grande église;
Si quelqu'un voulait m'obliger,
Par charité qu'il m'y conduise.
Fort bien, dit un quidam, prenez-moi par la main,
J'en sais de reste le chemin.
Ils partent, et dans un quart d'heure
Ils arrivent à la demeure
Où l'aveugle était attendu;
A bon port le voilà rendu.
Son ame était reconnaissante,
Le conducteur fut payé largement:
Puis fut invité poliment,
Avec façon douce et pressante,
A revenir le jour suivant
Pour faire encore à l'arrivant
Même plaisir, même service.
Il y revint, et remplit son office
Tant qu'en ce lieu l'autre fit son séjour.
Quand ils furent au dernier jour,
Le voyageur au citadin propose
De le suivre en d'autres climats
Pour y conduire encor ses pas.
Le citadin n'accepta pas la chose:
Hors d'ici, reprit-il, je serais en défaut;
Je ne suis pas ce qu'il vous faut;

Tout comme vous je n'y vois goutte.
Vous comprendrez fort bien sans doute,
Puisque vous êtes du métier,
Qu'étant ici sur mon pailler
J'ai pu fort aisément vous rendre
Le service d'ami dont vous aviez besoin ;
Mais ce serait trop entreprendre
Que de vouloir aller plus loin.

Imitons cette défiance.
Le meilleur guide est sans doute celui
Qui ne conduit jamais autrui
Que d'après son expérience.

V.

LE PAYSAN ET L'AVOCAT, OU LA CONSULTATION.[1]

Un paysan d'origine normande
S'en fut, dit-on, un beau matin
Se mettre lui-même à l'amende
Chez un avocat son voisin.
Mon bon monsieur, dit-il, je vous demande
Combien il faut que je vous rende
Pour le tort que je vous ai fait?

[1] Dodsley, modern Fables, fab. 25.

Du tort à moi ! répond l'avocat stupéfait :
Certes la chose est d'importance ;
Voyons, racontez-moi le fait
Sans oublier la moindre circonstance.
Mon bon monsieur, vous avez un troupeau
Là dans la pâture commune;
Et tout à l'heure mon taureau
S'est échappé par mauvaise fortune,
Et de vos bœufs a tué le plus beau.
Vraiment, répliqua le légiste,
Vous auriez dû tenir votre animal ;
Et selon tout docte juriste
Vous devez réparer le mal.
J'en pourrais dresser un verbal,
Mais j'aime mieux les procédés honnêtes;
Amenez-moi seulement
Pour tout dédommagement
La meilleure de vos bêtes,
Et nous serons bons amis. —
Oui-dà !... mais il faudrait retourner votre avis,
Mon doux monsieur, repart le bon apôtre :
Car je ne sais ce que je dis,
Et c'est votre animal qui vint tuer le nôtre;
Tout le village l'a bien vu.
Comment ! comment ! dit l'avocat ému ;
Ceci dénature la chose.
Allez, bonhomme, et surtout bouche close;
Je verrai, je consulterai . . . .

Et si, si.... Ma foi oui, dit le manant madré:
On a raison, vive les gens d'affaires
Pour bien traiter leurs intérêts!
Quand on leur doit, il faut sans nuls délais
Payer comptant; les choses sont bien claires.
Mais quand la charge est à leurs frais,
Viennent les car, les si, les mais;
Il faut consulter les notaires;
La dette se change en procès.

VI.

LE JUGEMENT DU LION.[1]

FAITES le bien, dites la vérité:
Il ne faut pas un long traité
Pour établir cette morale.
Mais comment faire en certains cas
Où tous les deux ne peuvent pas
Cheminer d'une allure égale?
Lequel doit être préféré?
C'est là-dessus que l'on dispute,
Et chaque raisonneur discute
Le pour et le contre à son gré.
Quant à moi, je n'ai pas d'assez vives lumières
Pour pénétrer en si hautes matières,

[1] L'idée de cette fable est tirée du Ghulistan.

Et seulement à cette occasion
Je vais conter une aventure
Dont j'ai fait autrefois lecture
Aux archives du roi lion.

Ce potentat des plages africaines
Faisait la ronde en ses domaines,
Suivi de deux visirs, le bœuf et le renard.
Un pauvre cerf s'y trouva par hasard,
Ebourgeonnant quelques menus feuillages.
Tout aussitôt haro sur le pendard.
Venir ainsi dépouiller mes bocages!
Dit le lion ; et tout d'un temps
Appuyant ses ongles puissants
Sur l'échine du pauvre hère,
Il vous le happe et vous l'atterre.
Le malheureux se voyant aux abois :
Tyran cruel, dit-il à basse voix,
Veuillent les dieux, exauçant ma prière,
Te rendre le mal pour le mal!
Que dit ce chétif animal?
Demanda l'orgueilleux monarque. —
Seigneur, il se résigne, et vous donne une marque
De son respect pour votre autorité,
Repart le bœuf : la générosité
Lui suggérant cet honnête artifice
Pour désarmer la royale fierté.
Mais le renard avec un ton flûté :

Sire, dit-il, que le ciel me punisse
Si devant votre majesté
J'ose trahir jamais la vérité.
Seigneur, ce malheureux trop digne du supplice,
Méconnaissant votre justice,
En murmures s'est emporté;
Même il prétend que le ciel vous maudisse
Pour punir votre cruauté.
Ainsi par les visirs le fait fut rapporté :
L'un disant le vrai par malice,
L'autre mentant par charité.
Qu'aurait fait Salomon dans cette extrémité?
Le lion se montra digne du diadême.
Il se recueillit en lui-même;
Puis relâchant la griffe, il dit avec bonté :
Donnons la vie au cerf.... et puis passons l'éponge
Sur tout ce qui s'est fait ici;
Regardons le tout comme un songe
Qui ne doit pas être éclairci.
Si le renard dit vrai dans cette affaire-ci,
La vérité n'y vaut pas le mensonge.

VII.

L'ENFANT SUR UN CLOCHER.[1]

Un enfant s'échappa pour aller se percher
Sur les tourelles d'un clocher ;
Et de là promenant sa vue,
Du haut de sa grandeur il regardait les gens
Qui passaient en bas dans la rue :
Ils lui parurent des enfants,
Vrais marmousets et race de Pygmée ;
Puis se tâtant, se mesurant de l'œil,
Il se trouvait par un secret orgueil
Plus puissant qu'à l'accoutumée.
Oh ! oh ! dit-il en s'admirant,
Plus on s'élève et plus on devient grand !
Ce que c'est que les pédagogues !
On m'apprend le latin, le grec, cent autres drogues ;
Et du secret pour grandir, pas un mot !
Ainsi raisonnait le marmot.
Son précepteur le laissait dire ;
Il était caché dans un coin,
L'ayant suivi, mais observant de loin
Tous les progrès de son délire
Qui ne paraissait pas devoir sitôt cesser.
Le petit orgueilleux ne pouvait se lasser

[1] Desbillons, livre vj, fab. 6.

De jouir de sa découverte,
Fixant toujours avec dédain
Du haut en bas ce pauvre genre humain;
Et par-là même il touchait à sa perte.
Une vapeur vint troubler son cerveau;
La tête tourne au colosse nouveau.
En cas pareil c'est l'effet ordinaire;
Et sans le secours salutaire
Du pédagogue qui survint,
Et qui dans ses bras le retint,
Le fier géant dégringolait à terre.
Il en fut quitte pour la peur;
Sur quoi le sage précepteur
Lui donna ce conseil de morale commune,
Mais bien conforme au sort qu'il avait éprouvé:
Souvenez-vous, dit-il, si jamais la fortune
Vous place en un poste élevé,
Du petit accident dont vous voilà sauvé.

VIII.

L'ÉCHO.

Un jeune enfant dans un temps de vacance
Fut mené par son père à sa maison des champs.
Il quittait l'école et les bancs
Pour la première fois, et sans regret je pense:
Il me souvient qu'à pareil temps

Je n'aimais pas la résidence.
On peut juger qu'au champêtre séjour
L'enfant ne regrettait Homère ni Virgile.
Il ne restait jamais tranquille :
Dansant, sautant, ou chantant tour à tour,
Et courant tout le long du jour.
Un soir que de chansons frivoles
Il faisait retentir les bois,
Il entendit une autre voix
Qui répétait son air et ses paroles ;
Mais si bien, si distinctement,
On imitait si pleinement
De son fausset l'éclatante rudesse,
Qu'il en fut piqué vivement :
Ne doutant point que pour lui faire pièce
Quelque malin dans quelque coin niché
Tout exprès ne se fût caché.
Cet âge-là garde peu de mesures.
Dans son erreur il accable d'injures
L'invisible chanteur, qui les lui rend soudain
Coup sur coup, mot à mot, et refrain pour refrain.
Le pauvre enfant à la fin se dépite,
Et le cœur gros s'en retourne chez lui.
Là de son père il implore l'appui,
Lui racontant qu'une langue maudite,
Quelque envieux, quelque méchant hermite
S'est embusqué dans le bois aujourd'hui
Pour l'outrager d'une étrange manière,

S'attachant à le contrefaire,
Imitant chaque ton, répétant chaque mot,
Et le traitant comme un marmot.
Le père à ce récit comprit fort bien la chose.
Allons, dit-il, il faut qu'on en impose
A ce malin qui s'est moqué de toi;
Marche devant, mon fils, et conduis-moi.
Père et fils se mettent en route;
En cheminant le père ajoute:
Mon fils, en toute affaire il faut du jugement,
Surtout en fait de querelle et d'offense;
La plus éclatante vengeance
Ne vaut jamais un accommodement.
Essayons d'en user avec ménagement.
A dire vrai c'est toi qui commenças la noise,
Et l'inconnu n'a fait que riposter;
Adresse-lui d'abord quelque phrase courtoise,
Nous verrons de quel air il saura l'écouter.
L'enfant le croit, et du haut de sa tête
Prononce un compliment honnête,
Qui lui revient d'abord en tout autant de mots,
Ainsi qu'en usent les échos.
Lors le père enchanté du succès de sa ruse:
Tu vois, dit-il, mon fils, comme il faut qu'on en use;
Et je te vais débrouiller tout ceci.
La voix que l'on entend ici
Est la nôtre, que nous renvoie
En même son, même monnoie,

Quelqu'un des rochers que voici.
C'est un jeu du hasard : c'est un emblême aussi ;
Car voilà notre allure à tous tant que nous sommes.
Fais ton profit de cet avis :
Tout querelleur trouve des ennemis ;
Et dans le commerce des hommes
On retire ce qu'on a mis.

IX.

LE NAUFRAGE.

Un vaisseau chargé richement,
Tout près d'aborder au rivage,
S'abîma je ne sais comment.
Neptune eut le trésor, Pluton prit l'équipage :
Ces dieux s'amusent trop souvent
A faire entr'eux un tel partage.
La part du dieu des eaux excita maints regrets ;
Maints nageurs coururent après.
Que firent-ils ? ils barbotèrent,
Battirent l'onde, et n'apportèrent
A leur retour rien qui valut ;
Mais un plongeur perçant au sein des ondes
Choisit dans ces grottes profondes
Lingots, joyaux de prix, enfin ce qui lui plut,
Ramassant tout ce qu'il voulut.
Il revint riche outre mesure ;

Et les sages de la cité
Firent écrire l'aventure
Avec une moralité,
Pour enseigner dans la race future
A tous chercheurs de vérités,
Quel doit être l'emploi, le travail du génie,
Et qu'en planant sur la superficie
On ne saisit que des frivolités.

Errors like straws, upon the surface flow
He who would search for pearls must dive below.
DRYDEN.

Ces deux vers ont fait naître l'idée de cette fable.

X.

LE DIAMANT DU DUC DE BOURGOGNE.

Un souverain heureux, riche, et gâté
Par la richesse et la prospérité,
S'avisa de porter la guerre
Chez un peuple qui n'avait guère
D'autre bien que sa liberté.
C'était assez en vérité
Pour résister avec courage;
On se battit, et l'avantage
Fut du côté de la vertu.
Le nouveau Crésus fut battu
Et ses trésors mis au pillage;

Mais les vainqueurs en ignoraient l'usage,
Et les virent avec mépris.
Un diamant du plus haut prix
Etant devenu le partage
D'un montagnard demi-sauvage
Qui n'en savait faire aucun cas,
Fut jeté par lui dans un tas
De vieux haillons couverts d'ordures.

C'est ainsi qu'en un galetas
Le mérite souvent mène une vie obscure,
Environné d'ignorants ou d'ingrats.
Qu'il sache en pareille aventure,
Sans dépit, honte ni murmure,
Conserver son premier éclat.
S'il ne change point de nature,
Avec le temps il changera d'état :
Avec le temps toute vertu s'illustre.
Ainsi notre joyau méconnu par un rustre
Fut enfin reconnu : peu m'importe comment.
Suffit que ce beau diamant
Fut enlevé de la chaumière
Où l'avait caché le destin,
Pour aller porter sa lumière
Sur le trône d'un roi voisin.

XI.

LA MULE ET LE DROMADAIRE.

La mule et le chameau bien chargés tous les deux
En cheminant s'entretenaient ensemble.
Ma foi, dit l'animal quinteux,
Vous êtes trop doux, ce me semble,
Mon camarade, et vous avez grand tort.
Que vous sert-il d'être si fort?
C'est double sujet de reproche.
Imitez-moi : voyez, quand on m'approche
Pour m'embâter de ces tristes balots,
Les coups de pied que je décoche
Avant de soumettre mon dos.
Si j'avais votre énorme taille,
Je défierais bien par ma foi
A toute l'humaine canaille
D'oser mettre la main sur moi.
Fort bien, répond le dromadaire;
Mais pourtant trouvez bon, ma chère,
Que je ne change point de ton.
Vous souvenez-vous du bâton
Qui, pour répondre à votre beau tapage,
Chaque matin vous dispose à l'ouvrage?
La main de l'homme est un bel instrument!
C'est celui de notre esclavage.

Si j'en avais l'équivalent,
Vous me verriez en faire un bon usage;
Mais faute de ce beau présent,
Faute de moyen suffisant
Pour résister avec quelque avantage,
Il faut souffrir patiemment
Pour ne pas souffrir davantage.

La patience est bien souvent
La seule ressource du sage!

XII.

LA MULE ET LE CHAMEAU.

J'AI peint la mule avec le dromadaire
Faisant voyage, et s'amusant
A discourir chemin faisant,
Discutant et moralisant
Comme docteurs auraient pu faire.
Le cas arrivait tous les jours,
Et chacun d'eux en ses discours
Gardait le même caractère.
La mule toujours revenait
A prêcher révolte et cabale;
Le chameau toujours s'en tenait
A ses principes de morale.

Un jour, comme ils marchaient sur un tuf raboteux,
Le chameau clopinait. Eh bien ! pauvre boiteux,
Lui dit la mule, à quoi te sert la patience ?
        Bientôt par ton expérience
    Tu connaîtras que c'est un plat moyen
    Qui ne console et ne guérit de rien.
Pardonnez-moi, répond l'animal flegmatique :
        J'en aime toujours la pratique,
        Et je lui dois un beau secret
        Qui me rassure tout-à-fait
        Sur les suites de ma blessure ;
        C'est que par la loi de nature
        Le mal, ou celui qui l'endure,
        Ne peuvent longtemps subsister,
        Et qu'ainsi la douleur ne dure
        Qu'autant qu'on peut la supporter.

Marc-Aurèle dit : « Si la douleur dure longtemps, c'est qu'elle est « supportable. » Liv. vij, §. 23.

XIII.

LES PRIÈRES.

Aux saints autels d'un temple respecté
Un homme de l'antiquité
S'en allait faire sa prière.
Ses vaisseaux étaient à la mer,
Ses enfants étaient à la guerre,
Sa femme allait encor devenir mère,
Et des procès tenaient son bien en l'air;
Ainsi pour adresser des vœux à Jupiter
Il ne manquait pas de matière.
Comme il allait entrer dans le parvis,
Un passant le retint et lui dit : Mon avis
N'est pas que vous alliez dans cette froide enceinte
Vous enrhumer gratis; je vous le dis sans feinte.
L'être souverain et parfait,
Qui jeta l'univers en moule
Et le produisit d'un seul jet,
Changera-t-il donc de projet
Au gré de l'imbécille foule,
Qui pour le plus mince sujet
A ses autels se prosterne et se roule?
On vous dit que les dieux jaloux de tous nos pas
Se plaisent aux honneurs qu'on leur rend ici-bas;
Ils s'indignent plutôt d'une telle superbe.

Et qui sommes-nous donc pour honorer les dieux?
Quand le ver qui rampe sous l'herbe
Lève la tête vers les cieux,
Le ciel s'applaudit-il d'un aussi vil hommage?
Et croyez-vous, humains, le flatter davantage
Par votre encens, votre culte et vos vœux?
A-t-il besoin.... — Non, reprit l'homme sage;
Dieu me garde d'un tel penser!
Je sais fort bien qu'il n'a que faire
De vœux, d'encens ni de prière;
Mais l'homme peut-il s'en passer?

XIV.

LA QUEUE DU PAON.

QUAND Jupin forma les oiseaux,
Sur la tête du paon il mit une couronne
Qui l'élevait au dessus des plus beaux.
Cette part était assez bonne;
Mais au gré de l'orgueil ce fut encor trop peu,
Et cela n'a rien qui m'étonne;
Rencontre-t-on jamais personne
Qui soit content des dons de Dieu?
Le paon demanda que sa croupe
Fût décorée aussi d'un ornement
Où brilleraient l'or et le diamant.
Il l'obtint, et le roi de la céleste troupe

Lui donna ce riche éventail
Où, par un si rare travail,
Emeraudes sont enchâssées
Avec topazes nuancées
Sur un fond de pourpre et d'émail.
Le paon fut cette fois content de son partage,
Ou du moins il ne sut trouver
A demander rien davantage.
Mais quand avec son étalage
Il voulut en l'air s'élever,
Il se trouva dans l'esclavage;
Et depuis lors n'a cessé d'éprouver
Que les brillants de la parure
N'ont que d'importunes beautés,
Et qu'en ornant trop la nature
On en éteint les facultés.

Ce sont constantes vérités.
Et demandez aux rois des premiers âges,
Quand ils n'avaient pour trône qu'un pavois,
Pour sceptre un dard, et la raison pour lois;
Demandez-leur comme en leurs apanages
Au premier bruit, sur les moindres besoins,
Ils s'en allaient gaiement faisant voyages
Sans inquiétudes ni soins
Pour les relais ni les fourrages.
Mais à présent qu'un cortège pompeux
Les suit, les fatigue en tous lieux,

Qu'incessamment la garde rouge ou bleue
Escorte à grand bruit tous leurs pas,
Et qu'on appesantit leur queue
Par de vains ornements dont ils sont bientôt las;
Ils ne peuvent faire une lieue
Sans une foule d'embarras.

XV.

LA GAZELLE ET SON FAN. LE TIGRE ET L'HOMME.

Une gazelle avec son fan
D'un vallon frais broutait l'herbe fleurie.
Soudain au bout de la prairie
Parut un tigre, et son air de furie
Epouvanta la pauvre enfant;
Mais la mère plus aguerrie,
Mesurant bien de l'œil l'éloignement,
Ne s'en émut aucunement.
Le tigre passe; un homme vient ensuite :
Gazelle de prendre la fuite
Sans un seul instant de répit,
Faisant trotter en avant son petit
Fort étonné d'une telle conduite.
Chemin faisant : Ma mere, lui dit-il,
Je ne suis pas assez subtil
Pour deviner ce qui vous a réduite

A fuir cet animal qui m'a semblé si doux,
Et si peu dangereux pour nous ;
Tandis que l'affreuse panthère
Qui m'a fait frissonner d'effroi
Ne vous causait aucun émoi :
Je n'entends rien à ce mystère.
Apprenez donc, repart la bonne mère,
Apprenez mes motifs et suivez mes conseils.
Ce tigre, ainsi que ses pareils,
Est altéré du sang de notre espèce,
Je le sais ; mais je sais aussi que sa vitesse
N'égale pas la nôtre : ainsi, quand il est loin,
Il ne nous faut pas d'autre soin
Que de prévenir sa rencontre.
Vive l'ennemi qui se montre !
Mais l'homme, ce fléau, ce tyran de nos bois,
Du plus loin que je l'aperçois
Je fuis en toute diligence,
Et me trouve toujours trop près
D'une si malfaisante engeance.
Quelque maligne intelligence
Lui donna d'odieux secrets ;
Il sait dans le fond des forêts
Sans nous approcher nous atteindre,
Nous frapper sans se faire voir ;
Malice et ruse assurent son pouvoir :
Voilà l'ennemi qu'il faut craindre.

XVI.

LE POUVOIR ET LES BORNES DE L'ÉDUCATION.

Camarades et commensaux
Un chien, un chat et deux oiseaux,
Etaient sous le commun empire
D'un homme qui sut les instruire
A vivre ensemble avec amour.
Cet homme faisait son étude
D'essayer sur eux tour à tour
Les doux liens de l'habitude ;
Il réussit, et tout le jour
Ils jouaient entr'eux comme frères
Sans que jamais il survînt d'accident,
Sans que jamais bec, ni griffe, ni dent,
S'en vinssent brouiller les affaires.
Tout au rebours, dans le même logis
Le même homme avait quatre fils :
Il leur disait comme il faut qu'on s'entr'aime
Pour être heureux et tranquille ici-bas ;
Mais chaque jour quelques débats
Faisaient avorter son systême.
L'un avait fait trop bien son thême ;
Les autres en étaient jaloux :
L'aigreur venait, et puis les coups.

Le bon père était à la gêne.
Comment donc, disait-il, j'aurai réduit sans peine
Quatre animaux de penchants ennemis
A vivre sans querelle ! et dans mes propres fils
Je ne puis étouffer des semences de haine ! —
Vraiment, lui dit quelqu'un, voilà l'espèce humaine;
Et voulez-vous savoir la vérité ?
Les animaux ont bien chacun leur dose
De vicieux penchants, mais point de vanité :
Vos fils en ont, et c'est la cause
De leur triste rivalité.

L'amour-propre de l'homme est bien mal inventé !
Avec les penchants on compose;
L'habitude réforme tout;
C'est le secret de la métamorphose :
L'amour-propre est la seule chose
Dont elle ne vient point à bout.

XVII.

LE VIEILLARD QUI PLANTE.

DANS un âge fort avancé
Un citoyen plantait une futaie.
Quelqu'un lui dit : Comment ! la chose est vraie !
Je n'en voulais rien croire ; eût-on jamais pensé
Que vous fussiez si peu sensé ?
Avez-vous donc fait, je vous prie,
Quelque bail pour une autre vie ?
Sans cela, soit dit entre nous,
Pour qui diable travaillez-vous
A planter tout ce grand espace ?
Pour qui ? dit le vieillard ; pour les dieux immortels. [1]
Comme leurs décrets éternels
Ont permis que je profitasse
Du plant de mes prédécesseurs ;
Ils ont aussi voulu que je plantasse
Au profit de mes successeurs.

[1] Demandez au vieillard, Pour qui plantez-vous ? Il vous répondra, Pour les dieux immortels, qui ont voulu et que je profite du travail de ceux qui m'ont précédé, et que ceux qui me suivront profitent du mien. CICÉRON, Traité de la Vieillesse.

XVIII.

LE MERLE ET SES ENFANTS.

Gardez-vous à jamais de semblable équipée,
Criait un jour à ses enfants
Un merle pris à la pipée.
Il y périt, et la nichée
Oublia bientôt son avis;
Avant la fin de cette même année
Ils furent tous en étourdis
Se faire prendre à la même feuillée.
Voilà bien notre histoire à tous;
Toujours mêmes erreurs, toujours mêmes chimères,
Et les sottises de nos pères
Sont autant de perdu pour nous. [1]

[1] Les hommes sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déja pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants. FONTENELLE, Dialogue de Socrate et de Montaigne.

XIX.

LE LION, L'OURS ET LE RENARD.

Sire lion revenait de la guerre.
L'ours et le tigre, et la panthère,
Avaient osé le défier :
L'ours était resté prisonnier,
Les autres de leur sang avaient rougi la terre;
Et le vainqueur un peu trop carnassier,
Jusques sur leurs enfants étendant sa colère,
S'était montré moins généreux guerrier
Que ses pareils ne le sont d'ordinaire.
Il en était dans son cœur tout honteux;
Mais son retour n'en fut pas moins pompeux.
On fit partout des feux et des harangues,
Et l'intérêt guidant toutes les langues,
Le prince fut à qui mieux mieux
Exalté, mis au rang des dieux.
Entr'autres le renard, docteur en fariboles,
Célébra la douceur, la générosité
De la terrible majesté,
Et dans ses fades hyperboles
Le nomma sans pudeur un astre bienfaisant,
Un dieu sur terre, enfin le plus rare présent
Qu'aux animaux fit jamais la nature.
L'ours à ces mots grognait outre mesure;

Sire lion avait décousu son petit,
Son doux espoir, sa tendre géniture;
C'était assez sans contredit
Pour s'indigner de l'imposture.
Lors le lion chagrin et repenti,
Paix là ! dit-il, c'est bien assez menti;
Je chasse le renard de ma cour, et pour cause;
Et quant à l'ours je lui propose
Une place en mon comité,
S'il n'aime mieux sa liberté.
Comme on s'étonnait de la chose,
Messieurs, reprit le roi, cet ours peut me haïr;
Même il le doit peut-être, et son maintien n'exprime
Qu'une rancune légitime
Que je n'ai pas droit de punir.
Quant au renard que je viens de bannir,
Lui qui fait voir combien il me méprise
Puisqu'il ose ainsi me flatter,
Il faut que son exemple instruise
Quiconque voudrait l'imiter.

XX.

LA CHASSE.

Une meute assez mal conduite
Chassait un cerf ; c'était un vieux routier
Qui savait très-bien son métier.
Ceux dont il fuyait la poursuite
N'en savaient pas si long ; ils étaient fort nombreux,
Tous jeunes chiens ardents et vigoureux,
Mais étourdis, remplis d'impatience
Et dépourvus d'expérience.
Le vieux cerf se mit à ruser
Quand il voulut se reposer ;
On le perdit dans une taille
Où s'élançant avec un saut
Qui mit l'équipage en défaut,
Il s'étendit sur un lit de broussaille
Entouré de vingt animaux
Tous alertes, frais et dispos.
La meute arrive et la trompe résonne ;
Chaque animal s'enfuit de son côté ;
La meute après eux s'abandonne,
Et le vieux cerf demeure en liberté.
Le reste de la chasse alla comme on peut croire ;
On perça deux forêts de l'un à l'autre bout,
On courut jusqu'à la nuit noire,

Et l'on revint n'ayant rien pris du tout.

La chasse est, comme on sait, l'image de la guerre;
Maints graves auteurs en font foi:
Je la tiens aussi quant à moi
Celle de toute grande affaire,
Et l'on voit aisément pourquoi.
Qui dit affaire, dit mélange
D'accessoire et de principal;
Celui-ci c'est le capital;
Gardons-nous de prendre le change,
Sans quoi toute chasse ira mal.

XXI.

LE VIEILLARD ET SES TROIS ENFANTS.

Trois jeunes gens fondant en pleurs
Entouraient le lit de leur père
Qui chargé d'ans et de douleurs
Etait prêt de toucher à son heure dernière.
Mes enfants, leur dit-il, écoutez une voix
Qui va pour la dernière fois
Vous exhorter à la sagesse.
Je vous laisse assez de richesse,
Mais je vous dois un autre bien
Auprès duquel tous autres ne sont rien.
Ecoutez-moi. Comme vous j'eus des frères;

Nous étions trois : notre père en mourant
Laissa de fort bonnes affaires ;
Chacun de nous eut un lot assez grand ;
Chacun en fit un emploi différent.
L'un, sans pudeur, sans retenue
A la débauche abandonné,
Par les Laïs fut moissonné ;
Il vit bientôt sa fortune perdue ;
Il perdit aussi sa santé
Victime du libertinage,
Et mourut à la fleur de l'âge
Dans l'opprobre et la pauvreté.
L'autre, follement entêté
De bijoux et de brocantage,
Sacrifia tout son partage
A la frivole vanité
D'avoir un cabinet vanté.
Ce cabinet, hélas ! ne dura guères.
Quand les contrats, les maisons et les terres
Furent changés en bagues et tableaux,
Il fallait vivre, il fallut vendre ;
On vendit, et sans plus attendre
On déménagea les joyaux
Pièce à pièce jusqu'aux plus beaux.
Lors le regret, la honte et la misère,
Trois maux dont on ne guérit pas,
S'en vinrent assaillir mon frère
Et lui causèrent le trépas.

Pour moi, durant ces catastrophes
Je voyageais en différents climats,
M'instruisant sous les philosophes,
Et pratiquant des gens de tous états
Pour mieux apprendre à connaître les hommes.
Je vis qu'en général nous sommes
Equitables, humains, sensibles aux bienfaits,
Et sur ce plan je bâtis mes projets
Quand je revins dans ma patrie.
Ah ! mes enfants, quelle douce magie
Que celle qui soumet les cœurs !
Parents, voisins, ouvriers, serviteurs,
Chacun m'aima ; chacun mit son étude
A m'obliger, comme de mon côté
Je mettais ma sollicitude
A m'assurer leur sensibilité.
Incessamment cadeaux et bons offices
Prouvaient la mienne à chacun d'eux;
Incessamment par un retour heureux
J'étais comblé de soins et de services.
Ainsi favorisé dans mes justes desirs,
J'ai de succès et de plaisirs
Fait la récolte la plus ample.
Réglez-vous d'après mon exemple,
Mes chers enfants, et n'oubliez jamais
Qu'ici bas tant que nous y sommes,
Le meilleur de tous les acquêts
C'est la bienveillance des hommes.

XXII.

L'HOMME AVEUGLE ET SOURD.[1]

Certain quidam naquit aveugle et sourd.
On croira que pour lui la vie
Devait être un fardeau bien lourd ;
Mais point du tout ; il n'avait nulle envie
De la quitter ; il se trouvait fort bien :
Il était sain, avait de la richesse,
On le servait, il ne manquait de rien,
Pas même, dit-on, de maîtresse ;
Si bien qu'il prit femme à vingt ans.
Par tout pays et de tout temps
Mari sans yeux et sans oreilles
Convient aux femmes à merveilles.
La sienne avait de tout cela pour deux :
Grande lorgneuse, et pratiquant au mieux
Tous les secrets du langage des yeux :
Aux doux propos toujours l'oreille ouverte,
Vive à l'excès, fringante, gaie, alerte,
Coquette, étourdie, et partant
Vrai balot d'un mari qui ne voit ni n'entend.
Bientôt notre homme en père de famille
Fut érigé sans s'en apercevoir ;

[1] Cette fable est tirée de la première feuille d'un ouvrage périodique anglais intitulé *the World* : le Monde.

Il eut deux garçons, une fille ;
Et tous trois du matin au soir
Abandonnés sans soin à leurs caprices
N'apprirent rien, et n'eurent que des vices
Trois fois heureux alors de ne rien voir
Le pauvre père, et de ne rien savoir !
Mais nul bonheur n'est stable en ce bas monde,
Et le destin se plaît à nous tenir en l'air.
Notre homme un jour s'éveilla voyant clair,
Oyant de même ; et partout à la ronde
Le préjugé se répandit
D'un grand miracle à son profit.
Hélas ! c'était pour son dommage.
Dès qu'il vit clair dans son ménage,
Il fut bientôt au fait de tout ;
Même on lui raconta de l'un à l'autre bout
Et les fredaines de sa femme
Et les excès de ses enfants :
Force voisins, force parents
Lui chantèrent toute sa gamme.
Voilà la charité des gens.
Le pauvre homme faillit d'en perdre la cervelle ;
Et maudissant la guérison cruelle
Dont l'avait affligé son malheureux destin,
Il ne tarda pas à comprendre
Que pour vivre exempt de chagrin
Il faudrait ne voir ni n'entendre.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE I.

LE PHÉNIX.[1]

ON ne voit plus de phénix dans le monde;
Et voulez-vous savoir pourquoi?
Voici le fait, et je le fonde
Sur des récits dignes de foi.

Sire phénix, à ce que l'on assure,
Sortit des mains de la nature
Seul de sa bande, et partant sans espoir
De faire souche et de famille avoir.
Pour conserver un chef-d'œuvre si rare,
Le bon Jupin usant de plein pouvoir
Fit une loi neuve autant que bizarre,
Et décréta qu'en feu clair et vermeil
Qu'allumeraient les rayons du soleil,
L'oiseau pourrait en cendres se réduire
Sans y périr, et pour se reproduire
Frais et dispos, sain d'esprit et de corps,
Quand la vieillesse userait ses ressorts.

[1] Une fable de M. Lessing (choix de poésie allemande, par M. Hubert, pag. 290) a fait naître l'idée de celle-ci.

La faveur était singulière ;
Seigneur Phénix en profita,
Même on dit qu'il s'y délecta
Plus d'une fois ; ensuite il hésita.
C'est grand plaisir de revoir la lumière ;
Mais que voit-on pourtant ? ce qu'on a vu :
La perdrix prise au dépourvu
Par le faucon, et celui-ci par l'aigle ;
Force ou surprise être partout la règle
Du droit public ; voilà chez les oiseaux
Comme chez d'autres animaux
Le train qu'aux choses on voit suivre :
Est-ce tant la peine de vivre ?
Et puis, quelle félicité
D'être immortel pour être solitaire,
Sans ami, sans amour et sans société ?
A qui parler ? de quoi jouir ? que faire ?
C'est un fardeau que cette éternité.
Le phénix en fut dégoûté
Après quelques siècles de vie.
Il résolut de quitter la partie ;
Et laissant la caducité
Fermer ses yeux à la clarté,
Il négligea ce bûcher qu'on envie,
Et depuis lors n'a point ressuscité.
Pensons-y bien ; en vérité
Chacun de nous l'eût imité.

II.

L'ANE, LE COQ ET LE LION.[1]

L'ANE et le coq voyageaient de conserve,
Ils rencontrèrent le lion.
L'âne eut grand'peur en cette occasion.
Je le crois bien, et que Dieu nous préserve
D'une pareille vision.
Mais le coq avait en réserve
Un talisman dont l'effet est certain.
Il entonna son réveille-matin ;
Ce cri perçant assura la victoire ;
Sire lion s'enfuit comme un vilain.
Tout aussitôt l'âne de croire
Que son aspect l'avait épouvanté ;
Il s'en alla partout vantant sa gloire,
Gonflé d'orgueil et de fatuité.
Mais un beau jour, que sans être escorté
Il passait sur le territoire
De la terrible majesté,
Ah ! ah ! dit le lion, si j'ai bonne mémoire,
C'est devant vous l'autre jour que j'ai fui ?
Mais quoi, point de coq aujourd'hui ?
Vous avez fait une méprise,
Et vous la payerez, sieur Martin mon ami.

[1] Fabulæ Æsopicæ, fab. 66.

Disant ces mots il se jette sur lui.
Bonne leçon pour quiconque s'avise
De se targuer des mérites d'autrui.

III.

LE VIEILLARD A L'HOPITAL.[1]

Un bon vieillard s'en fut à l'hôpital,
Chassé de sa propre demeure
Par un fils ingrat et brutal.
Là dans un abandon total
Il attendait sa dernière heure,
Vivant d'eau claire et de pain bis,
Et tous les soirs couchant dans ses habits.
Un jour, près de ce triste asile
Vint à passer le mauvais fils,
Menant avec lui par la ville
Un jeune enfant; c'était le sien,
Digne héritier d'un tel vaurien.
A leur aspect, l'infortuné grand-père
S'écria, leur tendant les bras :
Mon fils, je suis ici sans draps,
Et c'est ma plus grande misère.
Cours vîte en chercher une paire,
Dit le jeune homme à son enfant :

[1] Ésope. Abstemius, fab. 177.

En vérité le cœur me fend
De voir mon père en ce mal-aise.
Dans ce moment la syndérèse,
Seule vertu d'un scélérat,
Agissait au cœur de l'ingrat.
L'enfant revient, mais il n'apporte
Qu'un drap tout seul. Est-ce donc de la sorte
Qu'on m'obéit? dit le père en courroux;
T'ai-je pas dit une paire ? — Tout doux,
Dit un passant; ce n'est point par mégarde
Qu'il n'en apporte qu'un, l'autre sera pour vous;
Je gagerais qu'il vous le garde
Pour faire votre lot égal
En vous mettant un jour à l'hôpital.

Esope dans cet apologue
Donne une leçon de grand sens.
On peut bien sans être astrologue
Prédire aux fils méconnaissants
Qu'ils engendreront des vipères,
Et qu'ils seront traités par leurs enfants
Comme ils auront traité leurs pères.

IV.

LES DEUX MARMITONS ET LE PATISSIER.[1]

Deux marmitons servaient un maître patissier,
Et tandis que du four il tirait ses brioches,
Les vauriens travaillaient aussi de leur métier.
L'un excroquait; l'autre était le caissier,
Le receleur, et dans ses poches
Magasinait les larcins du premier.
Le maître n'en vit rien, mais il vit du mécompte.
Oh ! oh ! dit-il, qui de vous deux m'affronte ?
Qui m'a volé ? Ce n'est pas moi,
Dit le receleur, et j'en jure
Par Jupiter. L'autre à son tour assure
Son innocence, et tournant ses habits :
Voyez, dit-il, si j'ai rien mis
A mon profit; et le nom vénérable
Du grand Jupin est encor compromis
Par le serment du petit misérable.
Lors le patron avec un doux souris :
Allez, dit-il, je suis sans défiance
Et je n'ai pas grande science;
Aisément vous m'attraperez;
Mais jamais vous ne tromperez

1 Ésope. Faerne fab.

Ni votre propre conscience,
Ni celui par qui vous jurez.

V.

LES DÉSIRS OU LE MANCENILIER.

CERTAIN richard était grand jardinier;
Non qu'il sût un mot du métier,
Il ne connaissait rien aux façons de la terre;
Mais il la couvrait d'or, et c'est un bon fumier.
Aussi les châssis et la serre
Lui prodiguaient la primeur la plus chère;
Il avait de tout le premier.
Avoir de tout, l'avoir en diligence,
L'avoir encore en abondance,
C'est bien assez pour être heureux.
Assez ! . . . cest trop. La source de nos vœux
Se tarit-elle alors qu'on favorise
Son libre cours ? croit-on qu'elle s'épuise ?
Notre homme avait à son commandement
La pêche, l'abricot, le melon, la cerise;
Ce fut peu pour sa convoitise :
Il lui fallut absolument
Avoir des fruits de l'Amérique.
Il y dépêche un sien agent
Ignare et sot, mais tout cousu d'argent;
Et bientôt à la Martinique

L'agent fit amasser au hasard dans les bois
Des plants qu'il envoya pêle-mêle et sans choix.
Le richard les planta ; quelques-uns profitèrent ;
Il eut des arbres qui portèrent
Fleurs et fruits ; même on en vit un
Qui produisit une pomme charmante
Pour la couleur, la forme et le parfum. [1]
Voyez ! qu'elle est appétissante !
A Paris de tels fruits ! quel manger ce sera !
Comme le roi les aimera !
Ainsi raisonnant en lui-même
Notre amateur se pavanait,
Et bonnement s'imaginait
Être un Bacchus, un Triptolème
A qui l'univers décernait
Ou l'encens ou le diadème.
Un petit accident dérangea son système :
Pour son malheur il étrenna
Ces fruits qui lui tournaient la tête ;
Ils sont mortels [2] ; il en dîna,
Et ce fut sa dernière fête ;
Le pauvre homme s'empoisonna.

Cet accident au moral n'est pas rare.
Notre cœur est bien ignorant
De l'avenir qu'il nous prépare ;

[1] Voyez le Dictionnaire de Bomare, à l'art. *Mancenilier.*
[2] Les fruits du mancenilier sont un poison.

Que de desirs où notre cœur s'égare
S'accomplissent à notre dam !

VI.

LE JUGEMENT DE MINOS.

HÉRACLITE et Démocrite
Au tribunal de Minos
Faisaient valoir à l'envi leur mérite,
L'un de pleurer sur l'humaine conduite,
L'autre d'en rire à tout propos.
Le juge avait l'ame incertaine,
Et ne savait comment donner à l'un
Le prix sur l'autre. Une ombre du commun
Prit la parole et le tira de peine.
Seigneur Minos, dit-elle, ces gens-ci
Par leur babil vous embrouillent la tête;
Mais valent-ils que pour eux on s'arrête ?
A moi tout seul je les vaux, Dieu merci.
J'ai tout le temps de ma vie
Réuni sans le savoir
Leur double philosophie.
Gai le matin, triste le soir,
Je voyais tout selon ma fantaisie
Tantôt en blanc, tantôt en noir ;
Ainsi je puis tenir école
De la doctrine de tous deux,

Et vous devez sur ma parole
Me laisser passer avant eux.
Je le veux, dit Minos, prends la première place;
Je les range à ta suite et les mets sous ta loi :
Je veux qu'ils apprennent de toi
A dépouiller une vaine grimace.

Tous objets ont double face ;
Ne rien voir qu'avec humeur
Ou qu'avec un ris moqueur
Est moins vertu que faiblesse ;
Ne prenons pas pour sagesse
Les vices de notre cœur.

VII.

LA PERDRIX ET SES PETITS.[1]

TAISEZ-VOUS, disait la perdrix
Un jour d'orage à ses petits
Qui jabotaient murmurant de la pluie.
Voulez-vous dans votre folie
Régler le temps qu'il doit faire ici-bas ?
Et l'ordonnateur des climats
Sait-il donc moins que vous, présomptueuse race,

[1] La moralité de cette fable est empruntée d'un conte de M. Kleist, intitulé Ariste, dont la première invention appartient à M. Gellert, selon la remarque de M. Kleist.

Ce qu'il faut, ce qu'il ne faut pas ?
Evitez le fusil, le panneau, la tirasse,
Voilà votre important devoir ;
Remplissez-le, et laissez pleuvoir :
Songez même que c'est pour votre bien peut-être
Qu'il pleut ainsi du matin jusqu'au soir.
Disant ces mots, la perdrix voit paraître
Un chien couchant qui marche à pas de loup.
Partons, dit-elle, et prévenons le coup.
Elle part, on la suit ; la compagnie entière
S'élève en l'air : et dans le même instant
Certain cliquetis qu'on entend
Fait frissonner la pauvre mère ;
C'est un fusil qui se détend.
Mais par bonheur, la poudre meurtrière
Etait humide, et le feu n'y prit point.
Cet incident arriva bien à point
Pour le salut de la famille ailée,
Qui rendant grace à Dieu d'être mouillée
Reconnut qu'il ne faut se dépiter de rien ;
Que rien n'est stable dans la vie,
Et que ce qui nous contrarie
Prépare souvent notre bien.

VIII.

LA TOUR QUARRÉE.

ÇA, disait un vieillard assis sur le gazon ;
Mon fils, parlons un peu raison.
D'ici là-bas nous comptons une lieue :
Dis-moi, que crois-tu voir au bout de l'horizon ? —
Je vois, mon père, une tour ronde et bleue. —
Non, mon ami, non ce n'est pas cela.
Cette tour que nous voyons là,
Tiens, mon enfant, elle est blanche et quarrée ;
Je t'en réponds, la chose est avérée.
Et là-dessus le bonhomme étala
Tout son savoir au fait de la lumière :
Démontrant par bel argument,
Qu'en vertu de l'éloignement
Les objets à notre visière
N'arrivent qu'imparfaitement ;
Il expliqua le pourquoi, le comment,
Approfondit la matière à merveille,
Et son fils eut assurément
Un bon traité d'optique dans l'oreille,
Mais rien n'en vint à son entendement ;
Et je ne crois pas qu'on l'en blâme.
Ce n'est pas le raisonnement
Qui porte le vrai dans notre ame ;

Il y faut un autre instrument.
L'enfant ne crut aucunement
A la paternelle éloquence;
Mais se promenant un beau jour,
Il fut jusques à cette tour,
La vit de près, en fit le tour,
Et reconnut alors, sans conséquence,
En revenant à la maison,
Que son père avait eu raison.

Autorité, tradition, science,
Près de nous en mainte occurrence
Sont en défaut.
Or quel est donc le maître qu'il nous faut?
L'expérience.

IX.

LE BÉLIER PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.[1]

CERTAIN bélier d'humeur farouche et fière
Par une abeille fut piqué.
Son orgueil en fut fort choqué.
Droit au logis de l'ouvrière
Avec fureur il s'avança,
Et tout d'abord il l'enfonça,
Heurtant la tête la première,
Comme on sait que c'est la manière
De ces messieurs ; il renversa
Cire et gâteaux, la ruche entière.
L'essaim dans l'air se dispersa ;
Mais en partant chaque abeille laissa
Cuisante ampoule au nez du sire.
Il en souffrit un vrai martire,
Et reconnut à ses dépens
Que l'on n'a pas grande cervelle,
Quand pour une mince querelle
On s'en va choquer tant de gens.

[1] Abstémius, fab. 38.

X.

LE FOULON ET LE CHARBONNIER.[1]

JADIS un Grec, foulon de son métier,
S'en fut loger avec un charbonnier.
C'était pour lui mauvaise compagnie.
Au bout d'un temps il aperçut
La blancheur de ses draps ternie;
Et sa sottise fut punie
Par le dommage qu'il reçut.
Sa boutique devint déserte,
Ses draps perdirent leur renom,
Et le pauvre homme apprit par cette perte
Avec quels soins il faut choisir un compagnon.

Vous jeunes gens bien nés, que la nature
Doua d'une ame blanche et pure,
Fuyez l'approche du charbon.

1 Ésope, Laur. Valle.

XI.

L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.[1]

L'ARAIGNÉE avait du dépit,
C'était contre dame hirondelle ;
Et le sujet de la querelle
N'était vraiment pas trop petit.
Car l'oiseau dans son vol rapide
Dévastait tous les environs,
Enlevant tous les moucherons
Dont la pauvre aragne est avide ;
La toile restait toujours vide
Et l'insecte toujours à jeun.
Ce grief est assez solide ;
Et pour moi je n'en sache aucun
Qui fonde mieux l'état de guerre.
Mais comment s'y prendre et que faire
Quand par un caprice du sort
On se trouve en semblable affaire
Avec un ennemi trop fort ? —
Plier bagage tout d'abord,
Quitter la place, et, sage en sa rancune,
Aller ailleurs chercher fortune,
Me semble à moi le parti le plus sûr.
Mais, dira-t-on, il est bien dur

[1] Ésope. Abstemius, fab. 4.

De ne point venger son injure ;
N'est-ce pas le droit de nature ?
Et n'est-ce pas aussi la loi d'honneur ? — Fort-bien ;
Vous voulez guerroyer pour r'avoir votre bien ,
Vous en avez le droit, le courage et l'envie ;
Mais en avez-vous le moyen ?
Voilà le point ; car dans la vie
Il faut régler ses mouvements
Sur ses moyens, non sur ses sentiments :
Tout autre systême est folie.
J'aurais donné cette leçon
A la pétulante araignée.
Elle s'y prit d'autre façon,
Et n'en devint que plus infortunée.
Elle conçut le beau projet
D'aller étendre son filet
Jusques dans l'air où l'oiseau caracolle.
D'un guet-à-pan aussi frivole
On prévoit aisément l'effet :
Il arriva que l'hirondelle
Balaya le tout d'un coup d'aile,
L'araignée avec son lacet.

XII.

LA FOURMI ET L'ABEILLE.

L'ABEILLE voyant un matin
Dame fourmi regagner sa cellule,
Le dos courbé sous le butin
Dont elle allait grossir son magasin,
La trouvait sotte et ridicule.
Quoi ! dit-elle, amasser du bien pour l'enfouir !
Accumuler sans cesse et jamais ne jouir !
Quelle infamie ! En vérité, ma chère,
On vous méprise ; on devrait vous haïr.
L'autre reprit : Je vis en ménagère ;
Et de quel droit s'avise-t-on
De prendre avec moi le haut ton
Pour blâmer mon économie ?
Fais-je tort à quelqu'un ? — A quelqu'un ? non, ma mie,
Répliqua l'insecte ouvrier ;
Vous ne prenez rien que je sache
A personne en particulier ;
Mais vous volez le monde entier
En resserrant dans votre cache
Les biens qui doivent circuler.

Triste fureur d'accumuler,
Reconnaissez votre injustice ;

Sachez que jamais l'avarice
Ne loge avec la probité ;
Tout avare est voleur de la société.

XIII.

L'ÉCUREUIL ET L'ÉLÉPHANT.

Sur le sommet d'un orme antique
Un écureuil était posté :
Non pas posté, car selon sa pratique
Un seul instant il n'était arrêté ;
S'élançant comme un frénétique
Du haut en bas, et puis du bas en haut,
Puis de côté faisant le saut ;
Bref on eût dit qu'en ses veines
La nature au lieu de sang
Avait mis du vif-argent.
Un éléphant qui passait dans ces plaines,
Au pied de ce même arbre arrive d'un pas lent.
Oh ! lui dit l'écureuil, quelle allure, compère !
Que je te plains, et que le sort
En te formant si puissant et si fort
T'a bâti d'étrange manière !
J'aimerais autant être pierre.
Regarde-moi ; vois le joli métier
Que je fais tout le jour entier.
Je te permets de me porter envie,

Je vis plus en quatre soleils
Qu'en quatre ans ne font tes pareils;
Car le mouvement, c'est la vie.
Ami, dit l'éléphant, chacun vit à son goût;
Le mien est d'agir peu, de réfléchir beaucoup;
Et je ruminais à ce coup
Un vieux dicton que je tiens de mon père,
Et que lui-même avait appris des siens :
C'est qu'il vaut mieux, soit dit sans vous déplaire,
Passer son temps à ne rien faire,
Qu'à suer pour faire des riens.

Melius est nihil agere, quàm agere nihil.
PLIN. Epist.

XIV.

LA VEUVE ET SA SERVANTE.[1]

UNE veuve déja sur l'âge
(Même on dit qu'elle grisonnait)
Pensait encore au mariage,
Et trouvait un mari bien fait, discret et sage,
Qui de tout point lui convenait.
Un petit rien la retenait;
Ce rien c'était un peu de honte
Et la peur des mauvais discours.

[1] Cette fable est tirée du recueil de celles de MM. Hagedorn et Kellert.

Sa servante lui dit : Madame, au bout du compte
On en parlera . . . quinze jours ;
Quinze!... tout au plus huit. Mariez-vous toujours,
Et dès le lendemain quelque histoire nouvelle
Fera peut-être oublier celle-ci ;
Il n'y faut qu'une bagatelle.
Tenez, je gage, ajouta-t-elle,
Qu'il n'y faudra que l'âne que voici ;
Oui, madame, je le parie
Qu'avec tant soit peu d'industrie
Cet âne et moi mettrons ordre à ceci.
Sur ce propos la veuve se marie,
Et va loger chez son mari.
Le lendemain matin toute la ville
Vient assiéger le nuptial asile
Pour y faire charivari.
Ils attendaient qu'on ouvrît la fenêtre
Des deux époux ; lorsque l'on vit paraître
Un âne vert. Chacun courut à lui ;
Adieu la noce et le charivari;
L'âne tout seul occupa l'assemblée.
Que la nature est riche et variée!
Dit un penseur ; le superbe animal !
Oui, mais si c'était un cheval,
Dit un voisin, ce serait mieux encore.
Qu'importe cheval ou pécore,
Reprit le docteur tout ému ?
Ma foi vous n'y connaissez goutte.

Un âne vert ! qui l'aurait jamais cru ?
D'où diable sera-t-il venu ?
D'où ?... du pays ... des ânes verts sans doute.
Oui, du Cap-Vert; moi j'en ai fait la route,
S'écrie alors un vieux barbier,
Car j'ai couru le monde entier ;
Ces ânes-là naissent à Babylone :
Vous voyez bien comme il est vert;
Avec le temps cela se perd ;
Cet animal-là mourra jaune
Comme les feuilles à l'hiver.
Eh mon dieu, dit alors une vieille matrone,
Le voilà donc cet animal maudit !
Tenez, j'en ai rêvé toute la nuit ;
C'est un sorcier, mes enfants, je vous jure,
Un esprit de mauvais augure :
Je me souviens qu'étant jeune à Paris
Des souris blanches y parurent;
Eh bien ! voyez, mon père et ma tante en moururent.
Il fallait brûler les souris,
Interrompit une commère ;
Mais à Paris on a la tête si légère ....
Depuis qu'ils ont de ces chats bleus
Que l'on appelle des chartreux,
Vous voyez comme va le monde ;
Que le juste ciel les confonde !
Des chats chartreux !.. comment veut-on avoir la paix ?
Ainsi jasait cette troupe badaude ;

Et cependant notre âne d'émeraude
Faisait chemin, et tous couraient après.
Il ne vint en tête à personne
Que quelqu'un l'avait peint exprès ;
Et quand on eût consulté la sorbonne
Elle eût aussi, Dieu me pardonne,
Cherché la cause et prédit les effets
Sans jamais éclaircir les faits.
Qu'arriva-t-il enfin de cet esclandre ?
Il est aisé de le comprendre.
La ville s'occupa de l'âne singulier
Pendant le cours d'une semaine ;
Et puis au bout de la huitaine
Vint un pendu qui le fit oublier.
Quant à la timide épousée
On n'en parla pas un seul jour,
Et de sa servante rusée
On ne soupçonna pas le tour.

XV.

LE BON MINISTRE.[1]

Un bon ministre est un trésor.
Quand je dis bon, je dis un homme
Bienfaisant, juste et courageux encor.
Celui qui dit à l'oppresseur de Rome,
Ferme ta liste et lève-toi, bourreau;
Celui-là partout on le nomme
Avec éloge, et la nuit du tombeau
N'a pu ternir l'éclat d'un trait si beau.
A ce propos je me rappelle
Un trait chinois que j'aime bien autant.
J'en vais faire un récit fidelle
Et ne veux l'orner nullement;
La vertu me semble assez belle
Pour la montrer sans ornement.

Certain monarque de la Chine
Avait un coursier favori.
On peut juger comme il était nourri
Et dorlotté; la bête chevaline
Mangeait à des rateliers d'or,
Buvait dans de la porcelaine,
Couchait sur de la marjolaine,

1 Duhalde, Hist. de la Chine.

Et son licou valait seul un trésor.
Toutefois il mourut au printemps de sa vie
Ce beau cheval si bien soigné ;
L'empereur en fut indigné,
Et s'en prenant dans sa furie
Au gouverneur de l'écurie,
Il s'en allait lui donner le trépas.
Un Colao lui retenant le bras :
Seigneur, dit-il, observez la justice
Et souvenez-vous de la loi ;
Tout criminel doit apprendre pourquoi
On va le livrer au supplice.
Eh bien ! dit l'empereur, que la loi s'accomplisse ;
Instruis ce malheureux, je m'en rapporte à toi.
Apprends, dit alors le ministre,
Pour quels crimes tu dois périr ;
Je vais t'en montrer le registre.
D'abord, celui d'avoir laissé mourir
Un beau cheval ; c'est quelque chose :
Mais voici plus ; et c'est d'être la cause
Du désespoir, de la fureur
Qui troublent la raison d'un illustre empereur ;
Enfin ton plus énorme crime
C'est d'exposer ton maître au mépris légitime
De son pays, de l'univers entier
Qui, révolté de ton supplice injuste,
Au lieu d'un souverain auguste
Ne verra plus en lui qu'un tyran meurtrier.

Tel fut le discours mémorable
De ce mandarin vénérable.
On peut juger de son effet :
L'innocent eut sa grace ; et le roi stupéfait
Par ce trait d'une noble audace,
Sentit percer la vérité
Jusques sous la triple cuirasse
De la despotique fierté.

Dans les lieux où le despotisme
Tient sous le joug les esprits abattus,
Si l'on rencontre des vertus
Elles vont jusqu'à l'héroïsme.
Ainsi, s'élançant des canaux
Où le caprice l'a gênée,
L'onde offre à la vue étonnée
Des miracles toujours nouveaux.
Quant à moi j'aime mieux de nos simples ruisseaux
La course libre et fortunée :
J'en trouve l'aspect plus riant;
Mais l'autre mode est celle d'Orient.
Laissons chacun suivre la sienne,
Et finissons ce conte en répétant encor :
(Car il est bon qu'on s'en souvienne)
Un bon ministre est un trésor.

XVI.

LE LIÉVRE PRIS ET LE MOINEAU.[1]

JEANNOT le lièvre était pris au panneau ;
Le malheureux en souffrait le martire :
Ce n'était pas matière à rire
Pour les passants ; mais un moineau
Mauvais cœur et mauvaise tête
Se moqua de la pauvre bète.
Il n'eut pas longtemps le loisir
De goûter ce vilain plaisir.
Qui peut savoir le sort que le ciel lui destine ?
Un vautour aperçut le goguenard pierrot,
Fondit dessus, l'enleva comme un sot
Et le porta dans sa cuisine.
Fortune, voilà de tes jeux !

La Fortune est, dit-on, aveugle : je le veux ;
Mais en ce cas pourtant, j'opine
Que Justice n'eût pas fait mieux.
Ne raillons point les malheureux.

[1] Ésope. Benserade, fab. 192.

XVII.

LE SANGLIER QUI AIGUISE SES DÉFENSES.[1]

Un sanglier des plus puissants
Sur le tronc d'un vieux chêne aiguisait ses défenses
Et ses petits autour de lui paissants,
Voyant ces apprêts menaçants,
Lui demandaient quelles offenses
Avaient excité son courroux.
Moi, dit le père d'un air doux,
Je n'ai querelle ni colère ;
Mais, mes enfants, apprenez tous
Que mes armes ne vaudraient guère
Si j'attendais pour me les aiguiser
La nécessité d'en user.

1 Esope. Benserade, fab. 158.

XVIII.

LE LOUP ET LES MATINS.[1]

Deux mâtins gardaient un troupeau :
Ils le gardaient d'un tel courage,
Que le moindre petit agneau
Pouvait sans crainte errer au pâturage ;
Le loup n'osait pas y toucher,
N'osait pas même en approcher.
Comme il guettait caché dans les broussailles,
Du coin de l'œil il aperçut nos chiens
Qui se battaient. Bon, dit-il, les gardiens
Sont en défaut : les bêlantes canailles
Vont me la payer cette fois ;
Et tout d'un temps sortant du bois,
A découvert dans la plaine il se montre.
Moutons de fuir, et même le berger ;
Mais les mâtins en ce commun danger
Font la paix, vont à la rencontre
De l'agresseur et le mènent battant :
Lui prouvant à bons coups de dent
Que c'est souvent une entreprise vaine
Et dangereuse, aussi bien que vilaine,
De se jeter sur ses voisins

[1] Esope. Benserade, fab. 76.

Quand on les voit troublés de débats intestins.

Le péril réunit ceux que l'humeur divise.
Voyez Pyrrhus attaquant les Romains;
Le peuple et le sénat étaient toujours aux mains;
Le loup paraît, on se ravise;
Plus de haine, plus de débat:
On se raccommode au combat.

XIX.

LES DEUX GRENOUILLES.[1]

DANS un temps où la sécheresse
Avait tari toutes les eaux,
Deux grenouilles à sec dans le sein des roseaux
Tenaient conseil sur leur détresse.
Le résultat fut de se détacher
De leur patrie, et de chercher
Quelqu'autre asile où l'on pût boire.
Assez près de leur territoire
Un puits se présente à leurs yeux.
Bon, dit la plus jeune des deux,
Voici ce qu'il nous faut, ma mère;
Sautons là-bas, nous allons nous refaire
De la langueur qui nous fit tant pâtir.

[1] Esope.

L'autre reprit : Non non, ma chère,
Nous pourrions nous en repentir;
Car, comment remonter à terre
Si le puits venait à tarir?

N'entrons jamais en nulle affaire
Sans bien savoir par où nous en pourrons sortir.

XX.

LE BÉLIER ET LE TAUREAU.[1]

Autrefois naquit un bélier
Si vigoureux, que nul de son espèce
N'osait l'attendre en combat singulier.
Enorgueilli de sa prouesse,
Il fut assez fou du cerveau
Pour s'en aller provoquer un taureau,
Le plus puissant qui fût dans la vallée.
Le paladin à corne virolée
Se piète, prend du champ, s'élance avec effort
Droit au front de son adversaire.
Mais le rempart était trop fort,
Et le champion téméraire
Culbuté, mesurant la terre
Avec son dos, et presque mort,

[1] Abstemius, fab. 79.

Reconnut qu'il avait eu tort
De s'aventurer de la sorte,
Et que l'orgueil qui nous transporte
Jusqu'à nous faire batailler
Avec gens de trempe trop forte,
Est un bien mauvais conseiller.

XXI.

LES OISEAUX, LES QUADRUPÈDES ET LA CHAUVE-SOURIS.[1]

La république des oiseaux
Faisait la guerre au peuple quadrupède.
Tous avaient part aux périls, aux travaux :
D'un côté, depuis les moineaux
Jusqu'à l'oiseau qui porta Ganimède ;
Et d'autre part, lions, tigres, taureaux
Ne dédaignaient la petite aide
Du moindre rat, des plus vils animaux :
Car tout fait nombre et tout sert aux héros.
Les deux partis eurent succès égaux ;
Tantôt c'est l'un qui fuit, tantôt l'autre qui cède ;
Et comme il arrive souvent,
Tous deux après maintes batailles
Se trouvaient comme auparavant ;

[1] Voyez Rimicius et l'Anonyme.

Hors que nombre de funérailles
Eminçaient l'un et l'autre camp.
Un animal tout seul dans la crise commune
Sut fixer pour lui la fortune;
Ce fut dame chauve-souris,
A la victoire uniquement fidèle,
Et tour à tour traîtresse aux deux partis :
Poursuivant les fuyards, tantôt à tire d'aile
Quand les soldats de terre étaient menés battant;
Tantôt à quatre pieds trottant
Dans la phalange souriquoise,
Quand les oiseaux avaient du dessous. La matoise
Joua ce jeu tant que l'on se battit;
Mais à la fin la paix se fit,
Et la paix faite on vécut comme frères.
Causant ensemble tous les jours,
Surtout des campagnes dernières,
On n'en contait que des misères,
Mais on y revenait toujours.
Dame chauve-souris perdit à ces discours.
En rappelant ses aventures
On découvrit ses impostures;
Quadrupèdes, oiseaux, la prirent en horreur
Et l'exclurent avec aigreur.
C'est depuis lors que l'infâme transfuge,
Claquemurée en son réduit,
Vit seule en ce triste refuge
Et n'ose en sortir que la nuit.

Esope Français que j'admire,
Permets-moi de te contredire
En t'admirant ; mais je tiendrai
Toujours pour principe sacré,
Que c'est une odieuse intrigue,
Et qui ne peut que nuire aux gens,
D'aller disant, *selon les temps*,
Vive le roi, vive la ligue !

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

LES DEUX VAISSEAUX.[1]

Un monarque était père. Être père, être roi,
Cette charge n'est pas petite ;
Et ces deux emplois, selon moi,
Exercent bien qui s'en acquitte.
Notre sultan remplissait tous les deux
Avec honneur, étant plein de lumières,
Bien instruit sur toutes matières,
Et qui plus est, bon, sage et vertueux.
Heureux et quatre fois heureux
Les sujets d'un tel roi, les enfants d'un tel père !
Il profitait de toute occasion
Pour instruire son fils au grand art d'être maître ;
Souvent même il les faisait naître
Par quelqu'heureuse allusion.
Un jour étant à la fenêtre
De leur palais qui donnait sur la mer,
Ils virent deux vaisseaux, l'un prompt comme l'éclair,
Manœuvrant bien et voguant à son aise

[1] Hist. de la Chine.

Avec succès et sûreté :
L'autre par un courant porté
Vers les écueils d'une falaise,
Et par les flots en tout sens agité.
Il y périt ; et le roi pédagogue
Dit à son fils en forme d'apologue :
Ce spectacle nous avertit
Du sort commun de tout navire ;
Car c'est l'eau qui les porte et qui les engloutit,
Selon qu'ils savent se conduire.

Mettons le peuple à la place de l'eau,
Et le monarque à celle du vaisseau ;
Voilà le sort de tout empire.

II.

LE MANDARIN DISGRACIÉ.[1]

Un mandarin gouvernait sa province
Avec succès; il était adoré.
Un favori qui gouvernait le prince,
Etant l'ennemi déclaré
Du mandarin, le noircit à son gré
Auprès du maître, en son absence;
Et le perdit, malgré son innocence.
Plus d'une fois, dit-on, le cas est arrivé
En mainte cour; aussi notre homme sage
N'en fut ni surpris ni chagrin.
Tout doucement il revint à Pékin :
Il y devait, selon l'usage,
A l'empereur présenter son journal.
Il s'approche du tribunal;
Et là, d'un ton courageux et modeste,
Quand il eut donné son cahier :
Seigneur, dit-il, il manque à ce papier
Le détail d'un trouble funeste
Dont vous devez être averti,
Et qui, lorsque je suis parti,
Violemment agitait la contrée.

[1] Hist. de la Chine. Romans Chinois, tom. 4, pag. 176.

Voici le fait. Dans la plus révérée
Des pagodes de ce canton,
Un animal impur, malfaisant et glouton,
Un rat a su se procurer l'entrée ;
Il y souillait la majesté du dieu,
Il troublait tout dans le saint lieu ;
Les prêtres en leurs exercices,
Et le peuple en ses sacrifices.
Comment faire pourtant ? le chasser par le feu,
On eût risqué de brûler la pagode :
Vouloir le noyer, la méthode
N'aurait pas valu mieux. L'humidité de l'eau
Eût gâté ce vernis si beau,
Parure des objets que le culte consacre ;
Et, pourrissant le simulacre,
Eût avili le dieu dans l'idole adoré.
Ainsi, monarque révéré,
Lorsque du cœur de son auguste maître
Un vil faquin s'est emparé,
Comment en déloger le traître ?
Il peut troubler tout à son gré.
A ses forfaits personne ne s'oppose :
Le peuple gémit, mais il n'ose
Se délivrer du scélérat,
Et le respect du dieu fait ménager le rat
Qui vexe le public et ronge la statue ;
Il faut que le dieu s'évertue
Pour écarter un tel danger.

Oui, c'est à lui de s'en charger,
Repartit aussitôt le prince ;
Et bientôt à sa voix vous verrez déloger
Le rat qui trouble la province :
Retournez-y, je vous rends votre emploi ;
Et pour jamais j'exile loin de moi
Le favori qui trompa ma faiblesse.
Ne craignez rien : la vérité ne blesse
Que l'oreille d'un mauvais roi.

III.

LE CHIEN BATTU.

On sait que les gens de campagne
Se servent de mâtins pour garder leurs maisons.
Un fermier en prit un, et sa jeune compagne
Prit un galant; chacun a ses raisons.
Le dogue à peine installé dans sa place,
Vint un voleur le même soir :
Le chien dormait; le voleur passe.
Mais le possesseur du manoir
Ne dormait pas, et d'une arquebusade
Tirée en l'air, seulement pour la peur,
Il mit en fuite le voleur.
Puis à César il vint donner l'aubade
Pour le styler au métier de gardien.

Toute éducation de chien
Commence par la bastonnade.
Le lendemain le fermier s'absenta,
Et le galant en profita :
Il l'espérait du moins ; mais le bon sentinelle
En vrai César se comporta,
Et le força d'enfiler la venelle.
La fermière en eut grand regret,
Et rossa l'aboyeur pour le rendre discret.
Ainsi le serviteur novice
Apprit à ses frais et dépens,
Qu'il n'est pas sûr toujours qu'on réussisse
Avec du zèle et des talents ;
Il faut encor s'asservir au caprice,
Suivant les goûts, les humeurs et les temps.

Ne nous mettons point en service.

IV.

LE PÈRE ET LE FILS.

Certain jeune homme était moqueur.
Son père l'en grondait ; c'était un homme sage
Qui savait son monde par cœur.
Mon enfant, disait-il, avec ton bavardage
Tu te feras un monde d'ennemis.
L'adolescent goûtait peu cet avis,
Et ne pouvait se mettre dans la tête
Qu'avec un petit trait malin
On pût offenser son prochain,
Quand d'ailleurs on était honnête
En procédés, et même bienfaisant.
Qu'on haïsse le médisant
On a raison, puisqu'il veut nuire ;
Mais n'est-il pas permis de rire?
Et la pointe d'un trait plaisant,
Pointe si légère et si fine,
Serait-elle une arme assassine
Dont l'atteinte portât au cœur?
Ainsi raisonnait le moqueur ;
Ainsi raisonneront bien d'autres à son âge.
Faisons-leur voir comment un père sage
Sut lui montrer qu'il avait tort.
Il le prit par la main, le mena sur le bord

D'un puits profond; et là, prenant des pierres,
Il met les grosses à l'écart,
Et jette en bas les plus légères
Qui tombent au fond du puisart
Tout doucement, et sans laisser la trace
De leur chûte au travers de l'eau,
Ridant à peine en passant la surface.
Vois, dit alors le père au jouvenceau,
Vois tomber ces petites pierres,
Et prends d'elles une leçon;
Toutes minces, toutes légères,
Elles arrivent jusqu'au fond
Sans bruit et sans qu'il y paraisse.
Ton allure, mon fils, est de la même espèce;
Car c'est ainsi que les traits du moqueur
Atteignent jusqu'au fond du cœur.

V.

LA GUENON ET SES PETITS.

Le singe, dit-on, nous ressemble.
Il marche droit et lève au ciel les yeux :
C'est quelque chose ; mais il semble
Qu'au moral on trouve encor mieux.
Il est adroit et vicieux ;
Voilà-t-il pas tout l'homme ensemble ?
Sa femelle a le même lot ;
Car la guenon ainsi que le magot
Va s'égalant à notre espèce humaine,
Et tout au mieux en a pris les défauts,
Comme on va voir dans un propos
Que j'ai tiré d'une chronique ancienne,
En y changeant à mon gré quelques mots.

Une guenon avait eu deux jumeaux.
De l'un elle était idolâtre,
Et pour l'autre elle était marâtre.
Tout se donnait au favori ;
L'autre n'avait pour nourriture
Que quelque vieille écorce dure,
Ou quelque mauvais fruit pourri.

[1] Esope, fab. 271. Avien. fab. 35.

Et toutefois, ce mal nourri
Profita bien plus que son frère
Qui toujours migeoté, dorloté par la mère,
Et toujours porté dans ses bras,
A quatre mois ne pouvait faire un pas.
Un beau jour des chasseurs arrivent,
Découvrent au milieu des champs
Notre famille, et la poursuivent.
Le malvoulu prend les devants,
Gagne le bois, et grimpant d'une haleine
Sur un palmier agité par les vents,
Y fait la moue aux poursuivants.
La mère eut bien une autre peine;
Elle tenait dans ses bras son bijou.
Cela fut bon en traversant la plaine;
Mais arrivant au bois, le sapajou
L'embarrassait. Cependant le temps presse,
La chasse arrive, et la détresse
Est à son comble. Un superbe acajou
Offre l'asile nécessaire
A la guenon; mais comment faire
Pour y monter sans lâcher son petit?
Dessus son dos notre guenon le mit
Deçà, delà; puis tente l'escalade
Qui pour elle en plein réussit;
Mais son enfant gâté, peureux, faible et maussade,
Ne sachant pas se cramponner,
Se vit bientôt désarçonner

Par les élans de la grimpade;
Au pied de l'arbre il tomba comme un sot,
Et les chasseurs saisirent le marmot.

Ainsi par fois on voit punie
Cette absurde et sotte manie
Qui, souillant la paternité,
La fait pencher d'un seul côté
Par une injuste préférence.
L'enfant chéri devient enfant gâté;
Il n'apprend rien, et l'ignorance,
La paresse et la vanité,
Vils corrupteurs de son enfance,
Le laissent bientôt sans défense
Au milieu des écueils de la société.

VI.

LE SOT ET LE SAGE.

Un sot était en voyage.
Il fit rencontre d'un sage
Assis au bord d'un torrent.
Le sot se met en posture
De traverser le courant.
L'autre par la main le prend,
Et lui dit que l'aventure
Serait d'un péril trop grand;
Ajoutant avec prudence,
Qu'il faut avoir patience,
Et laisser écouler l'eau
Dont quelque neige fondue
Par une subite crue
Vient de grossir le ruisseau.
Grand merci, dit l'imbécille;
Et par l'avis dégoûté
Il s'en va d'autre côté.
Il marche vers une ville
Qu'entoure avec majesté
Un fleuve large et tranquille.
Là, notre sot arrêté :
Attendons, dit-il, que l'onde
Ait achevé de couler;

Laissons ce fleuve rouler
Jusqu'à la fin de sa ronde;
Demeurons jusqu'à demain.
Il s'asseoit, il se promène,
Reste un jour, une semaine;
Mais le fleuve est toujours plein,
Et jusqu'à la fin du monde
Il conservera son onde
Si le ciel n'y met la main.

Cette image mensongère,
Selon moi, peint assez bien
L'allure de toute affaire.
Le sot ne discernant rien
Ne connaît qu'une manière;
Le sage a plus d'un moyen;
Il poursuit ou délibère
Selon qu'exige le cas;
Et son œil ne confond pas
Le torrent et la rivière.

Rusticus expectat dùm defluat amnis; at ille
Labitur et labetur in omne volubilis ævum.

HORAT. epist. 2, lib. j.

VII.

LA FILLE ORGUEILLEUSE.

Discours sensés n'ont guère d'efficace
Contre un penchant qui prend sa source au cœur ;
Il est de feu, la raison est de glace;
Jugez lequel sera vainqueur.
Le temps tout seul amène la sagesse.
Le hasard quelquefois aussi
Sert à corriger la jeunesse;
Et je vais raconter ici
Un trait de la dernière espèce.

Une fille avait de l'orgueil.
Elle était belle et bien tournée ;
On la louait, et c'est un grand écueil.
Sa mère toute la journée
Lui présageait la triste destinée
D'un caractère trop hautain ;
Elle y perdait tout son latin.
Le mal paraissait sans remède;
Mais le hasard vint à son aide.
Nous l'avons dit : c'est un grand médecin.
Un beau jour la fille et la mère
Furent à pied par leur jardin,
Voir une foire au village voisin ;

Elles avaient cent pas à faire,
Cent tout au plus; mais le chemin
Etait si plein que ce fut une affaire.
Pour avancer deux pas on en reculait vingt.
Qu'on s'imagine quelle peine,
D'autant que la fille hautaine,
En sa parure aussi sotte que vaine
N'avait eu garde d'oublier
L'étalage d'un grand panier.
Rangez-vous donc, s'écriait-elle;
Et personne ne se rangeait.
Voyez-vous pas mon panier, ma dentelle?
Rangez-vous donc.... Personne ne bougeait;
Et l'orgueilleuse en enrageait.
Ce fut bien pis, quand son impertinence
A coups de coude osa se faire jour;
Les paysans la gourment d'importance
Et la malmènent à leur tour.
Elle en pleura la pauvre demoiselle;
Personne n'eut pitié de ses beaux yeux.
On aime à voir pleurer les orgueilleux.
La mère alors : Tu vois, dit-elle,
Du monde où tu dois vivre une image fidelle;
Tu la vois, ma fille, en ces lieux.
Ce chemin, c'est la vie humaine;
L'amour propre, c'est ton panier;
Plus il s'étale, et plus tous ceux qu'il gêne
Se plaisent à l'humilier;

On est repoussé par la haine,
Et l'on arrive le dernier.

VIII.

LE FOU DU ROI.

Un monarque du temps passé
Avait un fou; c'était la mode.
Nos rois n'ont plus cette méthode :
Est-ce mieux fait? par ma foi je ne sai;
Je serais bien embarrassé
S'il me fallait résoudre ce problême.
Les courtisans ne pensaient pas de même;
Le fou leur était odieux;
Il dérangeait tout leur systême,
Les connaissait, les démêlait au mieux,
Car le drôle avait de bons yeux;
Bon bec aussi, la langue bien pendue,
Sans peur de rien, et toute honte bue.
Tels animaux sont dangereux.
Et puis, il amusait le prince;
Il obtenait par-ci par-là
Quelque petit bienfait; c'était toujours cela.
La faveur même la plus mince
Fait ombrage en ce pays-là.
Le fou vint à mourir : grand sujet d'allégresse;
Et tout d'un temps on va trouver le roi.

Sire, dit-on, supprimez un emploi
Qui vous avilit et nous blesse.
Le supprimer, dit le prince; eh ! pourquoi?
Qu'y peut-on trouver à redire?
J'y trouve moi plus d'une utilité.
Ce pauvre fou me faisait rire,
Et cela doit être compté;
Mais il avait une autre qualité
Que doit chérir tout mon empire :
Il me disait la vérité
Que les sages n'osent me dire.

IX.

LES DEUX SCEPTRES.

Un bon vieux roi se sentant décliner,
Voulut résigner la couronne
A son fils déja grand et d'âge à gouverner.
Oui, dit-il, je te la donne,
Mais je veux t'examiner
Sur un point capital d'où dépendra ta gloire.
Voici deux sceptres d'ivoire
D'inégale longueur, mais où, comme tu vois,
S'attache et pend un même poids.
Prends et soulève en ma présence
De ces deux sceptres le plus court.
Le prince l'enleva, mais il le trouva lourd.

Ce sceptre-là, dit-il, pèse plus qu'on ne pense.
Le roi sourit, et dit : Mon enfant, c'est le mien ;
Je l'ai porté jadis avec aisance ;
Voyons l'autre à présent. Le jeune homme s'avance,
Travaille, sue, et n'aboutit à rien.
Lors le roi : C'est assez, dit-il ; je savais bien
Que le levier trop long rend le poids trop immense.
Souviens-toi, mon enfant, de cette expérience
Dont voici la moralité.
S'agrandir c'est se détruire ;
Plus on étend un empire,
Plus les lois, l'autorité
Y perdent d'activité.
J'ai toujours refusé d'étendre ma frontière ;
Le sceptre aurait été trop pesant pour mon bras.
Imite-moi, mon fils : notre gloire n'est pas
D'acquérir plus ou moins de terre ;
Mais de bien régir nos états.

X.

LA CHÈVRE ET LE LOUP.

Un jour d'hiver, trottant dessus la neige
Deux animaux tombèrent dans un piége,
Et côte à côte y passèrent la nuit.
On ne dort guère en pareil lit,
Tous deux y tremblèrent la fièvre :
Fièvre de peur, commune en pareils accidents.
Or l'un d'eux était une chèvre,
L'autre un vieux loup grand découseur de gens.
Partout ailleurs, pour l'animal féroce
Cette rencontre eût fait repas de noce,
Mais la disgrace adoucit bien les mœurs;
Même infortune assortit les humeurs
Comme on le vit en cette affaire.
Le loup devint animal débonnaire,
Et jeûna comme au ramadan,
Plutôt que de mettre la dent
Sur sa compagne de misère.

Ceci revient au vieux dicton,
Malheur est bon à quelque chose;
Et sur ce point voici ma glose :
Le malheur met à l'unisson
L'indigence avec la richesse,

Et la force avec la faiblesse;
Il rend sensible aux maux d'autrui;
Et les loups de l'humaine espèce
Ne s'adoucissent que par lui.

X I.

L'HOMME ET LE BARIL.

Un navigateur fit naufrage.
Il nageait bien, et se sauva,
Non sans péril, jusqu'au rivage;
Mais le pauvre homme n'y trouva
Ni pain ni pâte, ce parage
Etait désert; il y mourut de faim.
Comme il était près de sa fin,
Les flots poussèrent sur la plage
Un baril bien entier. L'affamé le crut plein
Ou de biscuit ou de fromage,
Et s'y traîna dans cet espoir.
Quel fut son chagrin de n'y voir
Que des perles pour tout potage!

Ce récit, dira-t-on, ne nous enseigne rien:
Rien de nouveau; car on sait bien
Que les vrais besoins de la vie
Vont avant ceux de fantaisie.
Oui sans doute, on le sait; l'ordre de nos besoins

Est connu dans la théorie ;
Mais dans la pratique on l'oublie ;
Ce qu'on prise le plus est ce qui vaut le moins.
Par exemple, dans le grand monde
Quel est l'homme le plus fêté ?
Est-ce celui chez qui bon sens abonde
Avec bon cœur et probité?
Voilà le pain, solide nourriture,
Premier besoin de la société ;
Les agréments n'y sont qu'une parure,
Besoin du luxe et de la vanité.
Mais que de têtes mal timbrées
On voit dans le monde enivrées
Des goûts de la frivolité !
Préférons toujours les denrées
De première nécessité.

XII.

LE MÉDECIN QUI A PERDU L'ESPRIT.

Un médecin perdit l'esprit.
Sa famille aussitôt le mit
Dans un de ces tristes asiles,
Prisons sévères, mais utiles,
Où sont enfermés pour jamais
Ceux dont la cervelle blessée
Pourrait troubler l'ordre et la paix
Dans une ville policée.
On y voit gens de tout état,
De toute humeur et de tout âge;
L'un gémit, l'autre se débat,
Un autre rit, un autre enrage.
La plûpart ont de la santé,
Mais non pas tous : un hébété
Peut quelquefois être malade;
Et le docteur en vit plus d'un.
Il les soignait en camarade,
Ordonnant aux uns la panade,
Aux autres l'exercice à jeun,
A quelques-uns la marmelade,
A tous un régime commun
D'eau de poulet, de limonade.
Il ne réussit point trop mal;

Et le souvenir machinal
De son expérience antique
Le conduisit dans sa pratique,
Ensorte qu'il eut des succès
Tantôt bons et tantôt mauvais,
Tout comme un autre, à peu de frais.
L'aventure parut nouvelle;
Elle fit bruit; on fut surpris
De voir des malades guéris
Par un médecin sans cervelle.
Sur quoi quelqu'un dit plaisamment,
Et, selon moi, fort sagement :
Je ne vois rien là qui m'étonne.
Le monde, à parler entre nous,
N'est qu'un vaste hôpital de fous,
Où l'un reçoit et l'autre donne
Avec succès par-ci par-là
Aide et conseil, sans que personne
En soit plus sage pour cela.

XIII.

LE CHEVAL ET SON MAITRE.

Un beau cheval était à vendre;
Bien fait, beaux mouvements, la bouche fraîche et tendre,
Jarrets souples et vigoureux;
Bref sans défaut, sinon d'être ombrageux.
Un amateur en fit l'emplette,
Mais l'amateur était peureux.
Quand à l'aspect d'une brouette
Le beau bayard faisait un saut ou deux,
Notre homme se troublait, s'attachait à la bride;
Le cheval se cabrait, et l'écuyer timide
Recommandait son ame aux cieux.
Il lui vint à l'esprit de couvrir les deux yeux
A son cheval: c'était sans doute
Un beau secret; bayard ne voyant goutte
Allait tout droit. L'homme s'en applaudit;
Ce fut pourtant cela qui le perdit.
Un jour à la chasse du lièvre,
Piquant au fort, faisant le mièvre,
Il se trouva dans des halliers
Semés de trous et de terriers.
Le bucéphale allant à l'aveuglette
Trébucha dans un de ces trous,

Tomba tout plat, et son maître dessous.

Concluons-en que la recette
Du cavalier, est un moyen
Qui fait plus de mal que de bien.
L'ombrageux est moins difficile
A gouverner que l'imbécille ;
Mille exemples en sont garants.
Gouverneurs de chevaux et gouverneurs de gens,
Il est bon de vous en instruire :
Laissez chacun voir clair tout de son mieux ;
Bêtes et gens privés des yeux
Sont bien dangereux à conduire.

XIV.

LE CYGNE ET LE HÉRON.

Un héron au bord d'un étang
Guettait quelque innocente proie.
Un cygne, paisible habitant
Des mêmes eaux, s'y baignait en chantant.
Oh ! l'ami, quel sujet de joie,
Dit le heron, t'inspire ces beaux sons ?
Je ne te savais pas le talent des chansons.
Je chante la fin de ma vie,
Répond le cygne, et j'en rends grace aux dieux
Qui font toujours tout pour le mieux.
Lors le héron : Quelle folie !
Pour moi je n'aurai guère envie
De fredonner quand je mourrai ;
C'est alors que je pleurerai.
Tu feras bien, repart le cygne ;
Le trépas est horrible aux méchants comme toi ;
Ce n'est qu'un passage pour moi
Au bonheur dont je me sens digne.

XV.

LES DEUX NAGEURS.

Ce n'est pas tout d'être intrépide,
Il faut n'être pas étourdi.

Sur le bord d'un torrent rapide
Deux nageurs firent un pari ;
Ils gagèrent ensemble à qui
Franchirait le plus tôt ce dangereux passage,
Et le premier atteindrait un ormeau
Qu'on voyait à l'autre rivage.
Nos deux nageurs vont se jeter à l'eau,
Egaux de force et de courage,
Mais de prudence non. L'un commença d'abord
Par remonter le long du bord
Avant de se mettre à la nage ;
Lors connaissant son avantage,
Il se dirigea sans effort
Au terme de la gageure,
Et mit fin à l'aventure
Avec l'aide du courant.
L'autre voulut couper droit le torrent ;
Il s'élance, l'eau le repousse,
L'épuise par mainte secousse,
Et l'engloutit sans espoir de salut,

Tandis que l'autre arrive au but.

Ceci s'adresse aux puissances du monde,
Aux rois, aux régisseurs d'états.
L'opinion, c'est le courant de l'onde;
Servez-vous-en, mais ne le heurtez pas.

XVI.

LE ROBINET.

Un jeune enfant ouvrit sans peine
Le robinet d'une fontaine.
L'eau tombait de très-haut; quand elle eut débondé
Ce fut un déluge effroyable.
Le robinet devint moins maniable,
Et l'enfant se vit inondé
Avant qu'il pût refermer la soupape.

Souvent ainsi le torrent vous attrape,
Rois et visirs qui croyez gouverner
A votre gré les choses de la terre :
Tremblez avant de tourner
Le robinet de la guerre.

XVII.

LA CANE ET SES OEUFS.

Une cane couvait ses œufs
Dans une ferme, et sous les yeux
D'un vigilant propriétaire.
Elle s'en fut à la rivière,
Y fit cent tours, y plongea, barbotta;
Puis au retour elle humecta
Ses pauvres œufs, espérance chérie.
L'humidité les gâta;
Aucun ne reçut la vie.
Le fermier n'en fut pas content,
Et se résolut à l'instant
De ne plus laisser la canette
Couver ses œufs; mais d'en charger
Quelque honnête et sage poulette
Sous qui les œufs mûriraient sans danger.
L'expédient réussit; et la mode
S'en établit par tout pays.

Conseillons la même méthode
Aux jeunes mères de Paris.
Si le doux soin de leurs familles
Au logis pour toujours ne peut les arrêter,

Qu'elles donnent sans hésiter
Des gouvernantes à leurs filles.

XVIII.

L'IVROGNE QUI SE VENGE.

Un quidam sortant le matin,
Fit rencontre au bout de sa rue
D'un vieux ivrogne à qui le vin
Avait ôté le sens et donné la berlue;
L'ivrogne faisait carillon,
Attaquant à grands coups de pierre
Les fenêtres d'une maison.
Le jouissant de la raison
Dit: Qu'est ceci? sommes-nous donc en guerre?
Oui, repart l'ivrogne en colère,
Moi j'y suis avec ces gens-là.
Il bégayait disant cela.
Ces gens de leur second étage
M'ont répandu sur le visage,
Je ne sais quoi qui n'est pas bon.
L'autre reprit : C'est du second
Que vous avez reçu l'outrage,
Et vous jetez des pierres au premier !
Votre fait n'est pas régulier,
Et vous offensez la justice.

L'ivrogne alors : C'est parler comme il faut,
Je m'en vas ; mais Dieu me punisse
Si je pouvais jeter plus haut !

Cette aventure assez vulgaire,
De toute émeute populaire
Nous peint assez juste le train.
Gens ameutés sont toujours dans l'ivresse,
Et leur représaille s'adresse
Moins aux auteurs de leur détresse,
Qu'à ce qui tombe sous leur main.
Ecartons-nous de leur chemin.
Ou montrons-leur avec adresse
Qu'ils ne vont pas droit à leur fin.

XIX.

L'ANE ET LA POMME.

Un villageois s'en allait au marché
Vendre des fruits. Un âne enharnaché
De deux paniers, portait les marchandises,
Tantôt pommes, tantôt cerises ;
Et les paniers toujours trop pleins
Faisaient gémir la pauvre bête
Sous un fardeau trop pesant pour ses reins :
Car le manant n'avait en tête
Que le profit. L'âne avait beau gémir,

Ployer l'échine et s'accroupir;
L'homme inhumain n'en avoit cure,
Et surchargeait la pauvre créature
Tant qu'il lui tombait sous la main
Quelque morceau qui promettait du gain.
La charge un jour fut si considérable,
Que le porte-faix misérable
Sous un tel poids à peine se mouvait;
Et cependant, le maître inexorable
Vit une pomme qui pouvait
De quelques sous augmenter sa chevance;
Il l'ajouta, malgré la doléance
De son baudet. Une pomme de plus,
Se disait-il, n'est qu'un bibus;
Il l'ajouta. Ce fut la goutte
Qui fait répandre un vase déja plein;
Le pauvre ânon ne put finir sa route,
Et tomba mort au milieu du chemin.

XX.

LE ROUGE-GORGE ET LA CORNEILLE.

ÉPILOGUE.

Sur la fin d'un bel automne
Le rouge-gorge chantait,
Et la corneille écoutait.
La corneille n'est pas bonne;
Elle insulta le chanteur,
Lui disant avec hauteur :
Tais-toi, gazouilleur sauvage;
Crois-tu que tes sons grossiers
Rappellent à ce bocage
Le mélodieux ramage
De nos chantres printaniers?
Non, reprit le rouge-gorge,
Ne crois pas que je me forge
Si haute prétention;
Je n'ai point l'ambition
De remplacer l'alouette,
Le rossignol, la fauvette;
Je respecte leurs concerts.
Mais dans la saison muette
Qui précède les hivers,
Peut-être que l'univers
Souffrira ma chansonnette.

Ainsi loin du sot travers
D'un chanteur qui se rengorge,
Le modeste rouge-gorge
Parlait de ses petits airs.
J'en dis autant de mes vers.

FIN DU LIVRE SIXIÈME
ET
DU TOME PREMIER.











